

DELLY

# Le roi des Andes



BeQ

**Delly**

# **Le roi des Andes**

roman

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
Collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
Volume 314 : version 1.0

Des mêmes auteurs, à la Bibliothèque :

Entre deux âmes

Gilles de Cesbres

Esclave... ou reine ?

L'étincelle

L'exilée

Le rubis de l'émir

La biche au bois

Aélys aux cheveux d'or

L'orgueil dompté

La maison des Rossignols

Le sphinx d'émeraude

Bérengère, fille de roi

Le roi de Kidji

Elfrida Norsten

# **Le roi des Andes**

Édition de référence :  
Librairie Jules Tallandier, 1961.

# **Première partie**

*Les Frères de la justice*

# I

– Pourquoi vous pressez-vous tant, chère sœur Jeanne ? Vous voilà tout essoufflée, vous n'en pourrez plus en arrivant.

– Mère Supérieure m'a bien recommandé de rentrer avant la nuit, mademoiselle Inès. Et voyez, le jour baisse déjà. Mais j'avais beaucoup de courses aujourd'hui, nous nous sommes trouvées retardées.

– Mère Supérieure ne grondera pas, puisque ce n'est pas notre faute, sœur Jeanne. Et il fait si bon ce soir !

En prononçant ces derniers mots, Inès ouvrait toutes grandes ses narines délicates pour mieux aspirer l'air vif et sec de cette fin d'après-midi de février.

Elles se trouvaient dans un des plus paisibles quartiers de Paris. La rue qu'elles venaient de

prendre ressemblait à celle d'une calme ville de province, avec ses grandes vieilles maisons d'apparence bourgeoise et la tranquillité absolue qui régnait, rompue seulement de temps à autre par le passage d'une voiture et de rares piétons.

En ce moment, la religieuse et sa jeune compagne s'y trouvaient seules et, bien qu'il fit encore très jour, ce n'était pas pour plaire à sœur Jeanne, dont l'esprit naturellement pusillanime était en outre hanté par la terreur des mauvais garçons, car l'écho de leurs exploits franchissait parfois les murs du couvent.

Mais Inès n'y songeait pas, elle. Tout simplement, elle jouissait du plaisir de cette promenade avec la bonne tourière, de cette petite dérivation à l'existence très paisible du couvent où parfois, malgré sa tendre affection pour les bonnes mères, elle sentait des bouffées de tristesse s'élever en elle, un peu de nostalgie la serrer au cœur.

Car elle avait été accoutumée au grand air et à la liberté de la campagne, la petite Inès. Orpheline de très bonne heure, elle avait été

élevée, avec un frère plus jeune, par son grand-père maternel, un homme sérieux et bon, qui l'avait beaucoup aimée et lui avait inculqué de solides principes religieux, en même temps qu'il lui apprenait à cultiver une intelligence très vive, très ouverte. Ils vivaient à la campagne, en Normandie, dans une grande maison aux allures de ferme. M. des Nardières s'occupait de faire valoir ses terres, et il avait commencé à initier sa petite-fille à la science d'une bonne fermière. Mais, deux ans auparavant, il était mort subitement, au retour d'un voyage en Bretagne. Inès avait cru qu'elle ne pourrait survivre à cet aïeul tant aimé ! Seule la pensée qu'elle devait être maintenant l'exemple et le conseil de son frère avait pu avoir raison, au bout de quelques jours, de son douloureux abattement.

Les épreuves commençaient pour les pauvres enfants si heureux jusque-là. Un cousin éloigné de leur père demanda et obtint leur tutelle. Cet homme, jusqu'alors un inconnu pour eux et qui inspira dès le premier abord à Inès un instinctif sentiment d'antipathie, mit dans une pension de Paris le jeune Jacques et fit entrer au couvent,

pour finir son éducation, Inès qui allait avoir seize ans. C'était la première fois que le frère et la sœur se trouvaient séparés ainsi et, comme ils s'aimaient tendrement, la souffrance fut profonde, si profonde qu'elle ne s'était pas atténuée et que leurs rares jours de réunion étaient pour eux une joie sans pareille, bien courte, hélas !

Au couvent, maîtresses et élèves chérissaient Inès, délicatement bonne et prévenante, très simple, très modeste et douée du plus charmant caractère. Sa beauté, qui s'augmentait à mesure qu'elle devenait jeune fille, n'était pas non plus étrangère au charme qu'elle exerçait. Inès avait un délicieux visage au teint délicatement rosé qu'encadraient de souples et superbes cheveux d'un châtain doré, et ses grands yeux noirs, qu'elle tenait d'une aïeule espagnole, étaient les plus beaux qui se pussent voir.

Mais elle ne tirait pas vanité de ces dons physiques, dont sa nature sérieuse comprenait la fragilité, et qui étaient d'ailleurs, dans sa position d'orpheline, une cause de sérieux ennuis et une

véritable entrave. Ainsi, sœur Jeanne avait dû renoncer à l'emmener lorsque ses courses la conduisaient dans un quartier un peu animé, parce qu'on se retournait sans cesse sur son passage, ce qui les gênait fort l'une et l'autre.

Aussi Inès aimait-elle ce quartier et s'y serait-elle volontiers attardée si elle n'eût craint de mécontenter la bonne Mère Supérieure.

Elles arrivaient au tournant de la rue. Sur la chaussée, près du trottoir, un petit garçon accroupi ramassait livres et cahiers échappés d'un vieux cartable... Et au même instant, sans qu'il l'eût entendu, sans doute, débouchait de la rue transversale une automobile lancée à grande vitesse...

Inès vit cela d'un coup d'œil. En une seconde, elle était sur l'enfant et le saisissait au moment précis où l'automobile, tournant l'angle de la rue, allait passer sur lui.

Emportée par son mouvement, elle chancela et tomba en arrière en tenant l'enfant pressé contre elle.

L'automobile s'était arrêtée. La portière fut vivement ouverte ; un jeune homme, enveloppé d'une superbe pelisse, sauta à terre et s'élança vers Inès, près de qui arrivait aussi sœur Jeanne toute tremblante.

– Vous n'avez été touchés ni l'un ni l'autre ? interrogea l'étranger d'une voix anxieuse en se penchant vers la jeune fille et l'enfant.

– Mademoiselle Inès !... oh ! ma chère enfant, êtes-vous blessée ? s'écriait à son tour sœur Jeanne.

Inès sourit pour la rassurer.

– Non, chère sœur, je n'ai rien, absolument rien !... Et le petit non plus... N'est-ce pas, mignon ?

D'un geste prompt, l'étranger enleva l'enfant qui semblait complètement ahuri, le mit sur pieds, puis, s'inclinant vers Inès, il demanda respectueusement :

– Voulez-vous accepter mon aide pour vous relever, mademoiselle ?

Très simplement, elle posa ses mains dans

celles qu'il lui offrait et se mit debout. Mais la réaction se produisant soudain, elle devint toute pâle et se mit à trembler.

– Il lui faudrait un réconfortant. Ma sœur, voulez-vous me permettre de vous conduire chez moi, tout près d'ici, où Mademoiselle pourra se remettre après cette secousse ?

Sœur Jeanne leva des yeux effarés sur son interlocuteur. Elle vit un beau visage ambré comme celui d'un Espagnol, à l'élégante moustache brune ; elle rencontra des yeux d'un bleu foncé, empreints d'une si extraordinaire puissance de domination qu'elle balbutia toute troublée, l'esprit en déroute :

– Si... si vous voulez, monsieur.

Mais Inès, reprenant possession d'elle-même, protesta :

– Non, non, c'est inutile ! Ce ne sera rien du tout, je vais être remise en un instant.

– Comme il vous plaira, mademoiselle. Mais, en tout cas, ma voiture va vous reconduire à votre domicile... Oh ! pour cela, je n'accepte pas de

refus, ajouta-t-il d'un ton à la fois aimable et impératif. Dans ce qui s'est passé, il y a de la faute de mon chauffeur, je dois donc la réparer autant que possible.

Inès, comprenant qu'elle ne pouvait refuser davantage et sentant bien d'ailleurs que ses jambes un peu fléchissantes n'auraient pu la porter loin, prit le bras qu'il lui offrait pour s'avancer jusqu'à la voiture. Il l'aida à y monter, ainsi que sœur Jeanne, répéta au chauffeur l'adresse que lui donnait la tourière. Puis il s'inclina en disant :

– Veuillez recevoir encore tous mes regrets, mademoiselle, et aussi me permettre de vous dire combien j'admire votre mouvement courageux qui a sauvé la vie à cet enfant.

Elle rougit en murmurant :

– Oh ! vraiment, monsieur, je ne le mérite pas, car ce mouvement a été si instinctif !

– Ce qui prouve que vous êtes une âme naturellement courageuse et charitable, riposta l'étranger.

Il salua de nouveau et, sur un bref « Allez, Jim ! » jeté au chauffeur, l'automobile s'éloigna.

– Seigneur ! quelle aventure ! s'exclama sœur Jeanne en levant les mains au ciel.

Inès ne répondit pas. Elle se sentait tout à coup très lasse et se pelotonnait sur les coussins soyeux d'où s'exhalait un délicat parfum d'essence exotique. Une vague somnolence s'empara d'elle et, comme à travers une brume, elle revit l'élégante silhouette de l'étranger, ses yeux superbes et fiers, elle crut entendre encore sa voix chaude, à l'intonation étrangement charmeuse et enveloppante, quoique très impérieuse.

Le jeune homme, lui, aussitôt le départ de l'automobile, avait mis dans la main du gamin abasourdi une pièce d'or en lui disant :

– Tâche une autre fois de jouer ailleurs que sur la chaussée, petit imbécile !

Puis il s'était éloigné d'un pas vif et souple. En un quart d'heure, on atteignit un vieux hôtel très aristocratique apparence. Sans qu'il eût

sonné, la porte s'ouvrit. Il entra sous la voûte et demanda au domestique en livrée noire qui se tenait là :

– Joaquino n'est pas encore arrivé ?

– Non, monsieur le comte.

L'étranger entra dans un vestibule orné de vieilles et superbes tapisseries, puis, de là, dans un salon meublé avec un luxe très artistique, avec le goût le plus sûr.

Une portière se souleva ; un homme parut et s'avança, semblant glisser sur le tapis épais qui couvrait le parquet. C'était un être entre deux âges, petit, au teint olivâtre, aux yeux noirs très vifs, et qui était vêtu d'un riche costume péruvien.

– Une lettre de là-bas, señor, dit-il en présentant au comte un plateau de vermeil.

Il avait parlé en espagnol. Le jeune homme répliqua dans la même langue :

– Bon, tout continue à bien marcher, j'en suis certain. Joaquino tarde beaucoup pour ces renseignements, il me semble ?

– Il faut agir avec précaution pour ne pas donner l'éveil, señor.

– Je sais, du reste, que ton frère fera pour le mieux. Tiens, débarrasse-moi de cela, Diégo.

Il enlevait sa pelisse et la tendait au Péruvien qui la prit et l'emporta. Puis il s'étendit à demi sur un fauteuil et, croisant les jambes, se mit en devoir d'allumer une cigarette choisie dans une petite boîte d'or ciselé posée près de lui sur une table.

Presque aussitôt, la portière se souleva de nouveau, la voix de Diégo annonça :

– Joaquino est là, señor.

– Qu'il entre.

L'homme qui apparut semblait une vivante copie de Diégo. Mais il portait un très simple costume européen fort râpé.

– Approche, Joaquino ! dit le jeune homme voyant qu'il demeurait près de la porte, respectueusement incliné.

L'homme obéit. Se courbant profondément, il posa ses lèvres sur la main que lui tendait le jeune

comte avec l'aisance d'un homme habitué à recevoir ce genre d'hommage.

– Eh bien ! as-tu du nouveau ?

– Je suis à peu près au courant de leurs projets, señor.

– Très bien ! Assieds-toi là et fais ton rapport.

Joaquino se glissa modestement sur un petit tabouret et commença :

– Tout d'abord, señor, nous avons acquis la certitude que ce Blangard prépare une expédition là-bas.

– Oh ! cette certitude, je l'avais ! Du moment où le document volé était tombé entre les mains d'un homme de son espèce, il était inévitable qu'il cherchât à découvrir ce trésor fabuleux... Il est toujours à sec, M. de Blangard, malgré sa grosse indemnité parlementaire ! ajouta le jeune homme avec un rire ironique.

– Cette expédition est mise officiellement sous le couvert d'une mission scientifique destinée à étudier les richesses minéralogiques de la Cordillère des Andes et à chercher les moyens

d'exploiter la mine de Santa-Rosa.

– Mission subventionnée par le gouvernement français. L'estimable député pense qu'il n'y a pas de petits profits... Après ?

– Elle partira d'ici vers la mi-avril. Blangard, ou plutôt son fils, qui vaut encore moins que lui, racole en ce moment quelques gens sans scrupule pour former une petite escorte, parce qu'ils ont entendu dire que la montagne, au point où ils se rendent, est à la discrétion de la troupe du célèbre roi des Andes, le grand Condor, le seigneur de la montagne...

– Etc., etc., interrompit le comte avec un sourire amusé qui atténua une seconde l'expression un peu dure de sa physionomie. Ah ! ils auront une escorte, ces braves gens ! Une escorte de canailles digne d'eux... Ensuite ?

– Ensuite, señor, ils ont décidé d'y aller tous...

– Comment, tous ?

– Oui, le père, le fils, la fille... et, de plus, ils emmènent leurs pupilles, les héritiers de don Alfonso.

– Il doit y avoir quelque vilain dessein là-dessous, dit négligemment le jeune homme en se penchant pour secouer la cendre de sa cigarette. Mais qu'ils s'arrangent ensemble, cela les regarde... C'est tout ?

– C'est tout pour le moment, señor. Mais nous les surveillons de près.

– C'est bon, tu peux te retirer maintenant, Joaquino, et te reposer.

– Mon repos est de servir notre bien-aimé cabecilla<sup>1</sup>, murmura l'homme en couvrant le comte d'un regard de tendresse.

Le jeune homme sourit.

– Je le sais, Joaquino. Toi et ton frère êtes mes plus fidèles, pour lesquels je n'ai pas de secrets... va maintenant, mi amigo, et dis à Diégo de préparer ma tenue du soir, car je dîne en ville aujourd'hui encore... On se dispute ce beau comte de la Roche-Gléon ! ajouta le jeune homme avec un sourire de raillerie amusée.

Quand Joaquino eut disparu, le comte demeura

---

<sup>1</sup> Chef.

un long moment songeur, tirant de lentes bouffées de sa cigarette. D'un geste machinal, sa main fine frappait sur la petite table d'ébène posée près de lui.

– Elle est vraiment délicieuse ! murmura-t-il tout à coup.

Mais aussitôt, il leva les épaules avec impatience.

– Sottise ! J'ai autre chose à faire que de rêver à des beaux yeux... La lutte va commencer. Tant mieux ! L'existence devenait monotone, mes braves ont besoin de s'amuser un peu... Voyons ce que me dit cet excellent Pelitto.

Et, décachetant la lettre apportée tout à l'heure par Joaquino, il la parcourut rapidement des yeux.

– Bon, rien de nouveau, calme plat... La nouvelle que je leur apporterai va les combler de joie, les braves garçons ! Et, pour moi, ce sera un plaisir des dieux de donner une verte leçon à ce gros repu de Blangard qui se pare de l'étiquette de socialiste et qui, si je lui laissais la permission

d'arriver jusqu'au trésor, se garderait bien, le bon apôtre, d'en donner leur part à ses frères les prolétaires.

## II

Anatole de Blangard, le député radical-socialiste, appartenait à une famille de vieille noblesse poitevine. Il avait été élevé chrétiennement et avait professé un républicanisme modéré jusque vers sa trentième année. Mais, dévoré par l'ambition, toujours à court d'argent pour payer ses plaisirs, il s'était alors avisé qu'il serait beaucoup plus avantageux pour lui de prendre une autre route, étant donné le vent nouveau qui soufflait sur la France. Du jour au lendemain, il versait dans le pur radicalisme. Grâce à de merveilleuses promesses aux électeurs naïfs, il réussit, vers quarante-cinq ans, à se faire nommer député. À cette époque, il avait progressé encore et professait des opinions plus avancées que jamais. À mesure que montait le flot d'anticléricisme et de socialisme, Anatole de Blangard faisait un pas en avant ! Et comme les scrupules ne l'étouffaient guère, il profitait de

sa situation, de ses relations avec les membres des divers cabinets qui se succédaient pour conclure çà et là quelques fructueuses affaires.

Sa femme, une créature douce et effacée, très pieuse, était morte du chagrin que lui causaient les opinions nouvelles de son mari. Il ne s'était pas remarié et vivait avec ses deux enfants, Maxence et Edmée, élevés selon les principes modernes chers à son cœur. Sa famille, demeurée fidèle à ses croyances religieuses et aux vieilles traditions d'ordre et d'honneur, avait complètement rompu avec lui, et, en dépit de savantes et hypocrites manœuvres, il avait vu récemment l'héritage d'un de ses oncles lui échapper. De rage, il s'était rué plus furieusement que jamais à l'assaut de la vieille forteresse du cléricisme, et lui qui, dans les séances parlementaires, avait coutume, lorsqu'il prononçait un discours, de voir ses collègues de droite, de gauche et du centre tomber dans une douce somnolence, avait trouvé cette fois des tirades si éloquentes que ses frères et amis, n'en revenant pas, l'avaient applaudi avec enthousiasme.

En un mot, Anatole de Blangard était le type de l'arriviste d'intelligence moyenne, ne reculant devant aucune compromission, foulant aux pieds honneur et conscience pour satisfaire son ambition et ses appétits, et se faisant sans vergogne le serviteur à tout faire de l'homme politique le plus en vue, le plus puissant, pour en obtenir en retour maintes complaisances.

... Or, ce matin-là, cet estimable personnage, vautre plutôt qu'étendu dans un des moelleux fauteuils de son luxueux cabinet de travail, mâchonnait un cigare et écoutant son fils assis devant lui et qui discourait avec gestes à l'appui.

Tous deux se ressemblaient, bien que le père, avec les années, eût pris un embonpoint assez exagéré et un teint trop coloré témoignant d'une affection particulière pour l'alcool, tandis que le fils, bien charpenté, avait un teint blême, témoignant que, s'il ne perdait pas sa santé au travail, il la laissait dans les cabarets à la mode et dans les tripots.

Maxence parlait avec une certaine animation et, sur le large visage du député, s'épanouissait

un sourire de contentement.

– Allons, je crois que ça marchera ! Du moment où Puchet veut bien s'en mêler...

– Se mêler de quoi ? dit une voix féminine.

Poussant une porte entrouverte, une jeune fille entra, une grande et mince personne au visage pâli de mondaine fatiguée, aux yeux gris durs et hardis.

– Ah ! te voilà, Edmée ! dit le député. Tu arrives bien, nous parlions de notre fameuse expédition... Maxence a décidé Puchet, celui-ci nous trouvera quelques bons garçons qui ne seront pas fâchés d'aller gagner là-bas une petite fortune.

– Oh ! si Puchet s'en mêle, nous aurons du bon, en effet... de la crème de socialo-anarchiste ! ricana la jeune fille. Mais êtes-vous tout à fait décidés à emmener Inès et Jacques ?

– J'te crois, ma petite ! s'exclama Maxence. J'expliquais justement tout à l'heure à père que c'était indispensable. Primo, je pourrai tout à mon aise circonvenir Inès pendant le trajet, de

façon qu'elle n'ait pas l'idée de me dire non lorsque, le trésor découvert, je lui demanderai de devenir ma femme. Secundo, son frère et elle savent l'espagnol, ce qui nous sera fort utile. Tertio, au cours d'une expédition dans cette farouche Cordillère, un accident est bien vite arrivé à un gamin turbulent et imprudent tel que Jacques, comprends-tu ?

Un cynique sourire entrouvrait les lèvres de Maxence, montrant ses dents aiguës comme celles d'un carnassier.

Malgré leur absence totale de scrupules, le père et la fille ne purent retenir un léger mouvement de protestation.

– Maxence, cela te semble-t-il absolument nécessaire ? murmura Anatole.

– Comment, si c'est nécessaire ? As-tu envie de partager avec lui ?

– Ce gisement d'or est tellement riche, paraît-il !

– Tant mieux, il ne le sera jamais trop pour nous ! Songe à toutes les jouissances qu'il nous

procurera, à la puissance qui sera la nôtre ! Et puis, il ne faut pas oublier que non seulement nous devons payer grassement ce vampire de Puchet, mais encore faire la part de nos compagnons, et ils seront exigeants, tu peux le croire ! Il est vrai qu'une fois là-bas nous pourrions peut-être voir... hum ! à en supprimer en douceur tout ou partie pour mieux liquider les comptes.

– Décidément, tu n'es pas partageux, mon cher frère ! raila Edmée. Tu pratiques le socialisme en plein... Enfin, arrange cela comme tu voudras, pour eux comme pour Jacques, il ne faut pas de fausses sensibleries, c'est stupide, ça gâte la vie. Comme tu dis, nous n'aurons jamais trop d'or pour nous donner du bon temps... Je vous quitte maintenant, Inès et Jacques doivent être arrivés. C'est convenu, on leur annonce aujourd'hui le voyage ?

– Mais oui, annonce, annonce ! Ils vont en être ravis, parbleu ! Des enfants !

Car Anatole de Blangard était le parent et tuteur d'Inès et de Jacques de Brévys. Dans un

but que nul ne connaissait, il avait réussi à remplacer le tuteur désigné par l'aïeul des deux enfants, un oncle de leur mère, homme faible et cupide, qui avait cédé à la grosse somme offerte par le député et aux promesses d'avancement extraordinaire pour son fils, jeune magistrat. Le farouche anticlérical n'avait pourtant pas osé passer outre la volonté formellement exprimée par le défunt dans son testament de voir ses petits-enfants élevés dans des maisons religieuses, mais il avait formé le projet de les « déniaiser » plus tard et d'en faire des émules de ses propres enfants.

C'était aujourd'hui le jour de sortie d'Inès et de Jacques. Comme Maxence et Edmée, pas plus que leur père, n'auraient voulu se déranger pour leurs jeunes parents, ceux-ci étaient généralement confiés, le déjeuner fini, à une femme de chambre qui les conduisait, sur leur demande, à un musée ou, lorsque le temps était beau, au Luxembourg ou aux Tuileries.

En dehors du plaisir de retrouver son frère, ces sorties mensuelles étaient une véritable épreuve

pour Inès. Tout dans cette famille froissait ses convictions, son éducation très distinguée, sa délicatesse d'âme. Edmée se raillait sans façon de ses habitudes chrétiennes et de ses manières réservées. M. de Blangard avait toujours quelques tirades anticléricales à sortir pour la circonstance, et Maxence, tout en essayant de faire le bon apôtre et de surveiller sa conversation, laissait trop souvent, lui aussi, percer le bout de l'oreille.

Inès craignait surtout pour Jacques l'influence de cette famille. Heureusement, l'enfant était une nature franche, ouverte, douée d'instincts élevés, et sa sœur ne s'était pas aperçue qu'il eût éprouvé jusqu'ici de fâcheuses atteintes de cet exemple.

Ils étaient là tous deux dans le luxueux salon du député, attendant que l'on daignât s'aviser de leur présence. Ils se savaient ici une quantité très négligeable. Mais ils s'en souciaient fort peu et n'auraient souhaité qu'une chose : rester seuls toute la journée, ainsi que le disait en ce moment Jacques à sa sœur en penchant câlinement sa tête blonde sur l'épaule de la jeune fille.

Mais Edmée entra en coup de vent et donna à

Inès un vigoureux shake-hand.

– Une bonne nouvelle, chère ! Figurez-vous que nous allons dans deux mois faire un voyage et que nous vous emmenons !

– Veine, alors ! cria Jacques en faisant claquer ses doigts, tandis que sa sœur regardait Edmée d'un air stupéfait. Où ira-t-on, ma cousine ?

– Devine !

– C'est en France ?

– Non, pas même en Europe... Tu vois que je t'aide !

– En Afrique, alors ?

– Non.

– En Amérique ?

– Tu y es. Mais l'Amérique est grande, et il s'agit de trouver le bon endroit.

– Chez les Patagons, peut-être ?

– Tu brûles !

– Pas possible ! Si loin que ça !... Au Pérou ?

– Là, ça y est !

– Qu'est-ce que nous irons faire là ? s'exclama Jacques en ouvrant de grands yeux.

– Le gouvernement charge mon père de diriger là-bas une mission scientifique et, en même temps, je peux bien l'avouer, il doit s'occuper de certaines négociations politiques et commerciales. Mais ceci est un secret, vous comprenez ?... Seulement, père a pensé que Maxence et moi aurions grand plaisir à faire ce voyage avec lui... Puis il a songé également à vous deux qui avez dit un jour que vous aimiez tant les voyages !

– Si je les aime !... C'est un rêve que vous annoncez là, cousine Edmée !... Le Pérou !... Quelle veine !

Et l'impétueux garçon se mit à exécuter une gigue endiablée qui fit rire aux éclats sa cousine en velléité de bonne humeur, aujourd'hui.

Inès ne riait pas, elle. Abasourdie au premier moment, elle reprenait vite sa présence d'esprit et, instinctivement, cherchait aussitôt quel intérêt leurs parents avaient à les emmener. Si jeune et inexpérimentée qu'elle fût et bien qu'elle ne les

connût que fort peu. elle avait compris cependant que chez eux l'égoïsme le plus intense régnait en maître ; donc, il eût été trop naïf de sa part de croire que le cousin Anatole avait pour seul but, en les emmenant, de leur procurer un plaisir.

Mais quelle était cette raison cachée ?

– Dites donc, Inès, vous n'avez pas l'air fort enthousiaste ? s'écria tout à coup Edmée. Ça ne vous plaît pas, ce voyage ?

– C'est bien loin, répondit froidement Inès.

– Poule mouillée ! À vous entendre, on aurait cru que vous iriez au bout du monde, et puis, pour une pauvre petite excursion au Pérou, mademoiselle recule !

– Mais non, elle ne recule pas ! dit Jacques en s'élançant vers sa sœur et en lui saisissant les mains. Elle sera très contente, au contraire !... Dis, Inès chérie, que tu seras contente ?

– Si tu l'es surtout, mon petit, répondit-elle en regardant avec tendresse le fin et gai visage aux yeux vifs qui se penchait vers elle.

Edmée retint un petit ricanement. Chez les

Blangard, l'affection familiale était considérée comme un sentiment horriblement vieux jeu, et il n'était pas rare d'entendre le frère et la sœur, même le père et les enfants, échanger les pires injures.

Au déjeuner, M. de Blangard et Maxence parlèrent aussi du voyage, si bien que Jacques se trouva complètement emballé, tandis que sa sœur demeurait de glace, tout en essayant, par politesse, de prendre un air d'intérêt.

– Tu vas voir, Inès, nous allons faire fortune là-bas ! s'écria Jacques avec enthousiasme. Le Pérou, c'est le pays de l'or ! Nous en trouverons peut-être !

– Qui sait ? dit Maxence avec un sourire narquois. Et qu'est-ce que tu en feras de ton or, petit ?

– D'abord, je planterais là la pension et je m'en irais là-bas, en Normandie, dans notre Rivaldière. Je ferais de la culture comme bon-papa et puis je voyagerais... et aussi je donnerais beaucoup d'argent aux pauvres, parce que je n'aime pas voir les gens malheureux autour de

moi.

Le député et ses enfants eurent un même sourire de moquerie.

– Est-il drôle, ce petit, avec ses idées philanthropiques ! s'exclama Edmée. Ce que je vois de plus clair, c'est qu'il serait bien dommage que tu deviennes riche, car tu ne saurais pas profiter de ta fortune.

– Mais si, j'en profiterais très bien, comme je vous le dis !... Qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse autrement ?

– T'amuser, parbleu ! riposta Maxence.

Jacques ouvrit de grands yeux.

– Mais on ne peut pas s'amuser tout le temps ! Il faut bien faire des choses utiles, et on m'a dit au collège...

Maxence l'interrompit par un éclat de rire sardonique.

– Ne nous sors pas les sornettes de tes professeurs cléricaux, moutard ! Ça ne prend pas ici. Écoute plutôt ce que je vais te dire : il faut chercher avant tout dans la vie son plaisir, quitte

à fouler tout aux pieds...

Il s'interrompt en voyant se fixer sur lui deux grands yeux indignés.

– Je vous serais obligée de ne pas émettre devant cet enfant des théories de ce genre ! dit la voix d'Inès, vibrante et ferme.

Maxence se mordit violemment la lèvre. Mais Edmée s'écria avec une irritation moqueuse :

– Ah ça ! en voilà une péronnelle ! Taisez-vous donc, petite sottie, et laissez Maxence éclairer, selon les vrais principes, ce cerveau abruti par les prêtres.

Inès se leva, la tête fièrement redressée :

– Nous ne pouvons rester un instant de plus à cette table où l'on outrage nos croyances bien-aimées. Viens, Jacques.

Ils sortirent tous deux de la salle. M. de Blangard, devenu écarlate, se leva brusquement :

– Attends, je vais te secouer comme tu le mérites, fanatique, bigote !...

Mais la main de son fils le retint violemment.

– Laisse-la tranquille ! lui siffla-t-il à l'oreille. Elle est exaspérée, ce n'est pas la peine de la monter davantage contre nous. Je vais être obligé de lui faire des excuses maintenant pour qu'elle ne m'en veuille pas trop ! Mais elle me payera tout ça quand elle sera ma femme.

– Je me demande pourquoi tu ne prévois pas aussi pour elle un accident au cours du voyage ? murmura Edmée comme en un souffle. Ça t'épargnerait la peine de faire l'aimable...

– Mais pas du tout. Elle me plaît beaucoup, cette petite... Et mon amour-propre sera excessivement flatté de sa beauté, surtout lorsque je pourrai l'entourer d'un cadre digne d'elle.

– Et puis, avoue que tu as un petit brin de sentiment là ? ricana Edmée en frappant du côté de son cœur.

Il leva les épaules en murmurant avec ironie :

– Bah ! est-ce que ça existe chez nous, ce viscère-là ?

– Tu parles d'accident, Edmée... Ce serait du joli, dit le député à voix basse. Nous ne sommes

pas ses héritiers directs et, sans testament, pour peu que quelqu'un ait eu connaissance autrefois, par M. des Nardières, du contenu du document... hum ! cela n'irait peut-être pas tout seul pour nous ! Un mariage arrange tout, en nous mettant à l'abri des éventualités fâcheuses.

– C'est vrai... Allons, je me résigne à avoir pour belle-sœur cette jeune sotte, avec l'espoir que tu sauras la transformer, Maxence.

– Compte sur moi, dit-il avec un éclair mauvais dans ses yeux pâles.

### III

Le crépuscule tombait sur Paris. Les magasins s'éclairaient un à un, les réverbères s'allumaient... et toutes ces lumières perçaient avec peine la petite brume dense et glacée produite par une pluie très fine.

Sur l'avenue du Maine, presque complètement déserte, un homme avançait d'un pas vacillant qui semblait annoncer de trop copieuses libations. Il était grand, maigre comme un échalas, vêtu comme un traîneur de barrières. Une barbe hirsute, très noire, couvrait en partie son visage aux traits rudement taillés.

En sens inverse arrivait un petit homme maigre qui portait un costume bourgeois fort râpé. Il marchait comme absorbé dans de profondes réflexions. Et l'ivrogne ayant précisément fait une embardée très prononcée au moment où il passait près de lui, il y eut un choc

un peu rude.

Une voix avinée laissa échapper un juron.

– Tu ne peux pas faire attention, sale bourgeois !

– Mais dites donc, monsieur, il me semble que...

– Dis donc, toi, veux-tu fermer ça ? Tu sais, Bibi n'est pas méchant, mais faut pas lui taper sur le ciboulot.

En prononçant ces mots, l'ivrogne saisissait à deux mains le cou du petit bourgeois qui se débattait et lui attirait la tête contre sa poitrine.

– Ce soir, je me fais embaucher par Puchet pour la petite troupe du Blangard, chuchota-t-il.

Puis, le secouant d'importance, il le lâcha avec un gros rire aviné et s'éloigna du même pas titubant.

Le petit bourgeois resta là un moment comme ahuri. Puis il se remit en marche d'un pas pressé d'homme qui craint encore pareille mésaventure.

– Il t'a bien secoué les puces, hein ? dit

narquoisement un ouvrier qui arrivait les mains dans les poches et n'avait pas hâté le pas pour intervenir.

– C'est un misérable et, si j'avais pu apercevoir un agent de police !... dit le petit bourgeois d'un ton étouffé par la colère.

L'autre éclata de rire.

– Ah ! ouiche, des agents ! Tu ne sais pas, citoyen bourgeois, qu'ils ont été occupés tout l'après-midi autour d'un couvent de nonnes qu'on expulsait ? Ils ont mieux à faire que de venir te défendre, espèce de feignant... Et le camarade a joliment bien fait de te donner une petite leçon !

Le bourgeois jugea sans doute prudent de ne pas continuer l'entretien, car, sans répliquer, il continua sa route, suivi par le ricanement moqueur de l'ouvrier.

Il marchait vite et, en peu de temps, eut atteint la rue de Rennes. Il s'y engagea d'un pas flâneur et s'arrêta devant un magasin de confiserie. Il parut s'absorber longuement dans la

contemplation des boîtes de dragées, des sacs élégants, des coupes de fine porcelaine...

– Les frères travaillent pour la justice, dit tout à coup une voix près de lui.

Sans bouger, il laissa échapper ces mots du bout des lèvres :

– Et pour le maître tout-puissant.

Un homme se tenait maintenant à son côté, un homme jeune, de belle tenue, très correctement vêtu et ayant l'apparence d'un domestique. Lui aussi semblait considérer avec attention l'élégant étalage... Mais il parlait très bas :

– Peu de chose de nouveau... Ils emmènent définitivement leurs pupilles... Le fils veut épouser la jeune fille, et on projette d'occasionner un accident mortel pour se débarrasser du frère. Le savant minéralogiste Hamelette fera partie de l'expédition. Mais je ne sais encore de combien d'hommes se composera la troupe.

– Tâche d'y arriver. Le maître aime à être bien renseigné.

– Je ferai mon possible. Maintenant que j'ai pu

arriver à percer le mur du cabinet du patron, je serai au courant de bien des choses. Et puis, tenez, étendez tout doucement la main, je vais vous glisser un papier qui m'a paru assez compromettant pour le Blangard. Le maître trouvera peut-être à s'en servir.

– Donne. Il ne voudra peut-être pas l'utiliser parce qu'il a parfois des idées particulières. Mais, enfin, il fera à son gré... Pars maintenant, Gaillet, et continue à travailler pour « lui ».

L'homme s'éloigna et, quelques secondes plus tard, le petit bourgeois disparaissait aussi dans le remous de la foule.

L'ivrogne, lui, avançait toujours, tanguant de-ci, de-là, sifflotant un refrain monotone. Il se trouva au bout de peu de temps dans Montrouge et, ayant enfilé une rue étroite, s'arrêta devant une devanture de mastroquet.

– Te voilà, Pigot ? dit un petit barbu blême et sale qui causait avec un grand gaillard hirsute. Tu arrives trop tôt, « il » n'est pas arrivé.

– Entrons toujours, on boira en l’attendant,  
riposta l’ivrogne.

Ils pénétrèrent à l’intérieur où des hommes  
aux allures louches buvaient et jouaient autour de  
tables crasseuses. Le patron, une espèce de  
tonneau surmonté d’une tête en forme de poire,  
leur lança du comptoir :

– Entrez à côté !

– Et fais-nous porter à boire, dit la voix rauque  
de Pigot.

Ils entrèrent dans une petite pièce sale  
empuantiée par des relents d’absinthe, de tabac et  
de cuisine gargotière.

Pigot s’affala sur un banc en disant :

– J’ai soif !

– Quelle éponge ! ricana le petit barbu ! T’es  
pas malin de te mettre dans cet état-là  
aujourd’hui, vieux frère. Puchet ne voudra pas  
faire travailler un soiffard de ton espèce.

– Travailler ! Plus souvent que je travaillerai !  
Puchet nous connaît, c’est un bon coup sans  
risques qu’il va nous proposer, tu vas voir, Luret.

– J'en ai idée aussi... avança le gaillard hirsute qui semblait d'humeur silencieuse.

– J'espère... sans quoi, s'il s'agit de turbiner, on ne marchera pas ! C'est pas pour rien qu'on s'est mis grévistes à perpète et qu'on est des socialos, des purs ! Mais Puchet connaît ça, comme tu dis, Pigot, et sûrement que c'est du bon qu'il va nous proposer.

– Puchet... il a de la chance, dit la voix empâtée de Pigot. Il reçoit de la galette de la C.G.T. et il est tout le temps à se balader.

– N'empêche qu'il travaille pour le prolétariat et...

L'entrée de nouveaux venus vint interrompre Luret.

Ils étaient deux, dont un très jeune homme aux épais cheveux roux, au visage couvert de taches de rousseur, au regard hardi et moqueur de gamin de Paris.

– Tiens ! toi aussi, Bille ! s'exclama Luret à la vue de ce dernier. D'où que tu sors donc ?

– J'ai été malade tout l'hiver... de la poitrine,

m'a dit le docteur. Comme je sortais de l'hôpital, j'ai rencontré le citoyen Puchet qui m'a témoigné beaucoup d'intérêt et m'a engagé à venir ici où il aurait, dit-il, une proposition à me faire... quelque chose qui me rapporterait gros, si bien que je pourrais après me soigner tout à mon aise, comme les bourgeois.

– Hein ! qu'est-ce que je disais ? s'écria Luret dont les yeux brillèrent de convoitise. Y nous connaît, Puchet, c'est un type qui sait ce que nous valons...

– Mais oui, mais oui, camarade Luret, et je vais bien te le prouver ! dit une voix douce.

La porte venait de s'ouvrir de nouveau, sans bruit, livrant passage à un petit homme maigre, au mince visage glabre, dont les yeux gris à la fois aigus et doux s'abritaient derrière des lunettes.

– Bonjour, citoyen Puchet ! dirent les autres en chœur.

Il leur serra la main et s'assit au milieu d'eux.

Un garçon apporta des verres et de l'absinthe.

Puis il disparut et, sur un signe du nouveau venu, le jeune homme répondant au nom de Bille alla s'assurer que la porte était bien fermée.

– Maintenant, camarades, venons vite au fait ! dit Puchet en s'accoudant commodément sur la table. Je suis très pressé ce soir, à cause d'une réunion à la Bourse du travail... Écoutez-moi bien et tâchez de comprendre... toi surtout, Pigot, qui m'as l'air d'avoir un plumet un peu trop fort.

– Faites pas attention, citoyen, ça ne m'ôte pas mes moyens, au contraire !

Un gros rire secoua les autres et les lèvres minces de Puchet ébauchèrent un sourire.

– Oui, je sais que tu es toujours solide, et on ne te demande pas d'avoir une intelligence supérieure. Pourvu que tu sois fidèle et que tu saches cogner ferme au bon moment.

– Cogner, ça me connaît ! dit l'ivrogne en étendant ses bras musclés que terminaient d'énormes poings. C'est sur des bourgeois qu'il faut taper, citoyen Puchet ?

– Non... Tâche de te taire et ouvrez vos

oreilles, tous... Blangard, le député...

– Une espèce de farceur qui promet toujours des tas de réformes dont nous n'avons pas vu encore la queue d'une, interrompit Luret.

– Ben quoi ! il est comme les autres ! dit philosophiquement le jeune Bille.

Puchet fronça ses sourcils pâles.

– Fermez ça et laissez-moi parler ! Blangard est mis par le gouvernement à la tête d'une mission scientifique chargée d'étudier la minéralogie de la Cordillère des Andes...

– De la quoi ? dit Luquet.

– La Cordillère des Andes... Ce sont des montagnes du Pérou...

– Le Pérou ?... Où qu'y a de l'or ?

– Il y en a eu surtout. Aujourd'hui, la veine est presque épuisée. Donc, la mission va étudier la minéralogie de cette chaîne de montagnes et en même temps voir s'il ne serait pas possible d'exploiter une mine de cuivre dont la situation difficile avait fait reculer jusqu'ici ingénieurs et ouvriers.

D'un même mouvement, Pigot, Luret et l'autre individu entré en même temps que Bille – un grand blond à l'air sournois – se redressèrent sur leur banc.

– Ah ! mais, dites donc, c'est-y pour y travailler, aux mines, que vous voulez nous embaucher ?

Une expression sardonique passa dans les yeux doux et pâles de Puchet.

– Allons donc, me prenez-vous pour un imbécile ? Je continue... Blangard, comme vous le savez sans doute, est ingénieur de son métier.

– On dit même qu'il n'est pas fort, avança l'homme à la barbe hirsute.

– Milochon, pour une fois que tu parles, il faudrait voir à ne pas sortir des bêtises. Blangard est aussi fort qu'un autre, seulement il ne fait pas de tam-tam, comme beaucoup... Donc, c'est lui, en qualité d'ingénieur, qui dirigera l'expédition. Vous, vous serez censés être des émigrants, futurs mineurs. En réalité, vous êtes destinés à former une petite troupe bien armée que l'on

renforcera là-bas avec des gens du pays. La Cordillère n'est pas sûre depuis plusieurs années, surtout au point où doit se rendre l'expédition, elle est infestée par une troupe de bandits.

Tous, sauf Bille, firent la grimace.

– Merci bien du plaisir ! On risque d'y laisser sa peau, alors ? dit Luret.

– Eh bien ! est-ce que tu ne risques rien quand tu vas manifester au moment d'une grève ?... Et si on te paye pour ça, ce n'est après tout qu'une bien petite somme, qui ne vaut guère la peine que tu courres la chance d'avoir une balle de revolver dans le crâne, comme ce pauvre Duret, au cours de la dernière grève des électriciens. Tandis que Blangard vous offre tout d'abord à chacun – tous frais de voyage et de nourriture payés – trois mille francs payables à votre retour de l'expédition.

– Trois mille ! C'est gentil, ça, dit Luret

– Gentil, oui, appuya Pigot qui considérait d'un œil morne son verre déjà complètement vide.

– Mais ce n'est pas tout... Blangard, si vous vous conduisez comme il faut, se propose de vous intéresser aux bénéfices de la mine de cuivre dont il demandera la concession au gouvernement péruvien. Or, ce sera pour nous la fortune, songez-y, camarades.

Ils se regardèrent, les yeux allumés par la convoitise.

– Ce qui est embêtant, c'est les brigands, murmura le grand blond.

– Bah ! ça a l'air plus terrible que ça ne l'est en réalité, mon vieux Volette, dit Puchet en levant les épaules. Ces gens-là sont couards comme tout quand ils voient devant eux quelques hommes résolus et de bons fusils... Et il ne faut pas, du reste, que Blangard craigne grand-chose puisqu'il emmène non seulement son fils, mais encore sa fille et ses pupilles, une jeune fille de dix-huit ans et un petit jeune homme de quatorze ans.

Cette réflexion parut frapper beaucoup les camarades. Ils discutèrent encore quelques instants, mais il était évident que tous étaient

décidés maintenant.

Puchet se leva après avoir avalé d'un trait son verre d'absinthe.

– Je vous quitte, camarades. Si vous hésitez encore, j'attendrai votre réponse jusqu'à demain. Après, je fais la proposition à d'autres.

– Non, c'est convenu, dit Luret que ses compagnons approuvèrent d'un signe de tête. Ce sera pour quand ?

– Vers le milieu d'avril... Blangard vous donnera à chacun cent francs, afin que vous puissiez vous vêtir convenablement. Cela est une condition indispensable, car pour le bon succès de son entreprise, il ne faut pas qu'on ait l'air d'avoir été ramasser ses émigrants sous les ponts.

– Compris, on se tiendra !

– Si vous avez d'autres explications à me demander, vous savez où me trouver. Quant à moi, en cas d'instructions nouvelles, je vous ferai prévenir et vous réunirai ici.

Il leur serra la main et sortit. Mais il revint tout à coup au seuil de la porte :

– Bille, peux-tu me porter un petit mot chez Blangard pour le prévenir que tout est arrangé ?

– Mais oui, citoyen Puchet, avec plaisir !

Puchet sortit de sa poche un calepin, griffonna quelques mots et détacha la feuille qu'il tendit à Bille.

– L'adresse est écrite dessus... Bonsoir tous, je suis content de vous avoir lancés sur le chemin de la fortune.

Quand il eut disparu, ils se regardèrent.

– Eh bien ! quoi que vous en dites ? interrogea Volette.

– Ça peut être une chouette affaire... à condition de ne pas se laisser rouler par le Blangard, répondit Luret

– Ben, nous ne sommes pas des imbéciles, tout de même ! riposta Bille avec un petit rire moqueur. Nous saurons bien le faire marcher droit, s'il essayait de nous filouter ce qui est promis.

– Sûr, appuya Milochon le silencieux, avec un regard qui laissait clairement entendre que si le

personnage n'usait pas sa langue inutilement, il saurait agir à l'occasion.

– On lui tordra le cou, s'il n'est pas sage !  
ricana Pigot en se levant. Moi, je crois qu'on va faire là-bas des affaires d'or, les camarades. Pensez donc, le Pérou !

– C'est vrai, ça ! Qui sait ?... En tout cas, on gagnera toujours trois mille balles et on aura un beau voyage gratis. Si seulement il n'y avait pas de brigands !

– Ah ! bien, un peu de danger ne fait pas mal dans un voyage, ça l'empêche d'être ennuyeux ! dit Bille en riant. Ayez pas peur, on les fusillera à bout portant, vos brigands... sur ça, je m'en vais pour faire la commission du citoyen Puchet.

– Moi aussi, dit la voix pâteuse de Pigot

Ils sortirent ensemble, mais se séparèrent au-dehors. Pigot s'en allait retrouver son gîte sis dans une des plus tristes rues du quartier de la Glacière ; Bille prenait la direction de la rive droite, M. de Blangard habitant une rue avoisinant la gare Saint-Lazare.

... Une heure plus tard, Puchet, un peu retardé par une course faite chemin faisant, arrivait près de la Bourse du travail. Il était quelque peu absorbé, se remémorant les qualités et les défauts des hommes qu'il venait d'embaucher pour son ami Anatole de Blangard, un des plus fermes soutiens secrets de la Confédération...

« Volette, en dessous, mais fera tout pour de l'argent... Bille, intelligent, débrouillard... Luret, plutôt capon, mais marchera aussi avec de la galette... Milochon, fort comme un taureau, tapera sur n'importe qui, comme un sourd... Pigot, un drôle d'individu, intelligent quand il le veut, malgré sa perpétuelle saoulerie. Il est aussi fort que Milochon et fera ce qu'on voudra, pourvu qu'on lui donne à boire... Eh ! eh ! je crois, mon brave Blangard, que je vous ai choisi une jolie collection de... »

Ses réflexions furent brusquement interrompues. Un homme, qui se tenait debout près de l'entrée de la Bourse, s'avavançait vivement vers lui.

– Toi, Bille ! s'exclama-t-il.

– Oui, c’est moi... Une autre fois, vous pourrez donner à d’autres vos commissions ! Comme je me trouvais dans une rue déserte, un homme qui me suivait à une courte distance depuis quelque temps s’est précipité sur moi, m’a jeté à terre et m’a étourdi d’un coup de poing, puis a fouillé mes poches et m’a escamoté votre billet. Quand j’ai repris mes idées, j’étais seul. Mais j’avais cela attaché après moi...

Il tendit à Puchet un petit carré de papier encadré de noir, sur lequel étaient tracés ces mots :

« Préviens celui qui te paye qu’il ne réussira pas dans son entreprise. Qu’il y renonce, il est temps encore. Sinon, les Frères de la Justice qui veillent sans cesse sauront l’en faire repentir. »

Au lieu de signature se trouvait gravé en rouge un cercle entouré de rayons.

Les traits de Puchet eurent une violente crispation, une sorte d’effroi traversa son regard... Mais, aussitôt, il éclata d’un rire nerveux :

– Mon pauvre garçon, tu as été victime d’un

fumiste ! Je ne comprends rien du tout à cela... Alors, rentre chez toi, j'irai demain moi-même faire ma commission à Blangard.

Mais tandis que Bille s'éloignait, Puchet se murmura à lui-même avec anxiété :

« Qu'est-ce que ça signifie donc ? L'autre jour, Blangard a trouvé sur son bureau un avis de ce genre avec le même signe... Aujourd'hui, c'est à mon tour... Qu'est-ce donc que ces Frères de la Justice, et comment sont-ils si bien informés ? Ce sont des ennemis, sûrement. Mais c'est terrible, des ennemis inconnus et invisibles ! »

## IV

Ce même soir, le comte de la Roche-Gléon dînait chez le marquis de Bronnes, ancien ambassadeur.

Ce jeune homme, descendant d'une des plus vieilles familles de la noblesse française, fort bien doué au point de vue physique et nanti d'une fortune qui devait être énorme, à en juger par ses dépenses, était excessivement recherché dans la haute société durant le séjour de trois ou quatre mois qu'il faisait chaque année à Paris. Possesseur de la plus prospère hacienda du Pérou, descendant par sa mère des souverains incas, il avait en outre, aux yeux des snobs parisiens, le prestige de l'exotisme. De plus, il existait chez lui, en dépit de ses manières quelque peu altières et de la fierté légèrement dédaigneuse de son regard, une étrange puissance de séduction. Les hommes les plus froids, les plus inaccessibles, se

sentaient complètement charmés au bout d'une courte conversation avec lui, sous le rayonnement énigmatique de ces yeux bleus étincelants qui ne livraient jamais l'âme du comte Michel.

Qu'y avait-il en lui ? Était-il bon ? Était-il mauvais ? Nul ne le savait, et personne ne songeait à se le demander. On subissait le charme impérieux de cet homme qui semblait d'une rare intelligence, qui possédait toute la distinction d'un grand seigneur et qui menait de front, avec la plus complète désinvolture, les distractions mondaines, les plaisirs de l'art et des lettres, les études scientifiques, et s'occupait en outre, de loin, de toutes les affaires concernant son hacienda.

Son grand-père, le comte Robert, avait jadis quitté la France à trente ans complètement ruiné par suite de machinations juives auxquelles s'étaient jointes celles de certains de ses pairs qui ne lui pardonnaient pas son caractère fier et surtout sa franchise un peu brutale. On n'avait plus entendu parler de lui jusqu'au jour où il avait établi au Pérou cette hacienda, que son fils

unique, né de son mariage avec une Indienne, dernière descendante des Incas, avait fait admirablement prospérer après lui. Ni l'un ni l'autre n'avaient jamais reparu en France. Ce n'était que cinq ans auparavant qu'on avait revu à Paris un comte de la Roche-Gléon, Michel, qui venait d'avoir vingt-trois ans et, par la mort récente de son père, se trouvait le dernier représentant de la noble famille. Il avait acheté le vieil hôtel patrimonial au juif qui s'en était emparé à vil prix, l'avait fait restaurer et meubler avec un goût parfait, s'était entouré d'un personnel singulièrement cosmopolite où les Péruviens, Chinois, Français voisinaient en bonne amitié avec des Anglais, des Allemands, des Russes. Tous ces gens, qui lui obéissaient sur un regard, étaient d'une discrétion absolue qui désespérait les curieux. Puis le nouveau venu avait noué des relations dans la haute aristocratie, où il possédait encore une parenté éloignée qui avait accueilli avec empressement ce cousin de si belle mine et de si grosse fortune.

Le marquis de Bronnes était précisément un de ces parents. Et la jolie Antoinette, sa fille cadette,

caressait en secret le rêve de se voir choisie comme compagne par le beau comte Michel.

Mais M. de la Roche-Gléon n'avait jamais témoigné qu'il songeât au mariage. Il avait, disait-il, trop d'occupations pour avoir le loisir de fonder une famille.

– Bah ! quand votre cœur parlera, mon cher !... disaient ses amis.

– Mon cœur ?... Je ne crois pas en avoir, je n'ai qu'un cerveau, ripostait-il avec ce demi-sourire sarcastique qui lui était coutumier.

Le mot était revenu aux oreilles d'Antoinette qui avait d'abord pleuré de regret, puis avait pensé peu après :

« Qui sait ? Avec de la patience, j'arriverai peut-être à toucher ce cœur qui se prétend absent »

Ce soir-là, M. de la Roche-Gléon, très en verve, narrait à la table de son hôte d'amusants épisodes d'un récent voyage au Brésil, où il s'était rencontré avec une mission scientifique allemande.

– À propos de mission, mon cher ami, interrompit M. de Bronnes, avez-vous eu connaissance de celle qui se prépare, sous la direction de Blangard, le député radical-socialiste ?

– Oui, j'en ai entendu parler... ils vont chercher à exploiter une mine de cuivre, paraît-il ?

– On le dit. Je n'aurais guère confiance dans le talent du piètre ingénieur qu'est Blangard. Triste sire, de toute façon !

– Bah ! ce voyage lui fera du bien ! riposta Michel avec un léger éclat de rire ironique. Il en reviendra plus sage... s'il en revient.

– Pensez-vous donc que cette expédition présente quelque danger ? demanda Antoinette.

– Certainement. Tout d'abord, la mine en question se trouve située en un point de la Cordillère peu facile à atteindre. Ensuite, cet endroit est au pouvoir de... comment dirais-je ?... mettons d'une bande de brigands qui ne laisseront pas facilement passer l'estimable

député et sa petite troupe.

– Des brigands !... cela donnera une saveur particulière à leur voyage !... s'exclama en riant Georges de Bronnes, le frère d'Antoinette.

Le regard étincelant de Michel se posa une seconde sur son cousin.

– Si vous saviez ce que sont ces hommes, vous ne plaisanteriez pas ainsi, Georges, dit-il d'un ton grave. Ceux qui se hasardent dans leur domaine sont sûrs de tomber entre leurs mains, et il n'y a pas d'exemple que nul en soit sorti.

– Brr ! vous me donnez le frisson, mon ami ! dit M<sup>me</sup> de Bronnes. Et que font-ils de ces prisonniers, ces farouches bandits ?

– Ils les mettent généralement à mort...

– Quelle horreur ! s'écria Antoinette. Et comme vous dites cela tranquillement !

– Que voulez-vous, la mort vient toujours tôt ou tard ! Ces braves gens l'avancent un peu, voilà tout, et comme ils ne sont pas cruels, ils choisissent une mort expéditive qui épargne au patient la souffrance.

– Voilà une philosophie ! Et ceux qu'ils ne tuent pas, qu'en font-ils ?

– Le chef, le Seigneur de la Montagne, comme l'appellent ses fidèles soldats, le grand Condor, d'après les Indiens, le roi des Andes, comme le nomment les Péruviens...

– Quels titres superbes !

– Le chef, dis-je, conserve ceux qui lui plaisent comme esclaves pour faire son service et celui de son camp.

– Et le gouvernement péruvien tolère cela ? Il n'a pas pu envoyer une expédition pour mettre à la raison cette troupe de bandits ? s'écria un des convives.

Sur les lèvres du comte, un sourire d'une expression indéfinissable glissa une seconde.

– Il paraît que non, puisque le Seigneur de la Montagne et ses fidèles sont toujours les maîtres de la région.

– Ce malheureux pays est tellement agité par les révolutions ! À la faveur de ces troubles, les coquins ont toute liberté. C'est égal, le Blangard

pourra peut-être se repentir de sa témérité, s'il en est ainsi !

– Oh ! il s'en repentira certainement, dit Michel avec un sourire de fine cruauté, en se penchant légèrement pour retenir la rose attachée au corsage d'Antoinette et qui venait de glisser, ce qui lui valut un charmant sourire de remerciement

Minuit sonnait lorsque M. de la Roche-Gléon prit congé de ses hôtes.

Devant l'hôtel de Bronnes, son automobile attendait. Le valet de pied ouvrit la portière. En même temps, il se penchait un peu et tendit à son maître un billet en murmurant :

– De la part de Blesi, monsieur le comte.

Le jeune homme prit place à l'intérieur, où il ne parut aucunement surpris de voir un homme assis sur le siège de devant et qui s'inclina profondément à sa vue. Ayant ouvert et parcourut d'un regard le billet, il dit au valet de pied demeuré près de la portière :

– Rue Taitbout, 12 *bis*.

Quand l'automobile fut en marche, le comte alluma une cigarette et, paraissant seulement alors s'apercevoir de la présence du personnage qui se tenait en face de lui dans une attitude d'extrême déférence, il demanda, en employant la langue allemande :

– Eh bien ! Hermann, quoi de nouveau ?

– Monsieur le comte, les hommes sont définitivement engagés. Ce sont tous des êtres sans scrupule, des gens qui n'ont rien en plus grande horreur que le travail et qui, pour satisfaire leurs appétits, sont prêts à toutes les besognes.

– Ils sont combien ?

– Cinq, en comprenant Pigot

– Bon... On leur promet ?

– Trois mille d'abord et une part dans les bénéfices de la mine de cuivre ensuite.

– Ah ! oui, la mine de cuivre ! dit le comte avec un éclat de rire railleur. Alors, ils ont été éblouis ?

– Presque, à ce qu'il paraît. Ce qui les

inquiète, c'est la perspective d'avoir à combattre contre les brigands. Ils tiennent à leur peau, ces estimables personnages.

L'automobile stoppait en ce moment devant une vaste maison de luxueuse apparence. Le valet de pied sautait à terre et ouvrait la portière ; Michel de la Roche-Gléon se leva en demandant :

– C'est tout ce que tu as su ?

– Tout pour ce côté-là... Quand aux Sevaldo, ils en sont à la faillite.

– Bon, nous verrons à les sortir de là. Ils seront fidèles quand le serment les tiendra... Je suis content de toi, Hermann.

Et adressant un petit signe bienveillant à l'inconnu dont le blême visage rougit de plaisir, il sauta à terre et alla appuyer son doigt sur le bouton électrique de la porte.

Le concierge ayant tiré le cordon, Michel s'engagea sous une voûte, ouvrit une porte vitrée, traversa une cour garnie de plantes vertes et, pénétrant dans un second corps de logis, gravit un coquet escalier jusqu'au second étage. S'arrêtant

alors devant la porte, il frappa trois coups espacés irrégulièrement. Elle s'ouvrit très doucement. Dans l'obscurité qui régnait, il était impossible de rien distinguer. La voix du comte murmura :

– Les frères travaillent pour la justice.

– Et pour le maître tout-puissant, chuchota une autre voix d'homme.

– Faites de la lumière ! ordonna M. de la Roche-Gléon sans élever la voix.

Un commutateur fut sans doute tourné, car une lampe électrique s'alluma au plafond, laissant voir une petite antichambre et, près de la porte, un homme d'un certain âge en correcte tenue de valet de chambre.

– Est-il couché ? interrogea le comte toujours à voix basse, tout en pénétrant dans l'antichambre.

– Non, monsieur le comte, il est occupé à mettre en ordre ses papiers.

– Bien... Vous pouvez aller prendre maintenant du repos, Sébas.

Et, en homme qui connaît les aîtres, M. de la

Roche-Gléon se dirigea vers une porte qu'il ouvrit si doucement qu'aucun bruit ne se produisit.

Il se trouva au seuil d'une chambre élégante. Devant un bureau dont les tiroirs étaient ouverts, un jeune homme en tenue d'intérieur triait des lettres, des papiers, dont un grand nombre, déchirés ou froissés, emplissaient déjà une corbeille.

Le comte s'avança d'un pas si léger qu'il semblait glisser sur le tapis. Le jeune homme eut un brusque sursaut et une exclamation d'effroi en le voyant tout à coup près de lui.

– La Roche-Gléon !... D'où sortez-vous ?... Comment êtes-vous entré ?

– Que cela ne vous inquiète pas, mon cher Salves, dit tranquillement le comte Michel en attirant à lui un fauteuil et en s'asseyant en face de son hôte ahuri. Mettons, si vous le voulez, que j'aie pénétré à travers les murs, à la façon des esprits... Vous voilà bien occupé, à cette heure tardive ! On croirait, ma parole, que vous mettez tout en ordre pour faire un long voyage – un

voyage dont on ne revient pas.

Un tressaillement courut sur le visage blême fatigué par les excès de la vie parisienne. Mais les lèvres du jeune homme essayèrent de sourire.

– En voilà une idée ! Je mets simplement de l'ordre dans tout ceci, je supprime de vieilles paperasses encombrantes...

– De façon à pouvoir, au point du jour, vous faire tranquillement sauter la cervelle, dit la voix nette et calme du comte.

M. de Salves sursauta en le regardant d'un air stupéfait.

– Comment pouvez-vous savoir ? bégaya-t-il.

– Je sais, cela suffit... Et je n'ignore pas non plus que la raison de cette résolution désespérée, c'est la ruine complète à laquelle vous et les vôtres vous trouvez acculés par suite de vos folies, de vos pertes au jeu en particulier, dont la dernière se monte à soixante mille francs. De cette somme, vous n'avez pas le premier sou. Pour la solder, vos parents vendront leurs dernières terres et se réduiront ainsi à la pauvreté.

Mais d'autres dettes encore resteront impayées – celles-là se montent à soixante-dix ou quatre-vingt mille francs. Les prêteurs ne veulent plus rien entendre, les amis se dérobent... Alors, vous avez résolu d'échapper à toutes ces difficultés par le suicide.

– Comment savez-vous cela ? bégaya Gaston de Salves.

Sans répondre, M. de la Roche-Gléon s'accouda au bras de son fauteuil et se mit à lisser d'un doigt nonchalant son élégante moustache brune, sans quitter de son regard impénétrable la physionomie ahurie de son interlocuteur.

– Comment pouvez-vous être au courant de tout ce qui me concerne ? répéta le jeune homme. Et pourquoi êtes-vous ici ?

– Pour vous empêcher de commettre une lâcheté, dit nettement le comte.

Gaston de Salves se redressa.

– Monsieur !...

– Ne vous énervez pas, mon cher. J'ai toujours été habitué à appeler les choses par leur nom, et

ce n'est pas pour vous que je ferai trêve à ma franchise.

Ce ton de tranquillité glaciale, l'expression impérative des yeux qui se fixaient sur lui, firent tomber net l'essai de révolte du jeune homme. Avec le même calme, le comte continua :

– Je suis venu, monsieur de Salves, pour vous arrêter tandis qu'il en est temps encore. Je ne suis pas croyant, – mon père m'a élevé dans l'indifférence absolue en fait de religion –, mais j'ai l'horreur du suicide, cette désertion devant les responsabilités de la vie. Pour vous, un tel acte doit revêtir quelque chose de plus affreux encore, puisque votre religion le couvre de ses anathèmes et refuse la sépulture chrétienne à ceux qui commettent ce crime contre eux-mêmes. Je sais que vous avez été élevé par une mère très pieuse trop tôt perdue, que vous avez été jusqu'à votre adolescence un enfant fervent, et que c'est seulement lorsque votre père, imprudemment, vous a lancé dans la fournaise parisienne que vous avez chassé loin de vous vos croyances chrétiennes. Ainsi donc, au moment d'accomplir

cet acte, rien ne s'agite en vous, ni crainte, ni doute, ni honte de votre faiblesse ?

Gaston cacha son visage entre ses mains en laissant échapper un gémissement sourd.

– Si, j'ai éprouvé tout cela ! Mais je n'ai plus de force morale, la vie stupide que j'ai menée a tout tué en moi.

– Allons donc, je n'en crois rien ! Il vous suffira de vouloir... et pensez donc à votre père, à vos sœurs ! Quel désespoir pour eux ! Quelle honte !

– Oh ! oui, j'ai pensé à tout cela. Mais il m'est impossible de vivre ! Plus de la moitié de mes dettes restera impayée, ce sera le déshonneur pour moi...

– Le déshonneur ! Croyez-vous donc qu'il n'existera pas de même après votre mort volontaire, avec, de plus, le stigmate de la lâcheté ? Quels singuliers principes vous avez, dans votre société soi-disant civilisée ! Parce qu'un homme se dérobe devant la responsabilité de ses fautes, il se trouve des imbéciles pour

dire : « Il a bien fait... Il a agi courageusement, comme il le devait, en se faisant justice. » Les lâches !

Une véhémence sourde passait dans la voix du jeune comte habituellement froide et mesurée. Mais, presque aussitôt, elle redevint calme tandis qu'il reprenait :

– Je suis venu pour vous sauver, Salves. Je vous offre de payer intégralement toutes vos dettes et de vous procurer une situation dans laquelle vous n'aurez à vous préoccuper en aucune façon de votre subsistance ni de votre fortune à venir...

– Vous ? balbutia M. de Salves dont le morne regard s'éclaira d'une lueur où se mélangeait la surprise et l'espoir.

– Oui, je vous offre ce moyen de salut... En retour, vous abdiquerez votre volonté pour ne suivre plus que la mienne, vous me ferez un serment que je vous dicterai... un serment auquel vous ne pourrez manquer sans voir aussitôt la mort, une mort mystérieuse et inéluctable, fondre sur vous.

À ces étranges paroles, un ahurissement sans nom s'empara de Gaston qui demeura un moment sans pouvoir ouvrir la bouche.

– Je ne comprends pas, dit-il enfin.

– C'est pourtant bien simple. J'ai besoin d'hommes dévoués, prêts à m'obéir sur un signe, sur un regard, sans jamais discuter ni chercher à comprendre. Vous serez l'un d'eux et, en retour, je ferai votre fortune, une fortune comme jamais vous n'en avez rêvé. Je dois ajouter, du reste, que je ne vous demanderai rien de contraire à l'honneur. J'ai entrepris une tâche de justice que je poursuis par des moyens peu ordinaires, qui se trouvent simplement justifiés par le but. Réfléchissez donc cinq minutes à ma proposition. Si vous refusez, tout est réglé, je me retire. Mais je vous préviens qu'en ce cas, comme en celui d'une acceptation, cet entretien doit rester absolument secret. Autrement, vous seriez un homme mort.

– Mais qui êtes-vous donc ? s'écria M. de Salves en se redressant, un peu de terreur au fond du regard.

– Qui je suis ? La question est amusante ! On croirait que vous ignorez mon nom, mon cher Salves ? riposta railleusement le comte Michel. Allons, laissons les paroles inutiles et réfléchissez, comme je vous l’ai dit.

Il sortit de sa poche un étui orné de délicates ciselures d’or, choisit une cigarette et, l’ayant allumée, se mit à fumer en renversant légèrement la tête sur le dossier du fauteuil et en tenant les yeux fixés au plafond, comme s’il voulait éviter de gêner, même par un regard, les réflexions de son interlocuteur.

Dans le cerveau de Gaston de Salves, les idées se pressaient, bouillonnaient, en complet désarroi. Une sorte d’effroi l’étreignait devant cet homme énigmatique, dont l’étrange séduction l’avait enserré comme les autres, et qui lui proposait aujourd’hui ce marché mystérieux. Et il se souvint tout à coup de différents faits demeurés inexplicables : de la disparition d’un clubman des plus connus de la haute société parisienne, de celle d’un banquier prêt à faire faillite... et aussi de la mort subite et mystérieuse d’un jeune

homme, le baron de Glosies, très connu de lui, que l'on avait trouvé sans vie sur son lit, avec une marque mystérieuse – un cercle entouré de rayons – tracée sur son front. Le clubman, qu'un coup de Bourse venait de ruiner, était allé, disait-on, refaire sa fortune dans l'Amérique du Sud. Le banquier était également là-bas, au Chili, d'où il envoyait régulièrement de grosses sommes à sa femme et à ses enfants, après avoir pu désintéresser tous ses créanciers. Quant à M. de Glosies, il était avéré que ce jeune homme, sans fortune et jetant cependant l'or par les fenêtres, devait avoir depuis quelques années une mystérieuse source de revenus.

« Il était peut-être payé par M. de la Roche-Gléon pour quelque besogne secrète, songeait Gaston. Sans doute a-t-il voulu trop parler et on l'aura tué. »

Un frisson secoua le jeune homme à la pensée que pareil sort était suspendu sur sa tête. Car si étrange est l'âme humaine que cet être qui se préparait l'instant d'auparavant à la mort volontaire s'effrayait à la pensée de la recevoir de

la main d'autrui. Il est vrai que, chose bizarre, il ne se sentait plus maintenant disposé au suicide. L'amour de la vie lui revenait tout à coup, âpre, irrésistible. Seulement, il le sentait lutter en lui avec l'instinctive terreur de se voir acculé à un serment qu'il devinait terrible, et de devenir la chose de cet homme à l'empire duquel il pressentait ne pouvoir résister une fois qu'il se serait engagé envers lui.

M. de la Roche-Gléon abaissa tout à coup les yeux, et Gaston eut un long frémissement en rencontrant ses prunelles dominatrices.

– Les cinq minutes sont largement écoulées, mon cher, dit la voix calme du comte.

M. de Salves se tordit inconsciemment les mains.

– Décider pareille chose en cinq minutes ! Me direz-vous au moins ce que vous attendez de moi ?

– L'obéissance complète, aveugle, absolue.

– Mais si vous me commandez une chose contraire à ma conscience ?

– Ne craignez rien. Je suis un honnête homme. D’ailleurs, ne parlez pas trop de votre conscience. Elle me paraît assez élastique, puisque vous n’avez pas eu de scrupules à ruiner par vos folies votre père et vos sœurs, à contracter des dettes que vous saviez ne pouvoir payer, et que tout à l’heure vous étiez prêt à commettre contre vous-même un crime auquel cette fameuse conscience citée par vous se prêtait bien facilement, malgré les enseignements religieux que vous avez reçus.

Gaston devint livide. Une bouffée de révolte et d’amour-propre blessé lui monta au cerveau. Mais les mots s’évanouirent sur ses lèvres devant le regard impérieusement fascinant qui se posait sur lui.

– J’attends votre réponse, dit le comte après avoir envoyé vers le plafond une mince spirale de fumée.

Une anxiété aiguë serra le cœur de M. de Salves. En un clin d’œil, il pesa une dernière fois l’alternative : ou la ruine, le désespoir des siens, le déshonneur jeté sur le vieux nom... ou l’abandon de sa liberté entre les mains de cet

homme étrange avec, en retour, le paiement de ses dettes et la perspective d'une fortune.

– Eh bien ! ce sera oui, bégaya-t-il.

– Bon... Vous allez maintenant signer cette formule de serment.

Et, d'un portefeuille, Michel de la Roche-Gléon sortit un papier qu'il tendit à son interlocuteur.

Gaston de Salves lut :

« Je m'engage par un serment sur ce que j'ai de plus sacré à appartenir désormais à la Société des Frères de la Justice, à obéir aveuglément aux ordres de celui qui est notre maître à tous et à garder le secret le plus absolu sur les opérations de ladite société, dût-il m'en coûter la vie ou les plus grands malheurs. Si je transgressais les lois de la société, et surtout celle du secret, je me sou mets par avance au châ timent qui tombera sur moi – c'est-à-dire à la mort qui m'atteindra, je le sais, n'importe où je serai, n'importe quelles précautions je prendrai, car les Frères de la

Justice sont tout-puissants, ils connaissent tout, ils pénètrent partout, et je sais qu'il me sera impossible d'échapper à leur vengeance. »

– Et... il faut que je signe cela ? balbutia le jeune homme qui se sentait agité d'un tremblement intérieur.

– Oui, et un peu vivement, je vous prie, car il se fait tard.

La main tremblante de Gaston eut peine à apposer sa signature au bas de la feuille. Il tendit celle-ci au comte Michel qui la prit et la serra dans son portefeuille, d'où il sortit un autre papier qu'il remit à Gaston en disant :

– Voici la liste de vos dettes. Elle est bien exacte, n'est-ce pas ?

Le jeune homme, en jetant un regard sur la feuille, ne put retenir une exclamation stupéfaite.

– Mais comment avez-vous pu savoir tout ?... Il ne manque rien... rien, en vérité !

– Les Frères de la Justice connaissent tout, je vous le répète... Donc, ceci sera intégralement

payé. Vous allez dès demain faire vos préparatifs afin de partir dans huit jours pour le Pérou, en annonçant à vos connaissances que je vous ai promis là-bas une belle position sur mes propriétés. Vous vous présenterez à l'hacienda de Santa-Lucia, où mon mayordomo, prévenu, vous indiquera ce que vous avez à faire.

– Vous ne retournez pas encore là-bas ? demanda machinalement le jeune homme.

– Monsieur de Salves, quand vous serez un peu plus initié, vous saurez qu'on ne m'interroge jamais sur ce qu'il me plaît de faire ou de ne pas faire.

Un sursaut de révolte agita encore une fois Gaston de Salves. Ainsi, il lui faudrait être un instrument passif, muet et aveugle, entre les mains de cet homme dont l'attitude hautaine et le regard dominateur semblaient l'écraser, l'annihiler... de cet homme pour lequel – il le comprenait tout à coup – il n'était plus l'égal envers lequel on s'astreint à quelque courtoisie de langage, mais l'inférieur, l'humble employé obligé de courber la tête et de se soumettre sans

discussion.

Comme s'il ne doutait pas des sentiments qui s'agitaient dans l'âme de son interlocuteur, M. de la Roche-Gléon continua du même ton impératif :

– En abordant mon mayordomo, vous lui direz simplement ces mots : « Les frères travaillent pour la justice. » Et vous lui montrerez ceci, que vous devrez toujours conserver précieusement...

Il tendit à Gaston un carré de vélin noir, sur lequel se détachait en rouge un cercle entouré de rayons, figurant évidemment l'image du soleil, tel qu'on le voit sur les restes de monuments datant des Incas.

– Voici le signe auquel se reconnaissent les Frères de la Justice... Maintenant, je vous laisse. Occupez-vous de commencer dès demain vos préparatifs de départ.

Il s'était levé, et Gaston, complètement dominé, l'imita.

– Je ne sais pas l'espagnol... avança timidement le jeune homme.

– Vous l'apprendrez. Je vous enverrai demain

quelqu'un qui vous donnera les premières leçons et, en même temps, commencera à vous initier à vos nouveaux devoirs... Bonsoir, Salves.

Et M. de la Roche-Gléon, prenant son chapeau, se dirigea vers la porte sans tendre la main à Gaston, comme il en avait coutume auparavant. Il s'arrêta tout à coup et, se détournant un peu, il enveloppa le jeune homme de l'éclair fascinant de son regard.

– Je vous conseille de bien méditer tous les termes du serment que vous venez de signer, dit-il d'un ton étrange où passait une menace mystérieuse.

Gaston de Salves frémit. Et complètement dompté cette fois, comprenant qu'il se trouvait entièrement sous l'énigmatique et toute-puissante influence de cet homme, il courba la tête en balbutiant humblement :

– Je vous appartiens et je vous servirai avec fidélité.

Quand la porte se fut refermée sur le comte, M. de Salves se laissa tomber sur un fauteuil et

demeura un long moment anéanti, presque sans pensée.

« Voyons, j'ai rêvé », murmura-t-il tout à coup en passant sa main sur son front.

Oui, il avait rêvé que tout à l'heure, devant lui, se tenait cet homme au regard ensorceleur, il avait rêvé qu'il venait de se livrer à lui.

Un grand frisson le secoua. Sur la tablette du bureau, près de lui, se trouvait le vélin noir marqué d'un signe mystérieux.

« Qu'est-ce donc que cet homme ? songea-t-il avec terreur. Et qu'ai-je fait en me donnant ainsi à lui ? »

Du fond de sa mémoire surgit tout à coup en cet instant le souvenir d'une phrase entendue jadis, au temps de son adolescence, et dite du haut de la chaire par un pieux prédicateur : « Celui qui s'éloigne de la foi et du service de Dieu est tout prêt pour s'engager comme esclave au service de la puissance des ténèbres. »

M. de la Roche-Gléon devait être le chef d'une société secrète. Mais quel but poursuivait-il ?

« Pourtant, il a le regard loyal et j'éprouve envers lui une singulière impression de confiance, pensa Gaston de Salves. De la confiance et de la crainte. Car j'ai senti qu'il disait vrai, que rien de ce que je pourrai faire ne lui échappera. Maintenant, je lui appartiens. »

Et, de nouveau, un autre souvenir lui revint : celui d'une parole dite l'année précédente par sa sœur aînée, la pieuse Madeleine : « Tu ne veux pas servir Dieu, prends garde d'être obligé, comme le prodigue de l'Évangile, d'en arriver à te faire l'esclave d'une créature. »

Madeleine... chère et bonne Madeleine, la plus aimée de ses sœurs. Elle s'inquiétait depuis longtemps à son sujet et ces derniers temps surtout, dans ses lettres, elle lui laissait voir toute son angoisse. Que dirait-elle, si elle apprenait qu'il s'était engagé ainsi ?

Il frissonna en jetant un coup d'œil sur les papiers déchirés, sur le tiroir qui renfermait son revolver, et songea : « Je n'avais pas le choix ! »

## **Deuxième partie**

*La mission de Blangard*

# I

Sous les agiles petits doigts d'Inès, le grand tricot gris destiné à une couverture de berceau avançait rapidement. Avant de quitter Lima, elle pourrait faire un envoi pour les pauvres de la bonne sœur Jeanne, car, pendant la traversée déjà, elle avait bien travaillé dans ce but, et de même depuis ces six jours où elle se trouvait dans la capitale du Pérou.

Blangard s'était arrêté là pour conclure des arrangements avec le gouvernement péruvien et pour engager les peones nécessaires au service de l'expédition. Il fallait en outre armer ceux-ci en prévision d'une attaque des bandits. Blangard et les siens avaient pu se convaincre que le roi des Andes et ses partisans exerçaient dans toutes les Républiques sud-américaines une véritable souveraineté due à la crainte qu'ils inspiraient par leurs manœuvres mystérieuses, leurs apparitions

soudaines, leurs exécutions très promptes et l'impénétrable secret qui entourait leurs personnalités. Nul, cependant, ne les accusait de cruauté. Ils mettaient même dans leurs actes de brigandage une certaine apparence de justice. Ainsi, il n'y avait pas d'exemple qu'ils eussent attaqué et ravagé les domaines d'un homme de bien. Seuls, les hacenderos, trop durs, ou avarés, ou ayant acquis plus ou moins illégalement leur fortune, se voyaient rançonnés par eux, et, s'ils résistaient, avaient leurs domaines détruits et pillés. Plusieurs avaient disparu, et on supposait que le roi des Andes les avait mis à mort ou les retenait dans son mystérieux et inexpugnable repaire de la montagne.

Les autorités péruviennes et le consul de France lui-même avaient fort engagé Blangard à renoncer à son projet.

– Vous aurez bien de la peine à leur échapper. Dans les passes étroites où vous serez obligés de vous engager, ils seront les maîtres de votre vie. Ce sont des gens d'une bravoure folle et leur chef est un être d'une extraordinaire habileté.

Il fallait vraiment que la cupidité fût immense chez Blangard pour l'emporter malgré tous ces avis sur sa pusillanimité habituelle. Ses enfants, pas plus que lui, ne voulaient renoncer à l'espérance fabuleuse qui les attirait vers ces dangereux parages. Mais ils n'avaient trouvé que très difficilement, et à prix d'or, des peones voulant bien se risquer à tenter l'aventure.

Inès et Jacques avaient été tenus en dehors de tous ces pourparlers. Ils auraient ignoré les dangers qui les attendaient si Jacques, un jour, n'en avait été un peu averti par quelques mots échangés devant lui par Blangard et le patron de l'hôtel où ils étaient descendus.

« En ce cas, pourquoi s'embarrassent-ils de nous ? » avait pensé Inès de plus en plus surprise et très inquiète.

Ce voyage, qui en toute autre compagnie eût été un vif plaisir pour elle, ne lui avait procuré que de l'ennui. Outre le désagrément de se trouver sans cesse sur le paquebot en contact avec les Blangard, elle avait eu à subir les attentions empressées dont l'entourait Maxence.

Sans paraître remarquer sa froideur, il lui avait fait une cour continuelle, se posant si bien en prétendant qu'un négociant d'origine espagnole, mais naturalisé français, qui voyageait en même temps qu'eux, le señor Ramon Sevaldo, avait dit un jour au député :

– Vous allez les fiancer bientôt, ces deux jeunes gens-là ?

Maxence avait ainsi obtenu le résultat tout opposé à celui qu'il cherchait. D'antipathique seulement, il était devenu odieux à sa cousine.

Depuis leur arrivée à Lima, elle en était un peu délivrée. Il visitait la ville et les environs avec Edmée, qui avait déclaré ne pas vouloir s'embarrasser des « deux enfants ». En réalité, elle était furieuse de voir, lorsqu'elle sortait avec sa cousine, tous les regards se porter vers Inès, et elle s'était mise à détester celle-ci, à lui faire mille petites méchancetés qui rendaient la vie réellement pénible à la jeune fille.

Aussi Inès se trouvait-elle vraiment tranquille aujourd'hui. Tous les Blangard étaient partis dès le matin pour une excursion aux environs avec le

consul de France, ami politique du député. Elle avait assisté avec Jacques à une messe matinale dans une de ces églises dont la somptuosité, trop souvent de mauvais goût, étonnait toujours son goût affiné ; elle s'était promenée un peu avec lui le long des rues bordées de maisons à l'italienne. Puis ils étaient revenus à l'hôtel tenu par un Français, où ils avaient déjeuné en compagnie de M. Hamelette, le savant minéralogiste attaché à la mission Blangard, et de Ramon Sevaldo.

Ce dernier, homme d'une cinquantaine d'années, avait auparavant à Paris une importante maison de commerce qui faisait de fort belles affaires. Puis une concurrence s'était établie, les bénéfices avaient baissé, les embarras s'étaient accrus d'année en année, si bien que Ramon Sevaldo s'était trouvé acculé à la faillite. Il l'avait évitée cependant, « grâce à l'aide généreuse d'un ami », disait-il. Après avoir liquidé sa maison, il était parti pour le Chili où on lui offrait une position lucrative comme représentant de commerce. Mais, avant de s'y rendre, il était venu à Lima pour y conclure quelques affaires. C'était un homme aimable, d'apparence sérieuse

et plutôt sympathique, et qui paraissait très serviable. Mais il avait parfois certaines réticences, certaines gênes qu'avait remarquées Inès.

Elle se trouvait en ce moment assise près du mirador, d'où elle pouvait voir le mouvement de la place sur laquelle s'élevait l'hôtel. M. Sevaldo traversait cette place pour rentrer. Un homme qui venait en sens inverse – un grand garçon brun au costume plutôt dépenaillé – l'aborda et lui dit quelques mots. Inès vit le négociant sursauter, puis faire un geste qui semblait celui d'un être résigné. L'homme s'éloigna, tandis que M. Sevaldo rentrait à l'hôtel.

Comme quatre heures sonnaient, Inès se leva afin d'aller voir ce que devenait Jacques, qu'elle avait laissé en train de dessiner dans le salon de l'hôtel. Emportant son tricot, elle descendit et trouva son frère occupé à demander un renseignement à M. Sevaldo qu'il avait arrêté au passage.

– Tu sais, c'est pour cette inscription de la cathédrale dont tu ne comprends pas le sens, Inès.

M. Sevaldo dit...

Il s'interrompt en s'élançant vers la fenêtre.

– Oh ! le bel équipage ! Quels chevaux ! Viens voir, Inès !

Sur la place apparaissait une calèche superbe, attelée de chevaux aux formes admirables, à l'allure pleine de feu, harnachés avec une sobre magnificence. Cocher et valet de pied portaient un costume péruvien d'une grande richesse. Cette voiture était occupée par une seule personne, dont la vue faillit faire jaillir des lèvres d'Inès une exclamation de surprise.

Rêvait-elle ? Dans ce jeune homme à la mine fière, au beau visage impénétrable et quelque peu dédaigneux, elle croyait reconnaître l'étranger dont l'automobile avait failli, naguère, écraser ce petit garçon qu'elle avait sauvé.

Machinalement, elle se détourna pour adresser une question à M. Sevaldo. Mais elle resta muette en le voyant très pâle, la bouche un peu crispée, les yeux fixés sur le superbe équipage qui s'éloignait au trot de ses chevaux blancs.

– N'est-ce pas que tu n'en as jamais vu de semblables, Inès ? s'écria Jacques avec enthousiasme. Voilà comme j'en voudrais ! Je vais demander à M. Maillet qui est l'heureux propriétaire de cette voiture.

Il s'élança hors du salon, et sa sœur le suivit. Elle, si peu curieuse d'habitude, avait un singulier désir de connaître le nom de cet étranger.

Jacques se heurta presque aux Blangard rentrant de leur excursion. Edmée, qui semblait très animée, s'écria en s'adressant au patron de l'hôtel :

– Dites-moi donc, monsieur Maillet, quel est ce jeune homme si beau et de si grand air que nous venons de voir passer dans un équipage merveilleux ? L'équipage de mes rêves !

– Tiens, c'est comme moi ! dit Jacques. Et je venais aussi savoir le nom de cet heureux mortel.

– C'est le comte de la Roche-Gléon – le beau don Miguel, comme on l'appelle ici.

– De la Roche-Gléon ? dit Maxence. C'est un

nom français, ça ? Je l'ai vu dans les chroniques mondaines de Paris.

– Oui, il est d'origine française. Son grand-père a émigré jadis. Il est certainement le plus riche haciennero de toute l'Amérique du Sud. C'est un homme d'une rare intelligence, d'une générosité extrême, mais excessivement fantasque et original. Bien qu'il ait à son hacienda de Santa-Lucia, de même qu'ici, une installation magnifique, il ne reste jamais que très peu de temps au même endroit et voyage sans cesse d'un bout du monde à l'autre. Il s'en va subitement et reparaît de même. En outre, il a la singulière idée de s'entourer de serviteurs appartenant à toutes les nationalités possibles.

– Il a peut-être bien quelque chose là ? dit M. de Blangard en se frappant le front.

– Oh ! non, certes ! Si vous aviez seulement rencontré une fois son regard, vous n'auriez pas cette idée, monsieur le député ! Quels yeux ! Ils feraient aller les gens jusqu'au bout du monde !

– Est-il marié ? interrogea Edmée qui écoutait tous ces détails avec un vif intérêt.

– Non, mademoiselle. Vous pensez pourtant si les señoritas guettent un parti comme celui-là ! Mais on dit que cet homme-là est de glace et qu'il n'existe au monde qu'une seule personne capable de l'intéresser : c'est lui-même.

– Eh ! il a bien raison, il n'y a vraiment que celle-là d'intéressante ! ricana Maxence.

Il s'interrompit en apercevant Inès et reprit aussitôt :

– Sauf, naturellement, jusqu'au jour où nous découvrons celle qui doit nous être plus chère que tout !

Edmée lui lança un coup d'œil narquois en retenant avec peine un éclat de rire.

– Tu deviens sentimental, mon cher ami. Cela te va, du reste. N'est-ce pas, Inès, que cela lui va bien ?

– Non, je ne crois pas que ce soit dans la nature de mon cousin, riposta froidement Inès.

– Par exemple !... Qu'en savez-vous ? protesta Maxence. Je le suis au contraire extrêmement, Inès... Tenez, cette Edmée qui se moque de tout

l'est aussi. Je parie que ce bel étranger qu'elle vient seulement d'entrevoir lui a mis la tête à l'envers et le cœur aussi.

Sa sœur lui jeta un coup d'œil de colère en levant brusquement les épaules.

– Tu ne parles que pour dire des stupidités ! Va-t'en donc plutôt voir si Luret et compagnie se conduisent convenablement à l'auberge où tu les as nichés.

– Zut ! ma petite ! Ils s'arrangeront comme ils voudront. D'ailleurs, ce sont des agneaux, des gens tout à fait sérieux et paisibles... Tiens, autant que ce brave savant-là.

Et, d'un geste moqueur, il désignait un petit homme chauve, vêtu d'une houppelande grise, qui s'avancait d'un air absorbé. C'était M. Hamelette, le minéralogiste, brave homme dont l'esprit était généralement absent de la conversation qui se poursuivait autour de lui.

Jacques s'élança vers lui et passa son bras sous le sien.

– Monsieur Hamelette, vous allez me donner

une leçon de minéralogie ?

Le jeune garçon aimait beaucoup les sciences naturelles, et le savant et lui étaient devenus une paire d'amis.

– Dans un moment, s'il vous plaît, mon jeune ami, car j'ai une petite course à faire. Voulez-vous venir avec moi ?

– Je crois bien ! Et Inès aussi ?

– Certainement, si M<sup>lle</sup> Inès veut bien.

Inès acquiesça et alla mettre son chapeau. Quand elle reparut, elle vit que Maxence était resté avec le savant et Jacques, et sentit une bouffée de colère lui monter au cerveau en l'entendant déclarer que lui aussi était de la promenade.

Après la petite course de M. Hamelette, ils revinrent lentement, regardant passer les équipages élégants où trônaient de jolies Péruviennes aux toilettes somptueuses et voyantes. Puis, voyant Inès admirer à la devanture d'un magasin des broderies dues aux doigts habiles des brodeurs de Cuzco, Maxence

voulut absolument entrer pour en offrir une à sa cousine. Elle dut, bon gré, mal gré, recevoir ce présent dont l'aimable cousin ne fut remercié qu'autant que l'exigeait la stricte politesse.

Comme Maxence mettait la main à sa poche pour prendre son porte-monnaie, ses doigts rencontrèrent un papier qu'il sortit. C'était une feuille de vélin noir portant au centre un cercle rouge entouré de rayons.

Le jeune homme pâlit.

– Ah çà ! est-ce que ces imbéciles vont nous poursuivre jusqu'ici ? murmura-t-il entre ses dents. Je voudrais bien savoir ce que c'est que ces fumistes-là !... Et quand donc a-t-on pu me glisser ça dans ma poche ?

Il était très sombre en revenant, au grand contentement d'Inès, ainsi délivrée de ses amabilités. Aussitôt rentré, il s'en alla à la chambre de son père. Il trouva Blangard affaissé dans un fauteuil et Edmée debout, les sourcils froncés, la mine furieuse.

– Eh bien ! qu'est-ce que vous avez ?

s'exclama Maxence.

– Tiens, regarde ! cria Edmée. Regarde ce que ces misérables imbéciles ont mis ici pendant une absence de cinq minutes qu'a faite mon père !

Il s'avança et eut un sursaut d'effroi. Sur le lit de Blangard, une navaja retenait piqué un papier semblable à celui qu'il avait trouvé tout à l'heure dans sa poche.

– Ah çà ! qu'est-ce qu'ils nous veulent, ces mauvais plaisants ? s'exclama-t-il. Notre expédition ne leur plaît décidément pas, et ils voudraient nous en détourner par des moyens ridicules. Mais comment a-t-on pu entrer ici ? L'hôtelier serait-il complice ?

– Dame, ce serait à voir ! dit Edmée. Fais-le donc monter... Allons, secoue-toi, papa. Tu as l'air à moitié pâmé à cause de cette fumisterie !

– Une fumisterie ? J'ai bien peur que ce soit autre chose, balbutia le député. Mais tu as raison, il faut faire venir M. Maillet.

Quand l'hôtelier, en entrant dans la chambre, vit la navaja et la feuille de vélin, il s'arrêta,

frissonnant, cloué au sol.

– Les Frères de la Justice ! balbutia-t-il d’une voix étranglée.

– Ah ! vous les connaissez ?

– De réputation, certes ! Il n’y a relativement pas très longtemps qu’on en entend parler, mais ils sont devenus une puissance avec laquelle tout le monde compte, y compris le gouvernement.

– Mais qui sont-ils ?

– Voilà ce qu’on ignore. On sait seulement qu’ils existent par leurs actes. Tenez, quand nous avons ici une révolution, celui des candidats au gouvernement qui est secrètement appuyé par les Frères de la Justice est sûr de réussir. Je dois dire que c’est toujours le moins mauvais de tous qui est ainsi favorisé. D’ailleurs, ces êtres mystérieux semblent désireux de justifier le titre qui les désigne. S’ils font mourir quelqu’un, c’est que cet homme ou cette femme avait commis quelque crime caché, demeuré impuni, ou fait quelque tort considérable à autrui. Ces étranges justiciers prétendent réparer les ignorances réelles ou

voulues, les injustices, les complaisances coupables de la justice légale. Tenez, il y avait ici un riche Péruvien qui se nommait don Pedro Meguillo. C'était un homme d'un orgueil démesuré et d'une dureté de cœur incroyable – défauts qui existaient à un degré égal chez sa femme, la fière doña Maria, dont toute la préoccupation consistait à se parer pour éclabousser de son luxe toutes les señoras de Lima. Don Pedro avait un neveu et une nièce, très peu fortunés, qu'il avait réussi à frustrer d'un héritage devant légitimement leur revenir. Non contents de cette mauvaise action, le mari et la femme les accablaient de dédain et leur faisaient tout le tort possible. À cause de leur fortune et de leur noble origine, ces Meguillo avaient néanmoins une grande influence à Lima et dans la contrée. On les craignait sans les estimer. Mais voilà qu'un jour don Pedro fut trouvé poignardé dans le patio de sa maison, avec ces mots tracés en lettres rouges sur un papier attaché au manche de la navaja : « Les Frères de la Justice ont vengé de pauvres orphelins lâchement abandonnés par la justice de leur pays. » Quant à doña Maria, elle

avait disparu et on n'en entendit plus parler. Lorsqu'on vit qu'elle ne reparaisait pas, on mit les neveux en possession de l'héritage de leurs mauvais parents. Et, là encore, la mystérieuse association joua son rôle. Car les juges avaient eu tout d'abord la velléité d'accuser de ce meurtre les orphelins qui en profitaient. Mais ils changèrent tout à coup d'avis... et je me suis laissé dire qu'ils avaient reçu un si terrible avertissement que point n'était besoin d'aller chercher ailleurs la cause de leur volte-face.

– Mais c'est un peu effrayant, cela ! dit le député d'un ton perplexe. Et comment expliquez-vous qu'on soit entré ici ?

– Ah ! ils en font bien d'autres, monsieur le député ! Ce don Pedro dont je vous parlais fut tué en plein jour, à huit heures du matin, dans son patio, alors que sa demeure était pleine de serviteurs.

– Alors, un de ceux-là était complice ?

– Qui peut savoir ? Cette association possède une force mystérieuse, une puissance terrible. Mais il a été jusqu'ici impossible de rien

surprendre des moyens employés par elle.

– En tout cas, monsieur Maillet, vous ferez bien de surveiller vos domestiques, dit Edmée. Évidemment, ce ne peut être que l'un d'eux qui se soit permis ce que je veux considérer comme une plaisanterie.

Quand l'hôtelier, qui semblait fort ennuyé, fut sorti après avoir présenté toutes ses excuses, Maxence dit en donnant un coup de poing sur la table :

– Est-ce que ces imbéciles voudraient s'imaginer de contrecarrer nos affaires ? On croirait vraiment qu'ils ont eu vent de ce que nous allons faire là-bas !

– Ce n'est pas impossible, car M. des Nardières avait pu montrer le document à quelqu'un qui n'en a pas oublié le contenu... Rappelle-toi déjà comme, à Paris, ils ont essayé de nous effrayer avec leurs petits papiers. Sans parler de celui qui fut attaché aux vêtements du jeune Bille, nous n'en avons pas trouvé moins de quatre chez nous, malgré la précaution que nous avions eue, après les deux premiers, de renvoyer

domestique, cuisinière et femme de chambre pour en prendre de nouveaux. Évidemment, ce sont des gens très habiles, sachant se faire des intelligences partout. Mais nous n'avons aucunement envie de leur céder le terrain ! La perspective qui nous attend est trop éblouissante !... Voyons, papa, ne prends pas cette figure de malheureux égorgé ! Quoi qu'en dise ce brave Maillet, je maintiens que ces Frères de la Justice ne sont que de vulgaires fumistes !

... Elle ne disait plus cela ce même soir, M<sup>lle</sup> Edmée de Blangard, lorsque, en entrant dans sa chambre pour se coucher, elle vit son petit chien japonais cloué sur le sol par un long poignard au manche duquel s'enroulait un papier portant ces mots, suivis du signe habituel figurant le soleil :

« Les Frères de la Justice ne sont pas des fumistes. »

Aux cris d'Edmée, Blangard et son fils accoururent. Le député s'en alla en hâte chez le consul, afin de lui demander d'intervenir près de la police. Mais il reçut cette réponse :

– Personne, ici, ne cherchera jamais à

s'attaquer à cette mystérieuse association. Elle peut tout et est invulnérable.

– Pourtant, monsieur Gleuze, vous n'allez pas admettre qu'un citoyen français puisse être molesté impunément par ces bandits ? s'écria le député, furibond.

– Français ou non, tout doit plier devant eux. L'année dernière, un riche Anglais qui voyageait à travers ce pays a disparu. Tous les efforts du consul d'Angleterre se sont heurtés à l'inertie du gouvernement péruvien. Et comme ce consul insistait toujours, menaçait même, il reçut de la mystérieuse société cet avertissement : « Si vous ne vous tenez tranquille, nous vous punirons. » Il continua quand même. Et un beau jour, son fils, un enfant de neuf ans, disparut sans qu'il fût possible de retrouver sa trace. On découvrit seulement dans la chambre du petit Willy un papier portant ces mots : « Si vous voulez le revoir, hissez à la porte de votre demeure un drapeau blanc, pour montrer que vous cessez toutes recherches indiscrètes sur le sort de sir Harry Peulmann. » Le malheureux père fit ainsi

et, un matin, on trouva le petit Willy endormi sur son lit, frais et bien portant. Au réveil, il raconta qu'il ne savait pas du tout comment on l'avait enlevé, qu'il s'était seulement trouvé un jour dans une espèce de grotte où une femme âgée, à l'air sévère, venait lui apporter une très bonne nourriture. Elle lui avait donné aussi des jouets et des livres enfantins, et quand il pleurait en réclamant ses parents ou quand il essayait de l'interroger, elle répondait seulement : « Ne crains rien, tu reverras ton père et ta mère. Ce n'est qu'un peu de temps à passer. »

– Extraordinaire ! s'exclama le député. Ainsi donc, il faut tout supporter de la part de ces coquins ? Mais ils en arriveront à nous assassiner !

– Aussi serait-il plus prudent de renoncer à poursuivre votre mission, car elle a l'air de fortement leur déplaire.

– Renoncer à... reculer devant ces lâches qui se cachent ! s'exclama Blangard avec un geste superbe. Allons donc, Gleuze, c'est une plaisanterie !

– Ce serait de la prudence, je le répète. Ils sauront vous atteindre partout, malgré toutes les précautions.

Blangard se campa en face du consul dans une attitude héroïque :

– Mon cher, écoutez bien ceci : le gouvernement m'a donné une mission, il est de mon devoir d'aller jusqu'au bout, dussé-je y laisser ma peau.

– Ah ! très bien, très bien ! Vous êtes un héros, Blangard ! dit le consul d'un ton admiratif.

Mais, en lui-même, il songeait :

« Quel intérêt puissant peut-il bien avoir à risquer pareille aventure, à braver de tels obstacles ? »

S'il avait pu pénétrer dans l'âme de son estimable ami, il aurait vu que celui-ci n'était rien moins que rassuré. Si Blangard avait été seul, il n'aurait peut-être pas eu le courage d'aller de l'avant, quand même. Mais Maxence et Edmée, furieux contre ces ennemis invisibles, inquiets pour l'éblouissante fortune rêvée, avaient décidé

que l'on poursuivrait coûte que coûte, et Anatole de Blangard s'était soumis, comme toujours, à l'omnipotente décision de ses enfants.

## II

L'expédition de Blangard approchait de la zone dangereuse, domaine incontesté du roi des Andes.

Les cinq recrues choisies par Puchet étaient venues se joindre à Blangard et à ses compagnons au terminus de la voie ferrée. De même les peones et l'arriero chargé de la conduite des mules de charge, bien armés, eux aussi. Jusqu'ici, tout s'était fort bien passé, les Frères de la Justice n'avaient plus donné signe de vie, Blangard déclarait maintenant que ses enfants et lui avaient été victimes de stupides farceurs, et le résultat de l'expédition lui apparaissait sous les plus riantes couleurs.

Cependant, il commençait à se rembrunir en voyant les habitations se faire de plus en plus rares, en s'enfonçant chaque jour davantage dans ces montagnes superbes et inconnues, en

entendant l'arriero déclarer d'un ton paisible :

– Franchement, señor, je ne vous aurais pas suivi pour or ni argent, si je ne savais que le roi des Andes laisse toujours la vie et la liberté aux pauvres diables de mon espèce !

Dans les estancias, où plusieurs fois la petite troupe reçut l'hospitalité, c'était un refrain aussi peu rassurant :

– Jamais vous ne passerez, señor ! Le Seigneur de la Montagne est là qui vous guette, il vous saisira au bon moment, et personne de vous n'échappera.

Inès, qui traduisait ces paroles aux Blangard, dit un jour au député :

– Je me demande pourquoi vous avez engagé votre fille et nous-mêmes dans de pareils dangers, mon cousin ?

– Mais, ma chère enfant, j'ignorais tout cela ! Il m'a fallu arriver dans ce pays pour connaître ces ennuis qui m'attendaient dans ma mission. J'aurais peut-être dû vous laisser à Lima ou vous renvoyer en France. Mais je pensais qu'on

exagérait beaucoup. Et maintenant encore, je ne suis pas très inquiet, je vous assure ! Ces bandits qui effrayent tous ces braves paysans n'auront pas l'idée d'attaquer une petite troupe bien armée comme la nôtre.

– Vous deviez avoir cependant quelques craintes avant de partir, puisque vous aviez pris vos dispositions.

Et Inès, en parlant ainsi, désignait Pigot et ses compagnons assis devant l'estancia et occupés à faire une manille.

– Ces braves garçons sont des émigrants, désireux de travailler à la nouvelle mine que nous allons conquérir et auxquels, naturellement, j'ai fait de belles conditions. D'autres viendront après eux. Je ne les ai armés qu'en apprenant les dangers, très problématiques à mon avis, qui nous attendaient ici.

Inès ne répliqua rien. Mais si Blangard pensait l'avoir convaincue, il se trompait. Sous une apparence très gaie, elle avait toujours été fort sérieuse, réfléchie et très observatrice. Or, bien des petits faits ne passaient pas inaperçus pour

elle. Les allures des soi-disant émigrants, entre autres, lui paraissaient bien singulières. Ils lui faisaient l'effet de fieffés paresseux, laissant tout à faire à l'arriero et aux peones, fumant et jouant à toutes les haltes, échangeant des propos grossiers et révolutionnaires, et traitant avec désinvolture Blangard et Maxence qu'ils appelaient « les bourgeois ».

Le jeune Bille, seul, semblait moins antipathique à Inès. Son regard était plus loyal que celui des autres, et il s'était montré deux ou trois fois très obligeant pour la jeune fille ou pour son frère. Mais Inès avait été péniblement surprise en l'entendant un jour, dans un village traversé par la petite caravane, ricaner et échanger avec Luret des réflexions grossières à la vue d'un prêtre.

De plus, Inès avait de sérieux ennuis. Outre les assiduités tenaces de Maxence, elle se trouvait en butte à la malveillance chaque jour plus accentuée d'Edmée. À vivre ainsi en contact permanent avec cette jeune fille charmante au moral et au physique, la nature basse et envieuse

de M<sup>lle</sup> de Blangard avait vu s'éveiller une jalousie qui croissait chaque jour et se manifestait par nombre de petites méchancetés, par des railleries sur la religion, par une affectation à parler devant Inès de sujets qu'elle savait devoir faire rougir la jeune fille sérieuse, délicate et pieuse qu'était sa cousine.

Jacques, lui, se contentait de jouir sans réserve de cette vie qui lui semblait délicieuse. Il continuait à étudier la géologie et la minéralogie avec l'excellent M. Hamelette, causait avec l'arriero et les peones, et évitait les futurs ouvriers de la mine, dont la physionomie et les allures lui déplaisaient.

En toute autre compagnie et sans crainte des dangers probables, Inès aurait joui délicieusement de ce voyage dans un pays où types, costumes, habitudes, tout lui était nouveau, où, surtout, elle pouvait contempler, à mesure que la caravane pénétrait plus avant dans la montagne, de grandioses et superbes panoramas. La médaille, il est vrai, avait son revers. Des orages soudains éclataient, des pluies diluviennes obligeaient les

voyageurs à s'arrêter et à se réfugier dans les abris élevés à la hâte. Ou bien encore, c'était – maintenant surtout que l'on avançait dans la montagne – quelque dangereux passage où il fallait toute l'extraordinaire adresse des mules pour ne pas choir au fond d'effroyables précipices.

Inès avait sans cesse l'œil sur Jacques qu'elle savait téméraire et un peu fou, surtout quand l'air vif de la montagne le grisait. Edmée se raillait de sa sollicitude et excitait le jeune garçon.

– Vous voudriez toujours le garder dans vos jupes, Inès ! Laissez-le donc tranquille, il n'y a rien à craindre ! Va donc, Jacques, caracole, cela te fera du bien.

Mais Jacques, qui ne craignait rien tant que de faire quelque peine à sa sœur, s'abstenait d'écouter les bons conseils d'Edmée et modérait l'allure de sa monture – pour un peu de temps, du moins.

Les cultures se faisaient maintenant de plus en plus rares, les habitations – de pauvres logis d'Indiens – s'essaimaient à de longues distances.

Parfois, les voyageurs croisaient quelques indigènes dont les femmes portaient leur enfant sur le dos et filaient du coton pour tromper la longueur du chemin... Ou bien on apercevait, dominant un point stratégique, quelques vestiges de fortifications élevées là naguère par les Incas.

Inès, dont l'esprit était très ouvert, aurait aimé à connaître l'histoire des souverains qui firent atteindre à cette contrée un réel degré de civilisation. Mais, autour d'elle, personne n'était à même de contenter ce désir. M. Hamelette ne connaissait rien en dehors de la science à laquelle il s'adonnait passionnément, Blangard ne s'était jamais soucié de s'instruire en fait d'histoire, Maxence et Edmée affectaient, ainsi qu'il est de bon ton aujourd'hui dans les nouvelles couches, de considérer comme non avvenu tout ce qui s'était produit avant 1789, « l'année qui vit un timide essor vers la liberté », selon un mot très applaudi de Blangard à la tribune.

Un après-midi, comme la caravane chevauchait sous un ciel très pur, dans une atmosphère extrêmement chaude, l'arriero fit dire

à Blangard :

– Hâtons-nous, señor, car un orage épouvantable va se déchaîner d'ici peu !

– Un orage ! s'exclama le député, par ce temps-là... Il est fou, ce brave Matego !

– Ces gens-là connaissent la montagne et se basent sur des signes qui passent inaperçus pour nous, opina sagement Maxence. Suivons donc son conseil.

Les voyageurs se trouvaient en ce moment sur un haut plateau, ce qu'on appelle là-bas une puma, étendue morne et désolée, landes couvertes d'une herbe chétive, où siffle une bise glaciale, où aussi le soleil brûle et cuit tout. Talonnant leurs montures, les voyageurs descendirent une pente raide, à la suite de l'arriero qui semblait connaître admirablement tous ces parages. Mais, en dépit de leur hâte, ils entendirent résonner tout à coup au-dessus de leurs têtes le sourd fracas de l'orage.

– Pressons, pressons, señores ! dit l'arriero. Vous n'avez pas encore vu un orage semblable à

celui qui se prépare. Il faut qu'en dix minutes nous ayons gagné un rancho où vous trouverez un abri.

Au bout de quelques instants de marche, les voyageurs purent apercevoir le logis en question. C'était une pauvre demeure qui se dressait à deux cents mètres sur une sorte de large rebord schisteux.

— Il est bien bon, l'arriero ! Comment allons-nous arriver là ? s'exclama Maxence.

Mais Matego se dirigeait déjà, sans hésitation, vers un sentier abrupt dont la vue était dérobée par des blocs de pierre tombés de la montagne. Les mules commencèrent à gravir cette montée effrayante. L'orage se rapprochait, des éclairs fulgurants venaient aveugler par instants les voyageurs.

Chacun s'était engagé au hasard dans le sentier. Volette, Luret et Milochon avaient bousculé les autres pour passer les premiers. Inès se trouvait entre M. de Blangard et M. Hamelette. Derrière venaient Maxence, Jacques et le jeune Bille.

Un cri d'effroi retentit tout à coup. Maxence ayant soudainement immobilisé sa monture, celle-ci avait eu un mouvement de recul, et la mule de Jacques s'était rudement heurtée contre elle, si rudement qu'elle avait glissé sur l'étroit sentier et, perdant pied, s'était écroulée dans le sombre ravin rocheux qui s'étendait au-dessous.

Jacques l'eût suivie dans sa terrible chute si Bille n'avait eu le temps de le happer par le bras et, avec une force dont on aurait cru incapable ce maigre garçon, ne l'avait maintenu jusqu'à ce qu'il fût remis sur ses pieds.

Inès n'avait vu que la fin de ce bref petit drame. Jacques, maîtrisant le frisson qui l'agitait, lui cria pour la rassurer :

– Je n'ai rien du tout !... C'est ma pauvre mule !

– Pressons, pressons ! dit l'arriero qui était en tête de la caravane.

D'énormes gouttes de pluie commençaient à tomber. En un instant, ce fut le déluge.

Fort heureusement, le but était presque atteint.

Encore quelques instants, et la tête de la caravane débouchait sur la petite esplanade, en face du rancho.

Un homme âgé, couvert d'un poncho sale, apparut à la porte.

– Allez vite aux grottes, señores et señoras ! cria-t-il.

Ils suivirent l'arriero qui semblait fort au courant des aîtres. Et ils virent alors que la paroi schisteuse de la montagne était creusée de grottes.

Ils s'engouffrèrent dans l'une d'elles, tirant par la bride leurs mules que les éclairs ininterrompus commençaient à effrayer. L'orage, en ce moment, éclatait avec une violence inouïe, et l'arriero s'écria :

– Nous pouvons, señores, bénir la Providence qui nous a permis d'atteindre cet abri ! Autrement, plus d'un de nous aurait pu rester sur le chemin !

Jacques se jeta dans les bras de sa sœur :

– Inès, à quel danger j'ai échappé ! Après

Dieu, c'est à lui que je dois mon salut.

Et, quittant brusquement sa sœur, il s'élança vers Bille, les deux mains tendues, son franc visage tout rayonnant.

Une expression de contentement parut sur la physionomie de Bille.

– On a fait ce qu'on a pu, monsieur Jacques, dit-il en serrant ces mains si spontanément offertes. Histoire d'avoir de la présence d'esprit et des poignets qui ne soient pas en coton...

Il s'interrompt en voyant devant lui Inès.

– Merci, monsieur Bille ! dit la voix émue de la jeune fille. Jamais je ne pourrai assez vous témoigner ma reconnaissance pour ce que vous avez fait là !

– Ça ne vaut pas la peine d'en parler, mademoiselle ! Non, vrai, ça ne vaut pas la peine !

Pour la première fois de sa vie, Bille, le frondeur, se sentait embarrassé et un tantinet ému.

– Mais il faut dire que vous avez eu une drôle

d'idée de vous arrêter comme ça tout d'un coup, monsieur ! ajouta-t-il en se tournant vers Maxence qui se tenait dans l'ombre en tourmentant nerveusement sa moustache rousse.

– J'aime bien ça ! Comme si cette imbécile de bourrique m'avait demandé la permission de s'arrêter ! J'aurais bien voulu vous voir à ma place, Bille !

Edmée, dont la physionomie était légèrement crispée, se rapprocha de son frère.

– À quoi ont bien pu servir ces excavations ? Sais-tu cela, Maxence ? interrogea-t-elle.

– Ma foi, non ! Fais-le demander par Inès ou Jacques à l'arriero.

Le frère et la sœur, qui parlaient fort bien l'espagnol, étaient les interprètes ordinaires de leurs parents. À la question d'Inès, l'arriero répondit :

– Ces grottes ont été creusées jadis pour servir de sépulture. Dans quelques-unes, on trouve encore des débris de squelettes.

– Brr ! c'est plutôt macabre ! dit Edmée quand

sa cousine lui traduisit la réponse. Mais, enfin, mieux vaut cet abri-là que rien du tout.

La caravane s'organisa aussitôt pour finir la journée et passer la nuit dans les grottes funéraires. Les Blangard, les jeunes de Brévys et M. Hamelette s'installèrent dans l'une d'elles, tandis que l'arriero, les peones et les autres se répartissaient au mieux.

Après un bon repas fait avec les provisions et les conserves dont était abondamment pourvue l'expédition, chacun songea à prendre du repos. Inès, en particulier, se sentait brisée après cette marche précipitée, et surtout après l'émotion occasionnée par le terrible danger qu'avait couru son frère. Elle tombait de sommeil et croyait s'endormir aussitôt. Mais à peine étendue près d'Edmée dans l'excavation qui leur avait été réservée, elle se sentit envahie par une surexcitation nerveuse qui l'empêcha de fermer les yeux. Des imaginations angoissantes surgissaient en elle, des visions horribles, où elle voyait Jacques sanglant, broyé, méconnaissable, passaient devant ses yeux.

Elle finit par se lever pour tenter de chasser ces pénibles obsessions. Doucement, afin de ne pas réveiller Edmée, elle s'avança vers l'entrée de la grotte.

L'orage était complètement passé depuis plus d'une heure. Les étoiles brillaient au ciel, l'air était très vif, très froid même, et Inès, un peu frissonnante, s'enveloppa étroitement dans son manteau.

Combien elle regrettait, de plus en plus, de n'avoir pas résisté devant la singulière idée qu'avait eue M. de Blangard d'emmener son frère et elle dans cette hasardeuse expédition ! Plus elle avançait, plus il lui semblait que de terribles dangers les attendaient...

Elle retint tout à coup son souffle et se pencha légèrement.

D'une excavation voisine, un homme sortait... un homme grand et maigre, qui marchait d'un pas titubant. C'était certainement Pigot. Lui seul avait, trop fréquemment, cette allure vacillante due aux libations continuelles qui lui étaient indispensables, prétendait-il, pour soutenir ses

forces. De celles-ci, en tout cas, il ne faisait guère usage, car il n'y avait pas – sauf peut-être Luret – de plus parfait paresseux que lui. Pourvu qu'il eût toujours de quoi boire et qu'on ne cherchât pas à le faire travailler, c'était un homme d'apparence assez paisible.

Où allait-il donc à cette heure ? Sans doute, pour passer le temps dans la grotte, avait-il bu plus que de coutume encore, et cherchait peut-être à se dégriser à l'air vif.

Il s'en allait vers le rancho qu'il contourna. Inès ne le revit plus alors. Était-il donc entré là ?

Elle demeurait immobile, vaguement inquiète, se demandant si elle ne devait pas aller réveiller M. de Blangard pour lui faire part de cet incident.

Cinq minutes s'écoulèrent. De nouveau, la longue silhouette de Pigot apparut, toujours virant un peu de-ci, de-là. L'homme revenait vers la grotte où se trouvaient ses compagnons et y disparut. Alors Inès rentra et revint s'étendre près d'Edmée qui dormait toujours profondément. Cette même inquiétude inexplicquée l'empêcha de

fermer l'œil de toute la nuit et peupla son cerveau  
un peu surexcité de craintes imprécises.

### III

Ce fut un soleil radieux qui salua le réveil de la petite caravane. Inès, en s'avançant vers l'entrée de la grotte, eut un cri d'admiration à la vue des hauts sommets neigeux tout irradiés de lumière.

– Regardez donc, Edmée, c'est magnifique !

M<sup>lle</sup> de Blangard, occupée à se coiffer devant une glace à trois faces disposée sur une petite table portative, leva les épaules en ripostant d'un ton railleur :

– Quelle enthousiaste vous êtes, Inès ! Pour ma part, je commence à en avoir assez de ces paysages trop grandioses, et je voudrais bien me trouver au but.

– En sommes-nous loin, Edmée ?

– Deux jours de marche encore, a dit l'arriero.

Au-dehors, les peones soignaient les mules,

tandis que Pigot et ses compagnons surveillaient la confection de leur café sur un foyer artistement dressé par Bille, le débrouillard de la bande. Près du rancho, l'arriero causait avec le propriétaire de cette minable demeure.

– Viens, Jacques, appela Blangard. Tu vas interroger cet homme afin de savoir s'il a connaissance de ces fameux bandits dont on nous a prédit l'attaque.

Aux premiers mots de Jacques, l'homme éclata de rire.

– Les bandits ! Ils ne sont pas à craindre, allez. Des gens comme vous en auront vite raison, en admettant qu'ils osent s'attaquer à vous. Pour mon compte, je n'en ai jamais aperçu un. Ce sont des histoires qu'on raconte comme cela, dans tout le pays, probablement pour empêcher les braves caballeros comme vous de venir visiter nos belles Andes.

– C'est bien ce que je pensais, dit Blangard avec satisfaction. Dis maintenant à l'arriero, Jacques, que je voudrais changer un peu d'itinéraire, et, au lieu de gagner tout de suite la

mine de Santa-Rosa, me diriger d'abord vers la quebrada del Monteno.

– Cela se peut, répondit l'arriero quand Jacques lui eut communiqué ce désir de Blangard. Je connais le chemin. J'ai été une fois par là. Cette quebrada est une des plus sauvages de la Cordillère.

En revenant vers les grottes avec l'arriero, Blangard s'informa par l'organe de Jacques :

– Qui est cet homme et que fait-il ici ?

– Il s'appelle José Valina. Ayant amassé un petit pécule en travaillant aux mines d'argent, il a eu l'idée bizarre de venir vivre ici, tout seul, ne voyant âme qui vive une partie de l'année. C'est un original, mais un brave homme.

– Comment se nourrit-il ? demanda Jacques.

Matego eut un geste vague.

– Il a des provisions, sans doute.

Inès s'avança à ce moment vers Blangard.

– J'aurais un mot à vous dire en particulier, mon cousin.

Il répliqua, un peu surpris :

– C'est facile, venez par ici.

Elle lui fit part alors de la nocturne sortie de Pigot. Mais Blangard leva insouciamment les épaules.

– Il avait bu et aura été se promener par là sans aucune raison. Comment voulez-vous qu'il ait affaire avec ce Valina, puisqu'il ne sait pas un traître mot d'espagnol ? Et d'ailleurs, à quel propos ? Du reste, nous allons bien voir... Pigot !

Le citoyen, qui musait autour des peones occupés à leur tâche, s'avança d'un pas traînant.

– Tu as donc été te promener cette nuit, mon garçon ? dit à brûle-pourpoint le député.

L'autre écarquilla ses yeux ternes, de l'air le plus surpris du monde.

– Me promener, monsieur de Blangard ? En voilà une idée !

– Ma jeune cousine t'a vu pourtant qui te dirigeais vers cette bicoque, derrière laquelle tu as disparu.

Pigot regarda Inès. Il avait l'air de plus en plus étonné. Mais la jeune fille avait eu le temps d'apercevoir, dans ces prunelles grisâtres, une lueur instantanément éteinte qui en avait chassé une seconde l'expression quelque peu abrutie que l'abus de l'alcool y avait empreinte.

– Vous m'avez vu, mademoiselle ! Eh bien ! C'est tout de même drôle ! Probablement que ce sont mes crises de somnambulisme qui reviennent. J'en ai eu il y a quelques années... Là, sans mentir, il paraît que je me promenais sur les toits, sur les gouttières... que tous ceux qui me voyaient en avaient la chair de poule ! Mais on n'osait rien me dire, de peur de me réveiller... Et quand je m'étais bien promené pendant un petit quart d'heure, j'allais me remettre tranquillement au lit. Le lendemain, quand on me racontait ça, je disais : « C'est des farces, j'ai pas bougé ! » Probable qu'il m'est arrivé la même chose cette nuit.

– C'est évident, dit le député, satisfait de l'explication. Vous voilà rassurée, Inès.

– De quoi donc la demoiselle avait-elle peur ?

interrogea Pigot.

– Oh ! de rien ! dit négligemment Inès.

Elle fit un pas pour retourner vers la grotte qui lui avait servi de chambre. Mais Blangard l'arrêta par le bras.

– Ma chère enfant, j'aurais à vous faire, ainsi qu'à Jacques, une importante communication. Appelez votre frère et venez avec moi.

Très surprise, elle obéit. À la suite de Blangard, elle entra dans une des grottes où Maxence et Edmée, assis sur des sièges pliants, discutaient à voix basse.

À la vue de sa cousine, Maxence se leva et s'avança avec empressement, la main tendue, un compliment à la bouche.

– Il semble que toute la fraîcheur, toute la lumière du dehors pénètrent ici avec vous, Inès !

Les grands yeux noirs, froids et dédaigneux, se détournèrent, tandis que les doigts de la jeune fille effleuraient à peine la main offerte.

Un éclat de rire moqueur s'échappa des lèvres d'Edmée.

– Inès n'est pas sensible à la romance sentimentale, Maxence.

Il jeta à sa sœur un coup d'œil irrité. Mais Edmée continua sans paraître s'en apercevoir :

– Notre cousine, sous ses airs doux et dévots, est une petite personne très pratique, qui ne se paye pas de phrases et ne pose les pieds que sur du solide... Or, ce solide, on va vous le donner, Inès. C'est l'objet de la sensationnelle communication que père a décidé de vous faire aujourd'hui.

– Et que je voulais retarder encore, dit Maxence avec un regard qui eût attendri un fauve, mais qui laissa Inès insensible. Qu'allons-nous paraître maintenant près de vous, petite reine de l'or ? Que seront à vos yeux vos humbles parents ?

– Asseyez-vous là, Inès, dit Blangard en désignant un siège. Toi, Jacques, fourre-toi où tu voudras... Écoutez-moi bien, mes enfants...

Et le député prit une attitude solennelle, comme lorsqu'il paraissait à la tribune

parlementaire pour... endormir ses collègues de toutes nuances.

– ... Quand je pris en main votre tutelle, je trouvai, dans les papiers de votre grand-père, certain document, couvert de signes incompréhensibles pour le profane que j'étais, mais heureusement accompagné d'une explication due à un savant linguiste, ami de M. des Nardières, ainsi que me l'apprirent des notes jointes à ces papiers susdits – notes écrites de la main de votre excellent aïeul. Or, des uns et des autres, j'ai pu facilement extraire l'explication suivante... Votre grand-mère, mes enfants, était, comme vous le savez, espagnole...

– Oui, elle s'appelait doña Manuela de Garate, interrompit Jacques. Elle était très jolie, et il paraît qu'Inès lui ressemble.

– Ce n'est pas moi qui vous ai fait ce compliment, Inès ! dit Maxence avec un aimable sourire.

Elle rougit d'impatience, tandis que Blangard continuait :

– Le père de doña Manuela, don Alphonse de Garate, avait, dans sa jeunesse, tenté fortune au Pérou. Il ne réussit pas, mais parvint à se procurer un document unique provenant des anciens souverains de cette contrée et donnant toutes les indications pour atteindre un gisement d'or d'une richesse fabuleuse, situé en un point de la Cordillère presque inaccessible pour quiconque ne connaissait pas le secret du mystérieux passage y conduisant. Pourquoi don Alphonso, au lieu de rechercher aussitôt ce gisement, revint-il en Espagne ? Je l'ignore. Toujours est-il qu'il mourut peu après, comme sa femme venait de donner le jour à une fille.

« Sa veuve, trouvant ce papier jauni et ne comprenant rien aux signes dont il était couvert, l'enferma dans un tiroir avec de vieilles paperasses de famille. Sa fille, doña Manuela, mariée à un jeune officier français, Robert de Brévys, – votre grand-père, – l'y retrouva un jour et, n'y accordant pas plus d'attention, le relégua au fond d'une armoire. Ce fut là que le découvrit votre père, quelque temps après son mariage avec Marie des Nardières.

« Comme l'écriture inconnue et les signes mystérieux qui s'y trouvaient tracés ne lui indiquaient absolument rien, il le remit à son beau-père, qui avait pour ami intime un des plus savants linguistes de l'époque. Celui-ci, après bien des recherches, put établir le vrai sens du document et apprit à votre père et à votre aïeul quelle éblouissante fortune les attendait par-delà les mers.

« Comment le secret fut-il gardé par les trois hommes ? Pourquoi Henri de Brévys, votre père, ne chercha-t-il pas à conquérir ce trésor ? La raison en est donnée par quelques lignes écrites de la main de M. des Nardières et jointes aux autres notes explicatives qui accompagnaient le document. Je vais les lire...

Et Blangard sortit de sa poche un portefeuille, tout en jetant un coup d'œil en dessous vers les deux jeunes gens pour juger de l'effet de sa communication.

Inès avait l'air stupéfait et incrédule d'une personne qui ne sait trop ce qu'elle doit croire de ce qu'on lui raconte. Jacques écoutait

attentivement, avec la physionomie amusée de quelqu'un qui entend une histoire intéressante.

– C'est très chic ! C'est tout à fait un roman d'aventures ! s'écria-t-il d'un air ravi. Et c'est nous qui sommes les héros ! Non, ce que c'est amusant !

– Il ne voit que ça là-dedans, le même ! ricana Maxence entre ses dents.

Blangard, qui avait sorti de son portefeuille un papier, lut lentement :

« C'est à vous, mes chers petits-enfants, que j'adresse ces lignes. Quand vous trouverez cet antique document prometteur d'une fortune immense, vous vous demanderez sans doute comment nous avons dédaigné cet or et ne vous en avons jamais parlé. Écoutez-moi, chers enfants. Au moment où nous fut révélée, par la bouche de mon savant ami Guillas, la teneur de ce document, votre père était déjà atteint par la maladie incurable qui devait l'emporter quelques années plus tard. De goûts très simples, comme

ma fille, votre mère, il n'avait pas de grandes ambitions, pas de désirs coûteux, et les souffrances qu'il endurait, la continuelle pensée de la mort le détachaient de toutes les vanités terrestres, lui faisaient voir toutes choses à la lumière d'en haut.

« – Ne nous occupons pas de cela, me dit-il. Nos enfants auront une honnête aisance, cela leur suffira. Qui sait si tant d'or ne leur serait pas funeste !

« Votre mère objecta :

« – Pourtant, avec une grande fortune, on peut faire beaucoup de bien.

« – Oui... et beaucoup de mal aussi... Et songez quelles convoitises, quelle ruée d'appétits une telle fortune déchaînerait sur ces pauvres enfants ! Écoute, Marie, voici ce que nous allons faire. Nous enfermerons ce document et, plus tard, quand nos enfants seront un peu mûris par la vie et bien pénétrés de solides principes chrétiens, ils le trouveront et en feront alors ce qu'il leur plaira.

« J'approuvai cette décision. Guillas promit de garder le secret, et le document fut enfermé dans un secrétaire, avec les notes explicatives de mon ami et d'autres que j'avais écrites sous la dictée de mon gendre pour vous renseigner sur la provenance de cet héritage.

« Maintenant, chers enfants, agissez sous l'impulsion de votre conscience. Si cet or vous paraît utile pour servir une cause juste, pour aider au soulagement de la misère morale et physique, si vous sentez en vous le désir de jouissances mauvaises, si vous devez vous en servir uniquement pour vous procurer les aises et les douceurs de la vie, ah ! fuyez-le, pauvres enfants, comme votre pire ennemi !

Jacques des Nardières. »

Des larmes remplissaient maintenant les yeux d'Inès. Et ceux de Jacques n'étaient certainement pas très secs non plus.

– Pauvre cher grand-père ! murmura la jeune fille avec émotion.

Les Blangard dévisagèrent les deux jeunes gens avec une stupéfaction qui n'était pas jouée.

– Mais, voyons ! On a une autre tête que ça quand on vous annonce une pareille nouvelle ! s'exclama Edmée. Avez-vous idée de ce que représente le gisement ? Des centaines de millions, peut-être !

– Ah ! tant que ça ? dit Jacques en ouvrant de grands yeux. Je ne sais pas trop ce que nous en ferons... J'achèterai une auto, dis, Inès ? Je voyagerai très loin... et puis je donnerai quelques millions à l'abbé Bleuze qui se plaint toujours de n'avoir pas d'argent pour ses patronages et son dispensaire...

– Quelques millions ! Rien que ça ! dit Edmée en éclatant de rire. Heureusement qu'il s'écoulera du temps avant ta majorité et que tu ne seras pas libre de faire des sottises de ce genre.

– Quoi ! des sottises ? riposta Jacques, vexé. Parce que je veux aider à faire du bien aux pauvres ? C'est joli, ce que vous dites là !

Inès l'interrompit d'un geste.

– Allons, tais-toi, Jacques. Il n'est pas besoin de tabler sur cette fortune que nous ne possédons pas encore... Mais je ne comprends pas, mon cousin, pourquoi vous choisissez aujourd'hui pour nous faire cette communication ?

Blangard toussa légèrement.

– Voici l'explication, Inès... J'ai voulu profiter de cette mission à moi confiée par le gouvernement français pour prendre en même temps possession de ce gisement aurifère qui se trouve, paraît-il, d'après le document, à peu de distance de la mine de Santa-Rosa, but officiel de notre expédition. Vous comprenez, si j'avais parlé du but véritable, quel déchaînement de convoitises ! Qui sait quelles entraves j'aurais trouvées dès le début ? C'est pourquoi j'ai observé à ce sujet le secret le plus absolu... même vis-à-vis de vous, Inès et Jacques. Vous êtes très jeunes, un mot imprudent aurait pu vous échapper. Bref, j'ai jugé préférable d'attendre que nous soyons proches du but pour vous apprendre la vérité.

– Alors, c'est pour cela que vous nous avez

emmenés ? dit lentement la jeune fille, dont les yeux graves ne quittaient pas la physionomie de son tuteur.

– Mais oui, certainement ! Pour vous donner le plaisir de prendre vous-mêmes possession de votre merveilleux héritage. Nous approchons de ce moment. La quebrada del Monteno une fois franchie, nous atteindrons presque au point fatidique... Cela ne vous fait-il pas battre le cœur, Inès ?

– Oh ! vraiment non ! dit-elle froidement.

Maxence et Edmée jetèrent une exclamation.

– Ce n'est pas possible ! C'est un peu de pose, Inès ! s'écria le jeune homme.

– Ai-je l'habitude de poser ? riposta-t-elle.

– Non, je ne veux pas dire cela... Mais il est impossible que la perspective d'une telle fortune vous laisse indifférente.

– Indifférente, non. Je ne veux pas me faire meilleure que je ne le suis, je reconnais que j'ai au fond de moi-même certain attrait pour le luxe, pour les plaisirs artistiques, pour la vie large et

élégante. Tout cela est réfréné par l'éducation sérieuse que j'ai reçue et par la perspective des fautes où cette tendance pourrait m'entraîner. Il y aura donc là pour moi une nouvelle cause de luttes, et si, grâce à Dieu, je supporte cette épreuve, je sentirai néanmoins peser sur moi toutes les lourdes responsabilités qu'entraîne la fortune... Indifférente, non, je ne puis l'être, car je sais encore que cet or me permettra de soulager bien des misères, d'aider au relèvement des pauvres êtres meurtris par la vie.

Elle parlait avec une émotion contenue, avec, aussi, la simplicité la plus extrême. Les Blangard l'écoutaient, un moment rendus muets par l'exposé de ces théories si étranges pour eux.

— Non, ce que vous êtes à mettre sous globe ! s'exclama enfin Edmée. Pauvre sotte ! Jouissez donc sans remords, jouissez de tout, puisque vous allez avoir l'or, cette clé du bonheur !

Et Maxence appuya :

— Vous aurez tout ce qu'il est possible de se procurer en ce monde. Vous serez reine, Inès, vous goûterez à toutes les ivresses de la vie. Vous

êtes si jeune encore, et votre existence a été jusqu'ici si enfermée, si austère ! Vous ne vous doutez pas des délices que vous réserve la vie, maintenant surtout que vous serez immensément riche !

Dans l'esprit d'Inès surgit tout à coup un souvenir, celui d'un tableau ornant la petite église paroissiale de la Rivaldière. Au milieu d'un désert affreux, le divin Maître se tenait debout, le visage grave et rayonnant. Vers lui, un homme richement vêtu se penchait, la main engageante, la main tendue vers des palais superbes, des jardins féeriques qui se voyaient à l'horizon... Et l'homme disait : « Je vous donnerai toutes ces choses si, vous prosternant, vous m'adorez. » Et Jésus, sévère et méprisant, répondait : « Retire-toi, Satan, car il est écrit : « Tu adoreras le Seigneur ton Dieu et ne serviras que lui seul. »

Sur elle aussi, en ce moment, ces êtres qui ne voyaient que les jouissances de la vie terrestre essayaient la même tentation. Humble mais fidèle imitatrice du Maître, elle répliqua en redressant la tête et en posant son beau regard fier et résolu sur

le trio Blangard :

– Vous ne devez pas ignorer que mes principes chrétiens m’interdisent de considérer la vie sous ce point de vue. Elle m’a été donnée, non pour jouir, mais pour servir mon Dieu. Et, du reste, je ne comprends pas, mes cousins, que vous, qui vous dites socialistes, me conseilliez de rechercher avant toutes choses ma jouissance personnelle. Comment ne nous engagez-vous pas, au contraire, à partager avec les pauvres cette fortune que vous dites devoir nous échoir ?

Blangard et Maxence se mordirent les lèvres. Mais Edmée éclata de rire.

– Est-elle drôle, cette petite ! En voilà des réflexions saugrenues !

– Elle a tout à fait raison ! interrompît vivement Maxence. C’est elle qui est dans le vrai... Inès, je veux me mettre à votre école pour apprendre le vrai socialisme !

Elle répliqua tranquillement :

– Je suis simplement les préceptes de l’Évangile qui nous enseignent le mépris des

richesses et des plaisirs, l'amour du prochain, la recherche de la simplicité et de la charité. Ce ne sont pas des doctrines nouvelles, et c'est toujours à celles-là qu'il faut revenir.

Puis, sans paraître remarquer l'impatience irritée qui contractait un instant la physionomie de Maxence, elle ajouta en se tournant vers le député :

– Alors, que pensez-vous faire maintenant ?

– Nous diriger vers ce gisement aurifère, pour le reconnaître et en prendre possession. Puis, si les circonstances nous le permettent, nous ferons notre possible pour gagner la mine de Santa-Rosa, afin de garder toujours à notre expédition son but officiel.

– Et nous y serons bientôt ? interrogea Jacques dont les yeux brillaient d'intérêt.

– Je l'espère, si rien ne vient y mettre obstacle. Jusqu'ici, tout s'est fort bien passé et, vraiment, je ne comprends pas les racontars dont on nous a bercés par avance au sujet de ces brigands !

– Nous ne sommes pas au but ! fit observer

Maxence, moins optimiste que son père.

– Ce serait joliment chic d’être attaqué par eux ! s’écria Jacques. Vous me donneriez un fusil, mon cousin ? Je saurais très bien m’en servir et j’en démolirais plusieurs, vous verriez cela !

– Nous préférons tous ne pas avoir à admirer ton adresse, interrompit Inès avec une tape amicale sur la joue de son frère. Allons maintenant finir de ranger nos valises, mon Jacques, pour ne pas retarder au moment du départ.

– Oh ! vous avez le temps ! dit Maxence en regardant sa montre. Nous ne partirons pas avant une heure. Si je puis vous aider en quelque chose, Inès ?

– Je vous remercie, mais je m’en tirerai très bien seule.

– Fais l’aimable, mon cher, pour donner à cette péronnelle le plaisir de t’envoyer promener ! murmura railleusement Edmée, lorsque le frère et la sœur se furent éloignés.

Décidément, tu perds ton temps !

– Allons donc ! Ce sont des petites manœuvres de coquetterie. Au fond, elle est ravie que je m'occupe d'elle... C'est comme son apparence indifférente pour cette fortune. Tu y crois, toi ?

– Pas du tout ! Du reste, elle a avoué elle-même qu'elle avait le goût du luxe et du bien-être. Il suffira d'attiser cela, et une fois qu'elle sera lancée dans le courant, une fois qu'elle aura éprouvé l'ivresse d'être admirée et enviée, elle verra les choses sous un autre jour et perdra ses idées stupides.

– Oui, je me charge de la transformer quand elle sera ma femme. Le tout est de la décider... Bah ! ce ne sera peut-être pas si difficile ! ajouta-t-il avec fatuité.

– Hum ! je n'en suis pas sûre ! Elle me fait l'effet d'avoir beaucoup de volonté et devient très raisonneuse.

La vois-tu qui se mettait à vouloir discuter nos idées ? Tu auras à faire pour la mettre au pas, mon cher. Heureusement que sa fortune

compensera les ennuis qu'elle pourra te donner.

Blangard, qui se promenait de long en large dans la grotte, les mains derrière le dos, l'air méditatif, s'arrêta tout à coup devant ses enfants :

– Avouez qu'ils sont tout de même drôles, ces deux individus-là, d'accueillir avec une telle tranquillité une nouvelle de ce calibre ! Peste ! si, à l'âge de Jacques, on était venu m'annoncer que j'étais possesseur de quelques centaines de millions, je me serais pâmé, certainement !

– Jacques est un petit imbécile, beaucoup plus enfant que ses quatorze ans. Il ne comprend rien au rôle que joue la fortune dans la vie d'un homme. Du reste, il sera toujours incapable de profiter de cet or. Il le dispersera aux quatre vents pour d'imbéciles charités.

– Si on lui en laisse le temps ! murmura Edmée entre ses dents.

Le frère et la sœur se regardèrent avec une même lueur implacable au fond de leurs prunelles gris pâle.

... Inès, pendant ce temps, achevait de ranger

les objets qui lui avaient servi pendant la halte. Mais elle agissait machinalement, car son esprit était ailleurs.

Elle songeait à la révélation inattendue que venait de lui faire son tuteur. Et elle s'étonnait de n'avoir éprouvé aucun mouvement de joie à l'annonce de cette fortune fabuleuse, car, enfin, elle n'était pas parfaite, elle sentait en elle, comme elle l'avait dit aux Blangard, une certaine tendance à désirer une existence élégante, luxueuse, confortable – tendance qu'une forte éducation chrétienne saurait seule contenir. Au premier moment, elle aurait donc dû avoir un éblouissement... Pas du tout ! Les seules sensations éprouvées avaient été la surprise et une certaine angoisse dont elle n'avait pu encore s'expliquer la raison.

En ce moment, elle se demandait pourquoi Blangard se donnait tant de peine pour faire profiter ses pupilles du magnifique héritage de leur bisaïeul. Et, peu à peu, elle en arrivait à cette conclusion : le député préparait pour son fils un parti merveilleux en la personne de cette petite

Inès immensément riche. Quant à Jacques, son tuteur ayant encore pendant plusieurs années la haute main sur sa fortune, il pourrait peut-être en profiter pour...

Ici, Inès rougit. Il était fort mal à elle d'aller croire M. de Blangard capable de commettre des indécadences vis-à-vis de ses pupilles ! Aucun fait ne s'était produit qui pût lui permettre pareille prévention, et vraiment son antipathie et sa secrète défiance envers ses parents l'entraînaient trop loin !

Réellement, elle aurait bien préféré que ce document demeurât toujours inconnu ! D'ailleurs, pourquoi M. de Blangard s'était-il permis de faire de lui-même cette recherche du gisement, sans attendre au moins la majorité des intéressés, selon le désir de M. des Nardières ? Dans sa première surprise, elle n'avait pas pensé à lui en faire l'observation tout à l'heure.

Et puis, en dépit de l'explication donnée par son tuteur, elle trouvait étrange le silence gardé jusqu'ici vis-à-vis d'eux, d'elle surtout, qui n'était plus une enfant incapable de garder un

secret.

Non, décidément, l'annonce de cette fortune toute proche ne lui procurait aucun plaisir. Bien plus, elle faisait descendre en elle une tristesse bizarre qui s'augmentait d'inquiétude. Il lui semblait que tout à coup, devant elle, l'avenir était très noir.

Alors, elle eut recours à sa ressource habituelle et toute-puissante : la prière, et elle se releva plus forte, résignée aux luttes peut-être proches, si, comme elle le prévoyait d'après surtout les assiduités de Maxence, on songeait à lui faire épouser son cousin.

Elle, devenir la femme de cet être sans croyances, sans principes, égoïste et jouisseur, dépourvu de toute valeur morale ! À cette seule pensée, tout son être se révoltait.

– Inès, j'ai fini, dit Jacques en entrant. Toi aussi ? Alors, viens avec moi, allons dehors, il fera meilleur qu'ici.

Il prit le bras de sa sœur et tous deux sortirent de la grotte.

– Tiens, qu'est-ce qu'ils font là ? dit Jacques en désignant les recrues de Puchet qui semblaient examiner un objet que Bille tenait à la main.

Curieusement, il s'approcha.

– Un crâne humain ! s'exclama-t-il.

– Oui, monsieur Jacques, un crâne que nous avons trouvé au fond de notre grotte. Il y a encore d'autres morceaux de squelette... On ne devait pas venir souvent les visiter dans leur cimetière, ces particuliers-là ! C'est pas si commode que d'aller au Père-Lachaise !

– Moi, dit Luret d'un ton doctoral, je crois que c'était ici que les anciens rois de ce pays enfermaient leurs pauvres diables de sujets et les laissaient mourir de faim. C'était comme qui dirait leur Bastille.

– Où avez-vous donc vu que les prisonniers de la Bastille mouraient de faim ? dit Inès qui avait suivi son frère. L'histoire nous apprend, au contraire, qu'ils étaient généralement assez bien traités, mieux que dans certaines prisons de nos jours, mieux aussi que certains ne le méritaient.

Qu'il y ait eu des injustices, de l'arbitraire en bien des cas, c'est certain. Mais croyez-vous qu'aujourd'hui tout cela n'existe pas ?

– Bien sûr, puisque c'est encore des bourgeois qui nous mènent ! Mais quand le prolétariat sera vainqueur, quand c'est lui qui régnera, nous aurons alors la justice pour tous ! Plus de tien ou de mien, tout le monde pareil, tous les hommes frères !

– L'âge d'or, quoi ! dit la voix moqueuse de Bille. Tu sais, vieux, que je n'y crois guère ! Faudrait pour ça que nous changions tous joliment ! Je ne te vois pas devenir un doux agneau ni Volette non plus... Et puis, la justice, vous savez, je crois que ça n'existe pas.

– Si, elle existe, mais pas sur la terre, dit gravement Inès. Nous ne pouvons vraiment la trouver qu'en Dieu.

Tous, sauf Bille, ricanèrent.

– Nous ne sommes pas des calotins, citoyenne ! dit Luret d'un ton narquois. Faut pas nous conter ça...

Bille l'interrompit brusquement :

– Laisse donc la demoiselle ! Elle a peut-être pas le droit de dire son idée, elle aussi ? Faut respecter les convictions de chacun, qu'a dit un jour Puchet dans une conférence.

– Il a dit... il a dit... marmotta le silencieux Milochon. N'empêche qu'il nous a bien engagés à faire taire le curé qui venait pour parler à la réunion contradictoire !

Le visage de Bille se rembrunit.

– C'est vrai, je me rappelle... Alors, qu'est-ce que ça signifie ce qu'il disait avant ?

– Ben quoi ! qu'est-ce que ça nous fait ? dit la voix pâteuse de Pigot.

– Ça fait que je voudrais savoir s'il n'est pas tout simplement un menteur qui se sert de nous pour se pousser à une belle situation, riposta Bille. C'est très beau, les grandes phrases et les protestations de dévouement au prolétariat, mais faudrait voir à nous donner quelque chose d'utile avec. Eh bien ! qu'est-ce qu'ils ont fait pour nous tous ces parleurs de la Chambre et de la

C. G. T. ? On a embêté les curés, on leur a enlevé leur argent...

– C’était l’argent du peuple, dit Luret.

– J’y ai pas été voir ! Et puis, l’argent qu’on donne aux députés, aux dirigeants des Bourses du travail, est-ce que c’est pas aussi celui du peuple ? Donc, on nous a dit : « Tout ce qu’on enlèvera aux curés sera pour vous... » En as-tu vu quelque chose, dis, toi, Luret, qui fais le malin ?

– Non, c’est sûr... Mais enfin, faut prendre patience. Y a encore les bourgeois à dépouiller.

– Les bourgeois, ricana Bille. Eh bien ! ce sera tout pareil. Retiens bien ce que je te dis, vieux ! Quelques-uns prendront toute la galette, et puis le peuple, bernique ! Y tirera la langue, comme toujours... Ah ! t’as encore des illusions, mon pauvre !

– Et toi, tu m’as l’air d’avoir de drôles d’idées, pour un rouge !

– Écoute, ce n’est pas une raison parce que je suis un rouge pour que je sois un imbécile ! Je ne suis pas d’un acabit à me laisser conduire

bêtement par le premier beau parleur venu. Je raisonne, j'observe... et j'ai conclu que, jusqu'ici, tout ce qu'on nous avait promis est resté, ou à peu près... à l'état de promesses. De plus, je vois nos dirigeants qui s'engraissent, pendant que le peuple souffre et geint. Ça me dégoûte, là, pour dire le mot vrai, et d'autant plus que ces gens-là n'ont pas de phrases assez ronflantes pour nous parler de leur amour du peuple, de leur dévouement au peuple, etc., etc. Alors, je ne suis plus loin de ne pas croire un mot à ce qu'ils disent.

– Ce que t'es raisonneur, Bille ! dit Volette avec un gros rire.

Bille leva les épaules.

– Je te le dis, je ne veux pas être un toton entre les mains d'ambitieux. Je ne suis pas du bois dont on fait les esclaves, moi. Du jour où je serai sûr que ces gens-là nous trompent, je leur tirerai ma révérence.

– Et tu passeras chez les calotins ! dit Luret en éclatant de rire.

Bille étendit la main vers Inès et Jacques qui s'étaient éloignés.

– Si vraiment il y en a parmi eux beaucoup de bons et d'aimables comme ceux-là, je ferais peut-être bien, en effet, dit-il d'un ton mi-sérieux, mi-ironique.

– Eh ! dites donc, les beaux yeux de la demoiselle lui ont tourné la tête ! Et puis, ce matin, le petit jeune homme l'a appelé « ami Bille ». Il n'en faut pas plus que ça pour qu'il apprenne maintenant à faire sa prière.

Une lueur passa dans les yeux de Bille.

– Je l'apprendrai si ça me plaît ! dit-il brusquement en toisant Luret qui ricanait. T'as rien à voir à mes idées. Est-ce que je t'ai jamais demandé pourquoi toi, qui as été élevé par un curé qui payait tout ton entretien, tu détestes tant la religion ? Je me suis laissé dire que ça te gênait pour faire tes frasques. Mais ça ne me regarde pas. Seulement, laisse-moi la paix aussi.

Et, tournant le dos à ses camarades, Bille se dirigea vers M. Hamelette qui s'affairait pour le

rangement de ses échantillons minéralogiques.

– Voulez-vous que je vous aide, monsieur ?  
proposa-t-il obligeamment.

– Merci, mon garçon, je ne refuse pas, car je  
me suis mis un peu en retard en étudiant un  
échantillon curieux.

– Moi aussi, je vous aide, monsieur ! s'écria  
Jacques qui accourait. Et puis, nous déjeunerons  
pour pouvoir partir après... J'ai hâte d'arriver !

## IV

Lorsque, quarante-huit heures plus tard, les voyageurs pénétrèrent dans la quebrada del Monteno, ils purent se convaincre que l'arriero n'avait pas exagéré en disant qu'elle était une des plus sauvages des Andes. Étroite et entourée de hautes falaises rougeâtres, en certains endroits complètement à pic, en d'autres garnie d'une maigre végétation, elle offrait un aspect sombre et désolé, presque sinistre.

– Ce serait le moment pour les bandits de nous attaquer, fit observer Jacques.

– Ma foi, oui, ils auraient beau jeu, répliqua Bille qui marchait près de lui.

Soit bravade envers ses copains, soit réelle sympathie pour Jacques de Brévys, le jeune socialiste saisissait toutes les occasions de se rapprocher de lui. Jacques avait, du reste, tout ce qu'il fallait pour attirer. Gai, spirituel, doué d'un

cœur excellent et d'un aimable caractère, il s'était vite fait aimer de tous, et les compagnons de Bille eux-mêmes s'amusaient de sa vivacité et de ses saillies, bien qu'il ne fût à leurs yeux qu'un « sale bourgeois ».

Bille, du reste, plaisait aussi au jeune garçon, qui trouvait drôles ses mots de gamin de Paris et appréciait son obligeance. Inès surveillait de près ces rapports. Certes, Bille lui déplaisait beaucoup moins que les autres, elle lui trouvait même un regard droit et honnête, mais enfin elle ne savait pas du tout qui il était, d'où il sortait, et les opinions antireligieuses ou révolutionnaires qu'elle lui avait entendu parfois énoncer n'étaient pas pour laisser le jeune homme converser librement avec son frère.

Il faisait très froid, à la tombée du jour, dans cette gorge sombre. Sur la recommandation de l'arriero, les voyageurs durent s'envelopper dans d'épaisses couvertures pour prendre leur repos. Edmée s'était enrhumée, elle se montrait d'une humeur détestable et déclarait qu'on ne la reprendrait jamais à se lancer dans des

expéditions de ce genre.

– Tout cela pour donner une fortune fabuleuse à une petite sottise qui n'en a cure !

Cette réflexion était faite d'un ton aigre-doux devant Inès. La jeune fille répliqua froidement :

– Mais votre présence n'était aucunement utile au bon succès de cette recherche, Edmée, pas plus que la nôtre, du reste. Si vous êtes venue ici, ce n'est pas pour moi, c'est pour votre propre satisfaction.

– Attrape, ma chère ! dit Maxence en riant. Il est certain que tu étais enchantée de faire ce voyage et, sans ce malencontreux rhume, tu ne songeais pas à te plaindre, car, vraiment, tout se poursuit fort bien. L'arriero nous avait annoncé des pluies, et nous avons, en général, un temps fort beau. On nous prédit des entraves, des attaques de brigands, que sais-je ?... et nous allons toucher au but avec une facilité étonnante.

– Sais-tu seulement ce qui reste à faire pour y atteindre, à ce but ? dit Edmée en levant les épaules. D'après le document, le gisement d'or se

trouve en un endroit presque inaccessible...

– Pour ceux qui ne connaissent pas le secret, n’oublie pas cela, ma chère. Les difficultés se trouvent supprimées pour nous.

– Il faudra voir ! Et si ce fameux document n’était qu’une fumisterie ?

– Quelle idée !

– Dame ! Pourquoi don Alfonso n’a-t-il pas pris aussitôt possession de ce trésor ? Pourquoi, en tout cas, n’a-t-il pas laissé à sa femme les indications nécessaires ? On ne traite pas avec si peu de cérémonie une fortune de ce calibre ! C’est pourquoi je me demande si elle existe.

– Tu deviens oiseau de mauvais augure ! Ce serait du joli, si c’était ainsi ! Avoir fait tant de frais, s’être donné tant de tracas pour rien !

– Nous aurons toujours la mine de cuivre... Et Inès sera ravie de n’être pas riche, ajouta-t-elle d’un ton moqueur.

Inès ne répliqua rien. Mais, en elle-même, elle pensa :

« Oh ! oui, car alors Maxence me laissera

tranquille ! »

Le jeune homme multipliait en effet les attentions, les petits soins, sans paraître s'apercevoir de la froideur qui les accueillait. Il se montrait aussi très aimable pour Jacques qui disait ingénument à sa sœur :

– Je ne reconnais plus mon cousin, lui qui auparavant ne s'occupait jamais de moi !

De plus en plus, les trois Blangard inspiraient à Inès un éloignement invincible. Chaque jour, elle se prenait à soupirer vers l'instant où elle serait délivrée de leur présence continuelle.

Mais, hélas ! quand cela arriverait-il ? Maintenant qu'elle serait une riche héritière, ils ne la lâcheraient plus.

« Oh ! Seigneur, si vous pouviez faire que cet or n'existât pas ! » disait-elle du fond du cœur.

Jacques s'étonnait de voir sa sœur soucieuse. Il lui disait en l'embrassant :

– Qu'as-tu, Inès ? Tu n'es pourtant pas malade ? Tu ne ris plus comme auparavant et tu n'as plus l'air de t'intéresser à ce que nous

voyons.

– J’ai des soucis, mon chéri, répondait-elle gravement. Ne m’interroge pas, je ne peux rien te dire, car ce sont sans doute des idées que je me fais.

Jacques restait un moment préoccupé, cherchant dans sa tête ce qui pouvait tourmenter Inès, puis sa gaieté naturelle reprenait le dessus, et il s’en allait faire gambader sa mule au-devant de la caravane, en compagnie de Bille.

Ce dernier, très observateur sous son apparence narquoise, avait aussi remarqué le changement d’Inès, ainsi qu’en témoignait cette question qu’il fit à Jacques tandis qu’ils chevauchaient le long de la quebrada :

– Qu’est-ce qu’elle a donc, M<sup>lle</sup> Inès ? Elle a l’air toute chose depuis quelques jours.

– Je ne sais pas, elle n’a pas voulu me le dire, Bille.

– Eh bien ! m’est avis, monsieur Jacques, que le citoyen Maxence l’embête à lui faire la cour comme ça. On le voit à sa figure quand il

s'approche d'elle.

– Tiens, c'est bien possible ! Elle n'aime pas Maxence, qui n'a pas du tout ses idées.

– Je vous crois ! C'est un pas grand-chose, d'après ce que j'en ai entendu dire, et ce n'est pas du tout le mari qu'il faudrait à M<sup>lle</sup> Inès, qui est si gentille... et puis si dévote !

– Non, bien sûr, et je suis certain qu'Inès ne voudrait jamais de lui. Alors vous pensez, Bille, que ce pourrait être cela qui lui donne du souci ?

– Dame, je ne sais pas au juste, moi, monsieur Jacques ! C'est une idée que j'ai comme ça.

C'était la seconde journée de marche le long de la quebrada. Blangard et son fils, penchés sur un papier qui devait être le document de don Alfonso, l'étudiaient fréquemment et scrutaient du regard tous les accidents de cette gorge qui semblait se faire plus sauvage à mesure qu'ils avançaient.

– Qu'est-ce qu'ils cherchent là ? se demandaient curieusement Bille et ses compagnons.

Inès et Jacques, eux, savaient l'objet de cette recherche... Et si Inès demeurait de glace, son frère frémissait d'impatience à l'idée que bientôt il allait voir ce mystérieux trésor.

– Un vrai roman d'aventures ! Inès, c'est délicieux ! disait-il avec ravissement, tout bas, car Blangard avait formellement recommandé le secret.

Vers midi, on fit halte pour déjeuner. Le soleil dardant en ce moment ses rayons juste au-dessus de la gorge, il faisait une chaleur torride.

– Et tout à l'heure, avec le coucher du soleil, le froid arrivera. Si nous ne prenions la précaution de nous bien couvrir alors, il y aurait de quoi attraper la mort, fit observer Edmée.

Bille s'était affalé sur le sol, en cet endroit couvert d'une herbe courte, et semblait s'être endormi. Pourtant, ses paupières se soulevèrent et ses yeux dardèrent un regard aigu, quand Maxence, qui avait disparu depuis un moment, revint et dit quelques mots à son jeune cousin, lequel, en dépit de la chaleur qui empourprait ses joues et faisait couler des gouttes de sueur sur son

front, allait et venait de l'un à l'autre, un mot gai à la bouche.

Le jeune garçon eut un geste de contentement et s'éloigna avec Maxence. Bille se souleva, se mit sur ses pieds en marmottant, de façon à être pourtant entendu des autres :

– Si j'allais voir un peu les environs, au lieu de rester là étendu comme un veau ?

Il s'éloigna, suivant de loin Jacques et Maxence. Les deux cousins gravissaient un sentier rude et étroit, une sorte d'escalier plutôt, taillé dans le roc. À certains instants, une roche les dérobaît au regard de Bille. Puis, il les voyait de nouveau et entendait la voix joyeuse de Jacques, à laquelle répondait l'organe un peu voilé de Maxence.

Bille se trouva tout à coup sur une étroite plate-forme. Les deux cousins étaient arrêtés devant l'entrée d'une sorte de caverne d'où sortait un sourd grondement de cascade. Maxence disait :

– Puisque tu aimes les explorations, voilà de

quoi te satisfaire, Jacques. J'ai découvert cela par hasard tout à l'heure. Entrons là-dedans, j'ai apporté une lanterne. Passe toujours en avant, que je l'allume.

– Vous êtes très chic, cousin ! s'écria Jacques.

Il s'élança vers l'entrée de la caverne. Mais Bille y était en même temps que lui et, lui saisissant le bras, le forçait à reculer.

– Ah ça ! qu'est-ce qu'il vous prend ? s'exclama le jeune garçon.

Mais Bille, sans l'écouter, pénétrait dans la caverne. Il en ressortait presque aussitôt et s'élança vers un endroit en plein soleil.

– J'en étais sûr ! Il fait là-dedans une humidité terrible et une température glaciale ! s'exclama-t-il. Brr ! pour si peu je grelotte ! Et vous, monsieur Jacques, qui êtes tout en eau, y auriez certainement attrapé la mort !

En parlant ainsi, le regard aigu de Bille se glissait vers Maxence. Celui-ci était un peu plus blême que de coutume, mais il dit d'un ton de surprise très naturelle :

– Tiens, il fait si froid ? Je ne croyais pas. Vous avez eu une bonne idée de nous prévenir, Bille, car nous allions entrer tous les deux.

– M. Jacques d’abord... et il vous aurait prévenu, riposta Bille d’un ton étrange. Mais c’est égal, monsieur Maxence, pour un homme de votre âge et de votre instruction, vous n’avez guère d’idée ! Allons, venez, monsieur Jacques, ne restez pas près de cette entrée d’où arrive un air glacial.

– C’est vrai qu’il ne fait pas chaud, dit Jacques en se rapprochant. Le soleil fait du bien. Rempotez votre lanterne, Maxence, elle est inutile. J’aurais pourtant aimé à explorer là-dedans. Tiens, voilà Pigot !

Le personnage en question se tenait au débouché du sentier. Accoté à une haute roche, il couvrait les trois jeunes gens de son regard terne.

– Tu es venu voir aussi de quoi il retournait ici ? dit Bille en s’avançant vers lui. Tu vois, c’est une bouche de four... de four à glace. M. Jacques allait s’enfourner là-dedans si je n’étais arrivé...

– Oui, j’ai vu, dit laconiquement Pigot.

Jacques dégringolait déjà le sentier. Plus posément, Maxence le suivait, veillait soigneusement sur les endroits où il posait le pied, en homme soucieux de sa précieuse existence...

Derrière eux, à quelque distance, Pigot et Bille descendirent. Celui-ci se pencha tout à coup à l’oreille de son compagnon.

– Qu’est-ce que t’en dis, Pigot ? T’as pas une idée dans ta cervelle ?

– Une idée de quoi ?

– Fais pas la bête ! J’ai vu que tu regardais le citoyen Maxence avec un drôle d’air. Tu as entendu quand il engageait le petit à entrer ?

Pigot fit un signe affirmatif.

– Et tu penses qu’il savait bien ce qu’il faisait ?

– Oui donc, qu’il le savait ! C’est comme le jour où il a failli envoyer promener le gosse du haut du sentier où nous grimpons sous l’orage... J’étais par derrière, et j’ai bien vu que c’était lui

qui avait arrêté tout d'un coup sa mule, histoire de faire buter dessus celle de son cousin.

– Ah ! tu as vu ça aussi, Pigot ! Décidément, tu n'es pas aussi bête qu'on pourrait le croire !

Une bizarre petite lueur brilla, une seconde, dans les yeux du pochard.

– Ça se pourrait bien ! dit sa voix traînante, légèrement narquoise. Mais dis donc, à quoi que ça nous sert d'avoir deviné les manigances du jeune Blangard ?

– Ça servira à nous le faire surveiller de près, donc, pour empêcher qu'il ne nuise au petit de Brévys ! Tu ne voudrais tout de même pas laisser faire un vilain coco comme ce type-là ?

– Oh ! tu sais, ça les regarde. Des bourgeois, ça m'est égal qu'ils se mangent entre eux ! Moins il y en aura, mieux...

Bille s'arrêta net au milieu du sentier et, lui saisissant le bras, le secoua avec colère.

– Ah çà ! qu'est-ce que tu as dans les veines, espèce de sans-cœur ? Est-ce que cet enfant-là n'est pas gentil comme tout, et bon, et aimable ?

– Je ne dis pas !...

– Et tu voudrais le laisser à la disposition de ce coquin qui m'a tout l'air de chercher à le supprimer ?

– Je ne dis pas... Allons, ne me secoue pas tant, méchant gamin ! On y veillera sur ton Jacques, si tu y tiens !

– À la bonne heure ! Il a beau être un bourgeois, vois-tu, il me plaît, ce gamin-là. C'est franc, c'est gai, ça a un cœur d'or ! Et puis, voilà deux fois que je lui sauve la vie, ça attache aux gens, ces choses-là ! Alors, c'est convenu, tu auras l'œil de ton côté ?

– Oui, on surveillera le citoyen Maxence, dit Pigot avec un rire épais. Mais je me demande pourquoi il en veut tant au petit ?

– C'est ce que je cherche aussi à savoir, murmura Bille entre ses dents.

Jacques, sans se douter des réflexions dont son cousin et lui étaient l'objet, avait déjà atteint le bas du sentier et rejoignait sa sœur qui, assise à l'abri d'une roche surplombante, près d'Edmée,

écoutait distraitement M. de Blangard qui semblait leur donner des explications à voix basse.

– Te voilà, gamin ? dit le député en s’interrompant. Tu vas être content d’apprendre que nous touchons presque au but.

– Vrai, mon cousin ?

– Très vrai. Ce soir, nous devons atteindre le point où, d’après le document, nous découvrirons le passage mystérieux permettant de gagner, sans trop de difficulté, le fameux gisement.

– Ce soir ? Quelle chance ?

– Regarde donc la figure de ta sœur ! A-t-elle l’air d’une personne contente, elle ? dit Edmée d’un ton moqueur.

– Je ne le suis pas, en effet, répliqua froidement Inès. Je regrette vivement que mon cousin ait pris l’initiative de cette recherche, car j’aurais de beaucoup préféré attendre que nous soyons plus âgés, plus capables de discerner quel était, en cette circonstance, notre devoir.

– Votre devoir ! Mais c’est de prendre

possession de cette fortune qui vous appartient légitimement ! s'exclama Blangard. Et il eût été vraiment ridicule à moi de ne pas profiter de cette mission que me confiait le gouvernement pour m'occuper en même temps de cette recherche ! De longtemps vous n'auriez peut-être pas retrouvé une occasion semblable. Réellement, Inès, vous pourriez, au lieu de reproches, me témoigner un peu de reconnaissance !

– Évidemment, je vous en dois si vous avez pensé agir ainsi au mieux de nos intérêts, dit-elle avec la même froideur. Mais j'aurais préféré qu'avant d'engager cette recherche vous nous en disiez un mot.

– On ne parle pas d'affaires sérieuses aux enfants ! dit Edmée avec un dédaigneux haussement d'épaules.

Inès riposta ironiquement :

– À dix-huit ans, on n'est plus tout à fait une enfant, je suppose ? Vous auriez, je crois, été fort vexée, Edmée, si à cet âge on vous avait traitée ainsi.

– Nous ne pouvons être comparées l’une à l’autre, ma chère ! L’éducation laïque que j’ai reçue, la liberté entière qui m’a toujours été laissée m’ont permis de connaître de très bonne heure la vie, de raisonner et de me prononcer sur des sujets qui sont encore pour vous lettre morte, petite oisonne que vous êtes. Vous n’avez rien de mieux à faire que de vous laisser guider par nous, croyez-moi.

– Je regrette de ne pas partager entièrement votre avis, dit Inès avec une sécheresse ironique.

Et, ne voulant pas prolonger la discussion que l’humeur malveillante d’Edmée aurait pu faire tourner à l’aigre, elle se leva pour se diriger vers M. Hamelette occupé à détacher, avec son petit marteau de géologue, un fragment de roche.

Bille était près de lui, le regardant faire. À l’approche de la jeune fille, il tourna la tête.

– Ah ! mademoiselle Inès ! Vous venez voir ce que fait là M. Hamelette ? Il paraît qu’il trouve du mercure là-dedans... Moi, je n’y vois qu’une roche quelconque. J’aurais bien aimé à être savant, tout de même !

– Vraiment ? Vous n’avez sans doute pas eu le temps d’étudier beaucoup ?

– Dame non, mademoiselle ! L’oncle qui m’a élevé – car j’ai été orphelin tout de suite – me mit en apprentissage chez un charron comme je venais d’avoir douze ans. Auparavant, j’avais été à l’école et je travaillais bien, j’aimais ça. Je m’embêtais tellement chez le charron que je le plantai là un an après. L’oncle, après m’avoir bien injurié et bien battu, me mit dans la serrurerie. Ça m’allait mieux. Pendant deux ans, je travaillai assez bien. Puis des camarades m’entraînèrent en me disant que c’était pas la peine de tant turbiner, qu’on allait bientôt faire la révolution et qu’il n’y aurait plus de riches ni de pauvres, plus de maîtres ni de serviteurs. Ça m’allait, vous pensez ! Je me mis à traîner de-ci, de-là, travaillant un jour, en restant huit sans rien faire et assistant à toutes les conférences socialistes. On me payait pour applaudir l’orateur, et surtout pour empêcher les contradicteurs de parler. D’abord, je gobais tout ce qu’on nous racontait : les grandes réformes ouvrières, l’émancipation du prolétariat, la ruine

des capitalistes, etc. Et puis, peu à peu, il m'est venu dans l'idée qu'on nous contait des blagues et que ces gens-là s'engraissaient à nos dépens, en se servant de nous pour arriver. C'est depuis six mois surtout que ces idées-là me trottent de temps en temps dans la caboche.

Inès l'écoutait avec étonnement. Il avait l'air très sincère et, en ce moment surtout où il n'avait pas sa mine gouailleuse accoutumée, elle le trouva sympathique.

– Alors, vous n'êtes plus un très fervent socialiste ? demanda-t-elle en souriant.

– Mademoiselle, comme je vous le dis, j'ai des doutes sur les gens qui dirigent le mouvement. Et pourtant, c'est beau, le socialisme ! Pensez donc, l'égalité et le bonheur pour tous !

– Comment voulez-vous que cela soit, monsieur Bille ? Comment voulez-vous donner à chacun la même somme d'intelligence, de savoir, de santé, de richesse, de bonté ? Tenez, par exemple, dans telle situation, un homme bien pourvu d'égoïsme, ayant le cœur sec et l'esprit insouciant, se trouvera fort à l'aise là où

souffrirait un autre doué de plus de sensibilité. Un être de goûts modestes et paisibles se contentera de revenus qui paraîtraient tout à fait insuffisants à un ambitieux ou à un prodigue. On pourrait multiplier ainsi les exemples. L'inégalité existera toujours, malgré tous les systèmes, par le fait même qu'aucun être humain, physiquement et moralement, n'est absolument semblable à un autre et que, par conséquent, ce qui ferait le bonheur de l'un paraîtrait tout à fait insuffisant à l'autre.

– C'est vrai, ce que vous dites là, mademoiselle ! Ainsi, par exemple, voilà Pigot qui est toujours content, pourvu qu'on lui donne à boire. Moi, ça ne me suffirait pas du tout. La boisson, c'est le cadet de mes soucis. Mais j'aimerais bien à flâner à travers le monde, les mains dans les poches, et à dépenser sans compter.

– Et la loi du travail, qu'en faites-vous, monsieur Bille ?

– Une loi !... Une loi !... Qu'est-ce qui l'a faite, d'abord ?

– Mais c'est Dieu ! N'avez-vous jamais appris cela ?

– Dame, non, mademoiselle ! On a été élevé à la laïque, vous savez, et l'oncle était un avale-curés de première force. J'ai toujours entendu dire les pires choses de la religion. Mais depuis que je vous connais, vous et M. Jacques, mes idées changent un peu. Vous êtes si gentils, si bons, que je me dis qu'après tout les cléricaux ne sont pas tous des monstres.

– Mais non, en général, ils ne le sont pas, dit en souriant Inès, touchée de la franchise de cette âme demeurée honnête au fond, mais égarée par les sophismes de sectaires antireligieux et antisociaux. J'espère que vous vous en convaincrez de plus en plus.

– Ça se pourrait bien, mademoiselle. Voyez-vous, quand on a commencé à réfléchir, on s'aperçoit de bien des choses.

– Inès, venez donc déjeuner, appela la voix d'Edmée.

Et lorsque sa cousine fut près d'elle, la fille de

Blangard demanda d'un ton de dédain ironique :

– Allez-vous faire maintenant la conversation avec Bille ?

Inès redressa la tête en ripostant :

– Pourquoi pas ? Il me paraît un brave garçon, en dépit de ses idées avancées, et ce n'est pas parce qu'il est du peuple que je m'abstiendrais de lui adresser parfois la parole.

– Vous faites du socialisme, Inès ? dit Maxence avec un léger ricanement.

– Non, du christianisme, répondit-elle froidement.

Edmée et son père se mirent à rire et lancèrent une stupide raillerie que ne releva pas Inès.

Le déjeuner fini, Blangard, après une demi-heure de repos, voulut faire repartir sa troupe. Ses enfants et lui avaient visiblement hâte de gagner le but. Mais, pour la première fois, il se heurta à un complet esprit d'indiscipline.

– Nous sommes fatigués et nous voulons nous reposer encore une bonne couple d'heures, déclara Luret au nom de ses compagnons.

– Vous vous reposerez tant que vous voudrez ce soir, puisque nous serons arrivés presque au but. Il est préférable de partir maintenant pour y atteindre avant la tombée du jour.

– Possible, mais nous préférons rester encore un peu ici, dit Volette d'un ton passablement insolent en se campant, les mains dans les poches, devant le député dont le teint s'empourprait de colère. Nous ne sommes pas des esclaves, citoyen Blangard, faut pas faire le maître avec nous. Nous partirons quand ça nous dira, mettez-vous la chose dans la tête.

Ses camarades appuyèrent cette déclaration d'un geste énergique et, à la profonde surprise de Blangard, les peones, jusque-là très soumis, se joignirent à eux.

Ce que voyant, Blangard céda.

En le regardant s'éloigner, Pigot cligna narquoisement de l'œil vers ses compagnons.

– Hein ! qu'est-ce que je vous disais, que vous seriez les plus forts ? Faut savoir faire marcher les gens, vous savez... Au fond, nous ne tenions

pas à rester plus longtemps ici, mais il s'agissait de faire voir au bourgeois que c'est nous qui sommes les vrais maîtres.

– Dis donc, tu deviens bien malin, Pigot, dit Bille d'un ton moitié surpris, moitié plaisant.

– C'est ce que je trouve, riposta l'autre avec un large rire. Probable que c'est l'air d'ici qui m'émoustille.

– Et l'eau-de-vie du pays, le mezcal, comme ils disent. N'empêche que le voilà embêté, le gros Blangard !

Revenu près de ses enfants, Blangard déversait sa bile. Maxence, furieux, murmura entre ses dents :

– Tous ces coquins mériteraient d'être cravachés.

– Comment, vous, un démocrate ? dit ironiquement Inès. D'après vos théories, il ne doit plus y avoir ni Dieu ni maître. Ces gens les mettent en pratique, simplement.

Maxence serra violemment les lèvres pour comprimer sans doute la parole trop vive qui

allait en sortir. Mais Edmée s'écria :

– Taisez-vous, pauvre sotte ! On se dispense de vos réflexions. Père, sais-tu à quoi je songe ? C'est qu'il sera bien difficile de faire attendre tranquillement ces garnements-là pendant que nous serons à la recherche du trésor.

– J'y pensais aussi, dit soucieusement le député. Il sera difficile de les leurrer. Aussi, quelle stupidité de m'effrayer avec ces histoires de brigands ! Nous n'en avons pas vu la queue d'un et me voilà nanti de cinq gaillards insupportables qui ne sont qu'un danger pour nous. Puchet tenait absolument à me les coller et, après les services qu'il m'a rendus, je ne pouvais lui refuser... sans quoi j'aurais cherché une escorte plus malléable... Enfin, il n'y a qu'à passer par où ils veulent ! conclut-il mélancoliquement.

– Quant à les faire attendre patiemment là-bas, je trouverai un moyen, murmura Maxence.

Son accent frappa Inès. Elle le regarda et vit dans ses yeux pâles une rapide lueur qui la fit frissonner sans qu'elle comprît pourquoi.

Il était trois heures quand ces messieurs acceptèrent enfin de lever le camp.

Blangard voulait que l'on prît une allure un peu accélérée, mais ils s'y refusèrent absolument, excités en dessous par Pigot qui jouait décidément aujourd'hui le rôle d'agitateur, et encouragés par l'arriero qui déclarait :

– Il ne faut pas fatiguer les bêtes, señor. Et d'ailleurs, il n'y a rien à craindre.

En dépit de cette assertion, les Blangard et leurs jeunes parents ne se sentirent pas très rassurés lorsque, au crépuscule tombant, ils se trouvèrent engagés à la suite de l'arriero dans une gorge transversale très étroite, d'aspect sinistre, où bondissait un torrent dont les eaux semblaient d'un vert livide.

– Cela fait l'effet d'un coupe-gorge, ne trouvez-vous pas, Inès ? dit Maxence qui marchait un peu en avant des autres, près de sa cousine.

– Absolument ! Ce lieu semble fait à souhait pour une attaque... L'arriero vous semble-t-il très

sûr, Maxence ?

– Mais oui ! Nous en avons eu à Lima les meilleurs renseignements de la part de gens qui l'ont employé. Quelle idée avez-vous là, Inès ?

– Je ne sais. Une idée folle, en effet.

– Auriez-vous vraiment peur ? Mais nous sommes nombreux pour vous défendre, et il est quelqu'un, en particulier, qui se ferait tuer pour vous.

Un petit rire moqueur s'échappa des lèvres d'Inès.

– Vraiment !... Vous m'étonnez, Maxence.

– Ne faites pas la mauvaise, Inès ! Vous n'ignorez pas quels sont mes sentiments pour vous. Tenez, je veux, ce soir, vous dire tout mon désir... mon ardent désir ! Inès, voulez-vous devenir ma femme ?

La jeune fille eut un si brusque mouvement que la mule fit un écart.

– Moi, votre femme ?... Vous êtes fou ! dit-elle d'une voix oppressée.

– Pourquoi donc ? Qu’y a-t-il d’étonnant à ce que j’aie été charmé par votre beauté, par votre grâce, et que j’aie souhaité, chaque jour plus ardemment, d’être uni à vous ? Si vous saviez comme je vous aime, Inès !

Déjà, elle avait repris son complet sang-froid. D’un geste impératif, elle l’interrompit.

– Je ne puis vous entendre davantage, Maxence. Ce que vous me demandez est impossible, dit-elle avec énergie.

– Inès, je vous en prie ! Pourquoi cette cruauté ?

– Parce que nous ne sommes pas faits l’un pour l’autre. Vous le savez aussi bien que moi, Maxence.

– Mais non, je ne le sais pas ! Je suis certain, au contraire, que nous serions très heureux.

– Allons donc ! La question de religion, tout d’abord.

– Mais vous serez absolument libre ! Et vous me convertiriez, Inès !

– Je ne me sens pas de force à entreprendre

une pareille tâche, dit-elle avec une froideur ironique. Du reste, bien d'autres choses nous séparent. Goûts, habitudes, opinions sur tout, nous n'avons rien de commun. Mais à quoi sert même de discuter ? C'est un refus catégorique de ma part, Maxence, et je vous serai reconnaissante de ne plus revenir sur ce sujet.

– Si, j'y reviendrai, dit-il avec un soudain éclat de colère. Il faut que vous changiez d'avis, Inès... il le faut !

– Ah ! oui, c'est vrai, je vais être une riche héritière, maintenant ?

La cinglante raillerie de l'accent fit blêmir le visage de Maxence crispé par l'irritation.

– Eh bien ! que ce soit pour cela ou pour autre chose... je veux que vous soyez ma femme, je...

Il s'interrompit. Un long coup de sifflet, bizarrement modulé, venait de retentir. Et subitement surgirent on ne sait d'où une cinquantaine d'hommes masqués et en armes.

– Ça y est, cette fois ! lança la voix gouailleuse de Bille. S'agit de savoir se servir de

son fusil !

Mais un des assaillants venait de lancer un bref commandement. Des lassos sifflèrent, s'enroulant autour des épaules des voyageurs avant qu'ils eussent pu utiliser leurs armes. Ils tombèrent à terre et, en voyant s'approcher d'eux les bandits, crurent leur dernière heure venue. Mais on se contenta de leur bander soigneusement les yeux, après quoi on les délivra du lasso, et une voix rude, à l'accent étranger, leur ordonna en excellent français de se mettre debout.

– Qu'est-ce que vous allez faire de nous ? cria Blangard qui était vert d'effroi. Je suis un député français, mon gouvernement...

– Tais-toi, ou je vais te faire mettre un bâillon ! dit la même voix.

Un des bandits prit par le bras chacun des voyageurs et l'entraîna. Après une courte marche à plat, il fallut commencer à monter. Puis, tout à coup, ils se sentirent déposés sur une sorte de plate-forme, enlevés dans l'air comme en un ascenseur. Le mouvement s'arrêta, leurs guides

les firent avancer pendant deux cents mètres environ. Puis, sur un commandement donné en espagnol, leurs bandeaux furent enlevés.

La nuit était presque complète maintenant. Mais l'immense esplanade entourée d'un rempart de roches d'une prodigieuse hauteur, où ils se trouvaient maintenant, était merveilleusement éclairée – à la lumière électrique ! Des tentes, des maisonnettes de gentille apparence s'alignaient en bel ordre entre des jardins. Des instruments de musique résonnaient, mêlés au bruit de voix humaines. Et des silhouettes d'hommes apparaissaient de-ci, de-là, jetant de loin un regard indifférent vers les nouveaux venus.

« Ah ça ! je rêve ! »

Telle était la réflexion faite par chacun des prisonniers à la vue de ce spectacle si complètement inattendu.

– Marchez ! ordonna celui qui semblait le chef.

Ils obéirent et le suivirent jusqu'à une rangée de maisonnettes bâties en bois. Là, on les fit

entrer, les deux femmes dans une, Blangard, son fils, Jacques et M. Hamelette dans une autre ; Bille, Luret, Milochon et Volette dans une troisième.

Car Pigot avait disparu, de même que l'arrière et les peones. Au moment de l'attaque, Inès, Bille et Maxence avaient eu le temps de remarquer qu'aucun d'eux n'avait été touché et qu'ils s'éclipsaient prestement après avoir lancé ses mots :

– Pour la justice !

## **Troisième partie**

*Dans la cité mystérieuse*

# I

Le cri de Bille : « Ça y est, cette fois ! » avait été intérieurement celui de tous les membres de l'expédition Blangard au moment de l'attaque des brigands. Presque tous, voyant le voyage se poursuivre sans incidents notables, avaient fini par traiter de fable ce danger dont on les avait menacés. Aussi la brusque agression les avait-elle stupéfiés. Puis, la vue du lieu qui était sans doute le repaire des bandits leur avait causé un ahurissement inexprimable qui subsistait encore tandis que se refermait sur eux la porte de leur prison respective.

Celle des deux jeunes filles était une petite pièce éclairée par une ampoule électrique. Les parois, en bois, étaient proprement peintes en brun rougeâtre, le sol était fait simplement de terre battue. Le mobilier se composait uniquement de deux étroits matelas en paille de

maïs.

– Nous voilà bien ! gémit Edmée en se laissant tomber sur l'un d'eux. Qu'est-ce qu'ils vont faire de nous ? Si seulement ils acceptaient une rançon ! Mais on prétend que jamais on n'a revu un des prisonniers faits par eux.

– Mon Dieu ! mon Dieu ! dit Inès en joignant ses mains tremblantes. Et mon pauvre Jacques, où est-il ?

– Jacques est comme nous, ni plus ni moins exposé ! répliqua aigrement Edmée.

Inès s'assit sur l'autre matelas et cacha son visage entre ses mains. Elle se demandait si vraiment elle n'était pas le jouet d'un songe. Prisonnière, prisonnière de féroces bandits !

Et tout cela à cause de cette incompréhensible idée qu'avaient eue les Blangard de les emmener !

« Mon Dieu, sauvez-nous ! » dit-elle du fond du cœur.

La porte s'ouvrit à ce moment, livrant passage à une grande femme osseuse – une Indienne, à en

juger par la couleur de sa peau. Elle portait dans une corbeille deux récipients pleins d'une sorte de bouillie d'assez laide apparence et un vase de terre rempli d'eau. Silencieusement, elle posa le tout à terre et fit un mouvement pour se retirer.

– Dites donc, qu'est-ce qu'on prétend faire de nous ? s'écria Edmée en l'arrêtant du geste.

La femme regarda sans répondre.

– Elle ne comprend pas le français, dit Inès.

– Eh bien ! interrogez-la en espagnol, vous !

À la question d'Inès, l'Indienne répondit simplement :

– Ce que le maître voudra.

– Et qui est-il, votre maître ?

La femme s'inclina en portant la main à son cœur.

– Notre maître est don Miguel, le grand Condor, le roi des Andes.

– Le verrons-nous bientôt ?

– Son esclave l'ignore.

– Allons, il n’y a rien à tirer de cette créature, murmura Edmée tandis que la femme disparaissait. J’aurais pourtant voulu savoir d’avance quelle sorte d’homme était ce roi des Andes... Qu’est-ce qu’elle nous a apporté là ? C’est dégoûtant !

Malgré l’apparence peu engageante, cette bouillie, faite en partie de farine de maïs, n’était pas mauvaise. Mais la portion était peu de chose pour le robuste appétit d’Edmée que l’aventure où elle se trouvait jetée n’avait pas fait disparaître, et, sans façon, elle dit en voyant Inès demeurer immobile devant son écuelle :

– Dites donc, si vous n’y tenez pas, passez-m’en un peu ! Ce n’est pas fameux, mais à défaut d’autre chose !

– Oui, prenez-en, dit Inès en lui passant le récipient. Je me forcerai tout à l’heure pour en avaler un peu, car je n’ai pas faim du tout. Seulement, je ne veux pas être trop faible, afin de pouvoir mourir bravement.

– Taisez-vous donc ! Est-ce qu’on parle de ça ? J’espère bien qu’en dépit des racontars qu’on

nous a faits, ces coquins-là seront enchantés d'accepter une rançon.

– Que Dieu vous entende ! Mais cette rançon, qui la paierait ? Jacques et moi n'avons qu'une maigre fortune, Bille et les autres ne possèdent pas un sou vaillant.

– Bah ! on trouvera à s'arranger ! Le gouvernement français répondra pour nous. Oubliez-vous que nous sommes en mission officielle ?

Et, là-dessus, Edmée se mit à attaquer la portion de sa cousine, tant et si bien que l'écuelle se trouva bientôt vide.

– Tiens ! j'ai oublié de vous en laisser ! dit-elle avec désinvolture. Mais puisque vous n'avez pas faim...

– Oui, cela ne fait rien, répondit distraitements Inès, tout absorbée dans de tristes pensées.

Il y avait sur chaque matelas une couverture. M<sup>lle</sup> de Blangard choisit d'abord la plus épaisse, puis, comme le froid très vif de la nuit pénétrait dans la maisonnette, elle s'empara de celle d'Inès

en déclarant :

– Vous n'en avez pas besoin, puisque vous n'êtes pas frileuse, m'avez-vous dit un jour.

Inès protesta, mais Edmée, sans paraître l'entendre, s'installa le plus commodément possible. Et sa cousine dut s'étendre sans couverture sur son matelas où elle grelotta toute la nuit, au point de claquer des dents.

Vers le matin, elle était complètement engourdie. L'Indienne qui vint apporter la maigre pitance la regarda avec une sorte de compassion.

– Êtes-vous malade, señorita ? demanda-t-elle.

– J'ai eu très froid cette nuit.

– Voilà le soleil, il va vous réchauffer.

En effet, par l'étroite fenêtre placée très haut, les rayons vivifiants entraient, répandant déjà dans la petite pièce une sorte de tiédeur.

Inès essaya de manger, mais en vain. La fièvre arrivait, bientôt elle fut toute brûlante.

Edmée ne s'occupait pas d'elle. Elle allait et venait à travers sa prison comme un fauve

encagé, et ce va-et-vient continu éternuait singulièrement Inès.

La porte s'ouvrit tout à coup, livrant passage à un homme au teint basané, vêtu d'un costume de chasseur, la ceinture garnie de revolvers.

– Venez, dit-il.

Inès se leva péniblement et suivit sa cousine.

En plein jour, l'immense esplanade, éclairée par un superbe soleil, présentait un aspect délicieux avec ses jardins fleuris, ses coquettes maisonnettes, ses tentes multicolores. Un grand nombre d'hommes, vêtus comme celui qui conduisait les prisonnières, allaient et venaient, la pipe ou le cigare à la bouche.

Les jeunes filles, à la suite de leur guide, gagnèrent une construction en bois verni. L'homme ouvrit une porte et dit :

– Entrez.

Elles se trouvèrent dans une grande salle garnie de bancs alignés en face d'une table couverte d'un tapis de velours vert. Sur ces bancs se trouvaient déjà M. de Blangard, Maxence,

Jacques, M. Hamelette, Bille et ses compagnons.

Avec un cri de joie, Jacques s'élança vers sa sœur et lui sauta au cou :

– Je me demandais si je te reverrais, sœur chérie !

– Mon Jacques ! Tu n'as pas été trop mal cette nuit, mon petit ?

– Mais non ! Et toi, Inès ? Oh ! comme tu brûles !

– J'ai un peu de fièvre. Ce n'est rien.

– Tu te tracasses ? Il ne faut pas. Le cousin Anatole assure qu'ils réclameront seulement une rançon. Mais tu ne m'as pas dit si tu avais été bien cette nuit ?

Inès essaya de répondre évasivement. Mais Jacques, observateur quand il le voulait, se douta sans doute de quelque chose, car il la pressa de questions, tant et si bien qu'elle dut avouer la méchanceté dont avait fait preuve Edmée.

– La coquine ! murmura Jacques en jetant un regard noir vers sa cousine qui discutait plus loin avec son père et Maxence. Il ne faut pas te laisser

faire, Inès !

– Bah ! dit-elle, je crois que notre sort sera fixé aujourd’hui !

– Peut-être pas. Sais-tu que Luret et les autres ont essayé de s’enfuir cette nuit, croyant n’avoir pas de sentinelles autour de leur prison ? Mais ils ont été aperçus aussitôt et ramenés.

Dans le fond de la salle, une porte s’ouvrit tout à coup. Un homme de haute taille, de large carrure, aux cheveux grisonnants entourant un visage aux traits durs, apparut, suivi de deux autres armés jusqu’aux dents. Il s’avança derrière la table et dit d’un ton sec :

– Debout !

Les prisonniers obéirent. L’homme dit lentement :

– Vous allez venir me donner vos noms.

– Tu vois, c’est pour la rançon ! souffla Blangard à l’oreille de sa fille. Autrement, est-ce qu’ils auraient besoin de savoir ça ?

Quand tous eurent obéi à l’ordre donné, l’homme se tourna vers le groupe formé par Luret

et ses camarades.

– Vous avez cherché à vous enfuir cette nuit. Pour vous ôter l'envie de recommencer, je vous condamne à recevoir chacun trente coups de lanière.

– Ah ! mais non, dites donc, c'est pas de jeu !... s'exclama Bille. Faites-nous mourir proprement si vous tenez à avoir notre peau, mais ne nous abîmez pas avant.

– Silence, ou j'augmente la dose ! dit durement le bandit. Mateo, fais emmener ces hommes, ajouta-t-il en se tournant vers un de ses compagnons, mais en employant cette fois la langue espagnole. On n'exécutera la sentence qu'après l'arrivée de don Miguel, dans le cas où il lui plairait d'ajouter quelque chose.

Sur un coup de sifflet, des hommes armés apparurent et emmenèrent Luret et ses camarades, tous blêmes de terreur, sauf Bille qui redressait crânement la tête.

– Les autres vont rester ici jusqu'à l'arrivée du cabecilla, continua celui qui semblait le chef en

s'adressant à l'homme qu'il avait appelé Mateo. Tu les feras emmener tout à l'heure et attacher sur le passage de don Miguel, afin qu'il ait le plaisir de les voir en arrivant.

– Oui, señor, ce sera fait, dit Mateo en s'inclinant.

Ils faisaient tous trois un mouvement en arrière pour se retirer. Mais Blangard s'avança tout à coup.

– Dites donc, ce n'est pas la peine de nous lanterner. Puisqu'il faudra bien toujours en arriver à parler de rançon, autant vaut en finir maintenant.

Le bandit l'enveloppa d'un regard ironique en laissant échapper une sorte de rire narquois auquel ses compagnons firent écho.

– Une rançon ! Ne craignez rien, monsieur de Blangard, on ne vous en demandera pas.

– Alors, pourquoi... ?

– Pourquoi nous avons interrompu votre petit voyage ? Vous êtes bien curieux, monsieur le député ! Ce n'est pas à moi qu'il appartient de

vous le dire ; un autre se chargera de vous éclairer à ce sujet. Sachez seulement qu'on ne sort jamais de Solepto, la cité royale du Seigneur de la Montagne. Quelques-uns y demeurent prisonniers et esclaves, la plupart y sont mis à mort. Ce dernier sort sera le vôtre, sauf peut-être pour les señoritas, si quelquefois le maître a la fantaisie de les conserver comme esclaves.

Et, tournant le dos, il sortit de la salle.

– Oh ! mon Dieu ! gémit Inès en joignant les mains. Mon Dieu, faites que je meure avec eux tous, avec mon petit Jacques !

– Mourir ! Ils veulent nous faire mourir ! balbutia Blangard en s'effondrant sur un banc.

– Dire que nous étions presque au but ! murmura Maxence dont le teint blême tournait au vert.

Edmée s'était d'abord affalée près de son père. Mais elle redressa un peu la tête au bout d'un instant en disant comme en se parlant à elle-même :

– J'ai encore un léger espoir... Esclave, on

peut s'enfuir...

– C'est ça, tu ne penses qu'à toi, comme toujours ! s'écria aigrement Maxence. Pourvu que tu sois indemne, les autres, tu t'en fiches !

– Tu ferais de même à ma place ! Chacun pour soi !

Là-dessus, le frère et la sœur échangèrent tout un répertoire d'injures. Pendant ce temps, Jacques et Inès se tenaient tendrement enlacés. La sœur aînée disait :

– Tu seras courageux, n'est-ce pas, mon petit Jacques ? Il faut mourir en bon chrétien et en courageux Français.

– Oui, ma sœur chérie, je te le promets ! Mais toi ? Que deviendras-tu ?

Elle frissonna longuement :

– Prions Dieu afin qu'il permette que je meure avec vous tous ! Demeurer aux mains de ces bandits ! Oh ! tout souffrir plutôt que cela !

Le plus calme était certainement le bon M. Hamelette. Il avait sorti de sa poche un carnet de notes et les relisait avec soin en y ajoutant de

temps à autre une annotation.

Vers onze heures, l'homme qui répondait au nom de Mateo apparut.

– Venez ! dit-il brièvement

Ils le suivirent au-dehors et, aussitôt, un piquet d'hommes armés les entoura. Les prisonniers, en dépit de leurs angoisses, ne purent s'empêcher de remarquer l'allure très militaire et la tenue extrêmement correcte de ces brigands, de même que leurs types très différents. L'un offrait la face jaune et les yeux bridés du Chinois, d'autres étaient visiblement issus de la race des conquérants de l'Amérique du Sud, d'autres encore semblaient appartenir à la race germanique.

Encadrés par leurs gardes, les prisonniers s'avancèrent. Ils remarquèrent alors que la cité mystérieuse était séparée en deux par une voie très large, une véritable voie triomphale. De chaque côté s'élevaient une dizaine de mâts peints en blanc, au sommet desquels flottait une bannière noire portant au centre un resplendissant soleil d'or. À l'extrémité de cette voie se trouvait

une tente magnifique surmontée d'un pavillon de soie blanche orné du même soleil. Elle s'accotait au rempart rocheux qui entourait de trois côtés l'esplanade. Et les prisonniers remarquèrent alors que le roc était creusé de nombreuses grottes.

Luret, Bille, Milochon et Volette étaient déjà là, attachés à un mât. Et les autres, sans en excepter les deux jeunes filles, furent traités de même.

– Comme ça, y aura pas de jaloux ! lança la voix gouailleuse de Bille. Si seulement M<sup>lle</sup> Inès et M. Jacques n'y étaient pas ! Pauvre petite demoiselle, elle est blanche comme un linge !

Inès, déjà brisée par la pénible nuit qu'elle avait passée et affaiblie par le manque de nourriture, avait peine à se soutenir. D'abord glacée, elle se mit presque aussitôt à brûler sous le soleil ardent dont rien ne l'abritait. Sa magnifique chevelure châtain aux reflets d'or s'était à demi détachée, entourant son visage empourpré. Ses tempes battaient avec violence, des éblouissements passaient devant ses yeux.

Un peu plus loin, deux ou trois cents hommes

formaient la haie. Ils se penchaient pour voir les prisonniers en échangeant tout haut leurs réflexions en langues différentes.

– Eh ! le gros, là... c'est-y le député ? demandait en français une voix à l'accent faubourien.

– Oui, vieux, c'est le Blangard qui raconte tant de bourdes aux gogos de France ! répondait un gros homme avec le plus pur accent gascon.

– La grande señorita rousse essaye de faire des mines, vois donc, Pablo ? ricanait un autre en espagnol.

– Elle veut nous attendrir, peut-être. Mais l'autre est bien jolie, Vicente !

– Très jolie ! Je pense que le maître n'aura pas le courage de la faire mourir !

– Oh ! don Miguel n'est pas tendre ! dit en mauvais espagnol un grand garçon au type slave. Et Mateo m'a dit qu'il avait donné l'ordre de traiter très rigoureusement tous ces gens-là.

– Ah ! ah ! ce sont des prisonniers d'importance, paraît-il ! Gare à eux, alors, si le

maître leur en veut ! Mais elle me fait pitié, vois-tu, Vicente, cette jolie petite señorita ! Elle a l'air de ne plus pouvoir se tenir !

– Qu'est-ce que tu veux que nous y fassions, sensible Pablo ? Don Estevan agit évidemment d'après les ordres du maître.

– Voilà don Miguel !

Ce cri courut d'homme en homme et arriva jusqu'aux prisonniers. Ceux-ci tournèrent la tête – autant du moins que le leur permettait leur position – vers le côté de l'esplanade d'où l'on apercevait – gigantesque et superbe toile de fond – le panorama des montagnes aux sommets neigeux, et qui était vraisemblablement le seul par où on pût accéder au repaire des bandits, puisque les autres côtés étaient cernés par des roches verticales de trois cents mètres de hauteur.

À l'extrémité de la voie bien sablée et bordée par les bandits portant l'arme sur l'épaule, s'avancait un cavalier monté sur un admirable cheval blanc qu'il dirigeait avec la plus extrême aisance, bien que l'animal parût des moins faciles. Il semblait jeune, très svelte, d'apparence

élégante sous le magnifique costume d'haciendero qu'il portait. Un certain nombre d'hommes, parmi lesquels se trouvait celui qui avait précédemment pris le nom des prisonniers, le suivaient à distance respectueuse.

À sa vue, des exclamations enthousiastes éclatèrent :

– Vive don Miguel ! Viva nuestro rey !

Tous ces hommes aux rudes visages semblaient transportés d'allégresse. Ils rayonnaient littéralement en acclamant celui qui s'avancait au trot de sa superbe monture en leur adressant de la main un salut à la fois gracieux et hautain.

– Mais... mais... je rêve ! balbutia Blangard. On dirait... Edmée... ce jeune homme que nous avons vu à Lima !

– Le comte de la Roche-Gléon ! Oui, père, il lui ressemble absolument ! Mais ce ne peut être lui, voyons !

Don Miguel approchait des prisonniers. Sans se détourner, il appela d'un ton bref :

– Don Estevan !

L'homme aux cheveux grisonnants fit avancer son cheval près du sien.

– Tout s'est bien passé ? interrogea le jeune homme.

– Très bien, señor. J'ai seulement dû condamner aux lanières ces individus-là qui ont essayé de s'enfuir.

– Vous avez bien fait, dit froidement don Miguel.

Inès se trouvait attachée au dernier poteau, faisant face à Jacques ; par un effort de volonté, elle venait de relever sa pauvre tête brûlante. À la vue du nouveau venu, un violent tressaillement la secoua.

La fièvre lui donnait-elle donc des hallucinations ? Là, à une vingtaine de pas, elle revoyait le jeune étranger dont l'automobile aurait, sans son intervention, fait quelques mois auparavant une victime et qu'on lui avait désigné sous le nom de comte de la Roche-Gléon !

C'était le même visage ambré, aux traits très

beaux, à l'expression altière, la même apparence d'aristocratique élégance. Les mêmes yeux surtout, ces yeux superbes et inoubliables qu'Inès avait plusieurs fois revus dans ses rêves.

Elle était folle ! Son pauvre cerveau allait certainement éclater !

Don Miguel avait mis son cheval au pas, et son regard plein de hauteur dédaigneuse effleurait au passage chacun des prisonniers qui frissonnaient sous la lueur intense de ces prunelles dominatrices. Ce regard tomba tout à coup sûr Inès, il rencontra les grands yeux noirs souffrants et effarés. Une seconde, il exprima une stupéfaction indicible qui parut se changer presque aussitôt en colère.

D'un geste brusque, don Miguel arrêta son cheval qui se cabra.

– Pourquoi avez-vous fait attacher ces pauvres femmes ? dit-il, avec une irritation qui faisait frémir sa voix, en s'adressant à don Estevan.

– Votre Seigneurie m'avait dit de traiter avec rigueur...

– Les hommes, mais pas les femmes ! Surtout cette jeune fille qui est délicate ! N’êtes-vous pas capable de voir qu’elle va se trouver mal ? Détachez-la immédiatement !

Don Estevan, qui tremblait sous le regard étincelant du jeune chef, sauta à terre et courut vers Inès. En quelques coups de machette, il fit tomber les liens qui enserraient la prisonnière.

Don Miguel, faisant un peu avancer son cheval, enleva d’un geste plein de courtoisie le sombrero qui le coiffait :

– Je vous prie d’agréer toutes mes excuses, mademoiselle, pour la sottise de mon lieutenant ! Je ne saurais vous dire tous mes regrets que vous ayez été traitée ainsi !

Cette voix chaude, enveloppante... oui, elle la reconnaissait aussi ! Et pourtant, comment imaginer que ce chef de bandits...

Don Miguel devait lire sans doute, dans les beaux yeux qui se levaient vers lui, la stupéfaction et la perplexité qui remplissaient l’esprit d’Inès. Un imperceptible sourire d’ironie

courut un instant sur ses lèvres. Se penchant légèrement, il demanda, en employant comme précédemment la langue française :

– Est-ce vous qui êtes M<sup>lle</sup> de Brévys ?

– Oui, señor.

Le jeune homme se tourna vers don Estevan qui se tenait respectueusement à quelque distance.

– Faites reconduire les prisonniers, puis venez prendre mes ordres à leur sujet, dit-il d'un ton bref.

Il fit un mouvement pour remettre son cheval en marche. Mais Inès, mue par une impulsion subite, fit un pas en levant vers lui son visage empourpré par la fièvre et la chaleur :

– Señor, ne pourriez-vous épargner à ces pauvres gens le supplice auquel on les a condamnés tout à l'heure ? dit-elle d'un ton de prière en désignant Bille et les autres attachés à leur poteau.

Il sourit, et ce sourire donna soudain une singulière douceur à sa physionomie hautaine et

un peu dure.

– C'est chose facile, señorita. Don Estevan, je fais grâce à ces hommes.

Il paraît qu'un acte de ce genre n'était pas dans les habitudes du jeune chef, car le visage de don Estevan exprima pendant quelques secondes une sorte d'ahurissement.

Don Miguel souleva son sombrero pour saluer Inès et s'éloigna au trot de son cheval vers la grande tente au pavillon blanc, devant laquelle il mit pied à terre, tandis que deux hommes s'élançaient pour saisir la bride de son cheval. Puis il pénétra à l'intérieur, et deux factionnaires, l'arme au pied, vinrent immédiatement se poster devant.

Sur un ordre donné par don Estevan, les prisonniers furent détachés, puis ramenés vers les maisonnettes qui leur avaient déjà servi de prison. Inès, brisée par la fièvre, s'appuyait sur le bras de Jacques.

– Eh bien ! vous avez de la chance d'avoir fait comme cela, sans coup férir, la conquête de ce

chef de bandits ! s'exclama M. de Blangard. Saprستي, des excuses, chapeau bas ! Et il avait des yeux en apostrophant l'autre ! Il ne doit pas falloir broncher avec lui ! Mais cette petite fille n'a eu qu'un mot à dire pour obtenir la grâce des condamnés !

– Souhaitons qu'elle réussisse aussi bien pour obtenir notre délivrance ! dit la voix sourdement irritée d'Edmée.

Une véritable colère s'agitait dans l'âme envieuse de M<sup>lle</sup> de Blangard. La beauté de sa cousine, cette grâce sérieuse et candide qui était le plus grand charme d'Inès lui avaient toujours inspiré une jalousie sans cesse grandissante. Et c'était ce sentiment qui venait de s'exaspérer tout à l'heure en voyant le chef tout-puissant, dont leur sort à tous dépendait, n'accorder son attention qu'à Inès et ne paraître même pas songer à faire détacher M<sup>lle</sup> de Blangard.

– Enfin, croyez-vous que ce roi des Andes et le comte de la Roche-Gléon soient une seule et même personne ? demanda Maxence qui frottait ses poignets endoloris par les liens, tout en

coulant un regard mauvais plein de ressentiment vers sa cousine.

– C'est invraisemblable ! Et pourtant, cela est ! Voyons, qu'en dites-vous, Inès, vous qui avez eu l'honneur de le voir de plus près et de lui parler ? interrogea railleusement Edmée.

– Oui, je crois que c'est le même, répondit la voix faible de la jeune fille.

– C'est inouï ! Ainsi, ce grand seigneur fêté de tout Lima et qui reçoit à Paris le plus flatteur accueil de la haute aristocratie est tout simplement, à ses heures, un chef de brigands !

– Un superbe chef ! dit Blangard avec admiration. Quelle tournure ! Quelles manières ! Et une physionomie !

– Oh ! oui, ce qu'il est chic ! s'exclama Jacques. Et je lui suis reconnaissant de ce qu'il a fait pour ma pauvre Inès. Comme tu trembles, sœur chérie ! Tu as la fièvre, dis ?

– Oui, un peu. Ne te tourmente pas, mon petit Jacques, dit-elle en remarquant l'inquiétude qui s'exprimait dans le regard du jeune garçon.

– Non. Ne te tourmente pas, Jacques ! ricana Maxence. Maintenant, ta sœur, tout au moins, échappera à la mort, et toi aussi, à cause d'elle. Reste à savoir si elle obtiendra notre délivrance !

On atteignait à ce moment les abords des maisonnettes-prisons. Bille, qui se tenait en arrière avec ses camarades, s'avança vivement vers Inès.

– Mademoiselle, dit-il avec émotion, je vous remercie, en notre nom à tous quatre, d'être intervenue tout à l'heure pour nous.

D'un geste spontané, elle lui tendit la main.

– Je suis bien heureuse d'avoir pu vous obtenir cela, dit-elle, les larmes aux yeux. C'est vraiment Dieu qui m'a inspirée tout à coup d'adresser à ce chef une requête qui semblait réellement folle !

– Ah ! vous y feriez croire au bon Dieu, mademoiselle Inès ! Vous êtes si bonne ! Et vous êtes même capable d'attendrir les brigands, puisque ce don Miguel – un type épatant ! – n'a fait ni une ni deux pour dire oui.

– Allons, par ici, vous autres ! dit le jeune

homme au type d'outre-Manche, qui commandait la petite troupe entourant les prisonniers.

Chacun dut rentrer dans son casernement particulier. Inès anéantie de fatigue, brûlante de fièvre, se laissa tomber sur son matelas. Dans sa pauvre tête, les idées se heurtaient un peu et tout son être était envahi par une faiblesse étrange.

Mais Edmée ne la laissa pas en repos. Elle se mit à la plaisanter méchamment sur ce qu'elle appelait sa conquête, en insistant d'autant plus qu'elle voyait la pénible émotion de sa cousine.

Un coup fut tout à coup frappé à la porte. Et les jeunes filles virent entrer un homme d'un certain âge, au type espagnol et à la physionomie sévère.

– C'est vous qui êtes mademoiselle de Brévys ? dit-il en s'adressant à Inès.

Et sur sa réponse affirmative, il ajouta :

– Je suis le médecin particulier de don Miguel. Notre cabecilla, craignant que vous n'ayez été très éprouvée par le traitement auquel on vous a soumise, señorita, m'envoie me mettre à votre

disposition si vous avez besoin des secours de mon art.

– Je vous remercie, señor, mais c'est inutile.

– Vous semblez pourtant avoir une forte fièvre ? dit-il en se rapprochant. Permettez-moi du moins de constater que je ne me trompe pas.

Il avait un regard loyal et sympathique, et Inès, après une brève hésitation, lui tendit son poignet.

– Je savais bien ! murmura-t-il en hochant la tête. Une fièvre violente, qu'il faut soigner sans retard.

Il adressa quelques questions à la jeune fille, puis conclut :

– Il faut d'abord sortir d'ici... Suivez-moi, je vous prie, señorita.

– Où voulez-vous me conduire ? dit-elle d'un ton anxieux.

– Oh ! pas dans une prison, ne craignez rien ! dit-il avec un sourire. Suivez-moi avec confiance, señorita.

– Mais, alors, je vais rester seule ? s'exclama Edmée qui était demeurée jusque-là muette d'étonnement.

– Sans doute, señorita, je n'ai pas reçu d'ordres à votre sujet.

– Mais je ne veux pas ! Il faut que vous m'emmeniez avec ma cousine ! Du reste, je ne puis la quitter ; je suis pour elle une sœur aînée !

Le médecin enveloppa d'un rapide et perspicace regard la physionomie de M<sup>lle</sup> de Blangard.

– Je regrette, mais je ne puis rien faire de moi-même, dit-il sèchement.

Et, tendant la main à Inès, il ajouta :

– Venez, señorita.

Elle se leva et prit le bras qu'il lui offrait. Ses jambes étaient si faibles qu'elle n'aurait pu se tenir debout sans cet appui.

– C'est charmant de me quitter ainsi ! glapit Edmée. Sans cœur, qui abandonne sa parente !

Le médecin vit sans doute l'inquiétude et la

perplexité qui s'exprimaient sur le visage d'Inès, car, se tournant vers Edmée, il dit d'un ton sec et narquois :

– C'est vous qui devriez vous réjouir de ce que cette enfant, que vous prétendez être une jeune sœur pour vous, va recevoir les soins qu'exige son état ! Au surplus, je m'imagine qu'elle ne doit pas avoir tant à se louer de vous !

Et, laissant Edmée rendue muette par cette apostrophe, il sortit avec Inès.

– Appuyez-vous bien sur moi, mon enfant, lui dit-il avec bienveillance. Nous n'avons qu'un très petit trajet à faire... Je vous conduis dans une de ces grottes que vous voyez là-bas. Il y règne, par suite d'infiltrations d'air à travers des fissures du roc, une température toujours égale, extrêmement saine, et vous serez là admirablement.

– Est-ce que je suis bien malade ? interrogea Inès.

– Mais pas du tout ! C'est simplement un fort accès de fièvre, peut-être causé par une trop longue station au soleil, surtout après les

émotions que vous veniez de traverser. Notre cabecilla est heureusement arrivé à temps pour vous délivrer ! Ah ! don Estevan a passé un mauvais quart d'heure, je vous en réponds ! Il faut reconnaître qu'il s'était montré exécuteur trop strict et trop impitoyable des ordres du maître. Don Miguel n'est pas cruel, il est seulement sévère, excessivement sévère.

Ils arrivaient en ce moment à l'entrée d'une des grottes. Le médecin et Inès pénétrèrent dans une sorte de large couloir sablé éclairé à l'électricité, traversèrent une salle aux parois sculptées en plein roc, au sol couvert de superbes tapis d'Orient, et pénétrèrent dans une pièce plus petite, mais très vaste encore. Elle était complètement tendue de merveilleuses soieries asiatiques et ornée de meubles en laque qui devaient être sans prix. Des ampoules électriques voilées de globes rosés répandaient une douce lumière.

Une femme s'avança — une petite femme d'une cinquantaine d'années, Indienne évidemment, à la physionomie douce et

sympathique.

– Voici la jeune señorita qui sera confiée à vos soins, Alonsa, dit le médecin. Don Miguel vous a déjà d'ailleurs donné ses ordres à ce sujet ?

– Oui, señor, le cabecilla m'a fait appeler tout à l'heure. Soyez sans crainte, je vais bien la soigner, pauvre petite señorita !

– Oui, oui, je sais qu'on peut compter sur vous, Alonsa... Vous voyez là, señorita, la meilleure femme de la terre, ajouta-t-il avec un sourire en s'adressant à Inès. Allons, asseyez-vous, mon enfant, en attendant qu'Alonsa vous prépare un lit. Je vais vous apporter tout à l'heure de la quinine et une potion. Et dites-moi si vous désirez quelque chose ? Don Miguel voudrait réparer ce que vous avez souffert ce matin et serait très heureux de pouvoir vous être agréable.

– Je voudrais bien voir mon frère ! dit Inès dont le regard fatigué s'éclaira quelques secondes.

– Eh bien ! je vais le dire à don Miguel. Du reste, je crois qu'il y avait pensé déjà et se

proposait de l'envoyer près de vous. Allons, à tout à l'heure, mon enfant !

Quand Inès se trouva couchée, elle tomba dans une lourde somnolence d'où l'éveilla seulement l'entrée de Jacques qui se précipita vers elle, les bras tendus.

– Inès, ma pauvre sœur chérie ! Qu'est-ce que tu as donc ? Comme tu es rouge !

– Le médecin dit que je guérirai, mon Jacques... Et surtout si tu es près de moi. T'autorise-t-on à rester ?

– Je crois bien ! Don Miguel a, paraît-il, donné l'ordre qu'on me prépare une chambre près de la tienne... Il est charmant, ce chef de bandits !

– Qu'est-ce donc que cet homme, et quel rôle joue-t-il ? murmura pensivement Inès.

## II

Elle eut toute une nuit la fièvre et le délire. Elle semblait se débattre contre des ennemis invisibles et, sans cesse, les noms de Maxence et d'Edmée revenaient sur ses lèvres.

À un moment, tandis que le médecin se tenait penché vers elle, il l'entendit qui murmurait plaintivement :

– Edmée, j'ai froid !... Laissez-moi ma couverture !... Laissez-m'en un peu seulement, Edmée, j'ai si froid !

– Que dit-elle là ? demanda le médecin à Jacques qui se tenait debout, l'air navré, près du lit de sa sœur.

Le jeune garçon lui raconta alors la méchanceté dont Edmée de Blangard s'était rendue coupable envers sa cousine.

– La mauvaise créature ! Et odieusement

hypocrite, avec cela ! Mais la chose n'a pas pris avec moi... Ah ! je comprends maintenant la raison première du malaise si violent de cette pauvre enfant ! Don Miguel aura au moins la satisfaction de penser que ce ne sont pas absolument ses ordres interprétés trop étroitement qui en sont cause – ce qui le désolait... Mais je crois qu'il va avoir là une occasion d'exercer son impitoyable justice, ajouta le médecin en se parlant à lui-même.

La fièvre tomba dans la matinée. Inès reconnut Jacques et lui sourit Dans l'après-midi, elle se trouvait beaucoup mieux. Alonsa – la nourrice de don Miguel, ainsi qu'elle l'apprit à la jeune fille – l'entourait de soins et de gâteries ; rien ne manquait à la jeune malade. Don Sanche, le médecin, ayant permis une orange, l'Indienne en apporta une énorme sur une assiette de cristal idéalement fin, encerclée d'or. Ce métal semblait, d'ailleurs, être ici d'un usage courant. Mais son prix initial était pour le moins quintuplé par le travail délicat de tous les objets qui en étaient faits. Alonsa servait les repas de Jacques dans une vaisselle ciselée qui était une merveille – la

vaisselle de don Miguel ! disait-elle d'un ton de respect intense. Et ces repas n'avaient aucun rapport avec ceux précédemment faits dans la prison. Ils étaient composés de mets de choix délicatement apprêtés par le cuisinier du roi des Andes.

– Non, mais c'est très chic d'être prisonnier comme ça ! disait Jacques, quelque peu gourmand. C'est plutôt meilleur ici qu'au collège, la nourriture ! Mais il est donc un nabab, ce don Miguel ?

C'était en tout cas un homme qui aimait le beau et qui avait su s'organiser, dans ce repaire mystérieux, une existence munie du confortable et du luxe les plus raffinés, en même temps que de tous les perfectionnements modernes.

– Rien ne manque ici, dit fièrement Alonsa à qui Jacques exprimait sa surprise. Vous verrez ça quand la señorita pourra sortir... Ah ! on ne trouverait pas deux hommes comme notre cabecilla ! ajouta-t-elle d'un ton d'admiration extatique.

Après une nuit paisible, Inès se trouvait le

lendemain à peu près complètement remise. Don Sanche déclara avec satisfaction :

– Allons, ce ne sera rien du tout ! Vous avez une excellente constitution, señorita, en dépit de votre apparence délicate.

– Mais vous m’avez aussi très bien soignée, señor ! dit-elle avec reconnaissance.

– J’ai fait ce que j’ai pu, mon enfant, et je suis enchanté du résultat.

Inès passa une matinée fort tranquille avec Jacques dans la chambre chinoise où flottait une délicate senteur exotique. Elle se sentait encore un peu lasse, mais toute trace de fièvre avait disparu. Seulement, elle était profondément tourmentée en se demandant comment finirait l’étrange aventure où les Blangard avaient jeté Jacques et elle. Pourquoi don Miguel – cet être mystérieux qui jouait un double rôle – s’était-il attaqué à l’expédition de Blangard ? Que prétendait-il faire de ses prisonniers ? Et pourquoi, aussi, traitait-il avec des égards si particuliers Inès de Brévys et son frère ?

Toutes ces perplexités, toutes ces angoisses s'agitaient dans le cerveau d'Inès tandis qu'elle écoutait d'une oreille un peu distraite le bavardage de Jacques qui lui racontait la promenade faite ce matin à travers le camp.

– On me laissait aller partout comme si je n'avais pas été prisonnier. J'ai vu l'usine qui donne l'électricité. Elle est installée tout près d'une cascade superbe... Et puis, sais-tu qui j'ai cru apercevoir au seuil d'une tente ? Pigot ! ce coquin de Pigot !

– Cet homme était certainement un traître.

– Évidemment... Mais il faisait tout de même bien le pochard ! Tiens ! encore une figure qui m'a frappé ! Comme je m'en revenais par ici, je croisai un jeune homme qui ressemblait trait pour trait au cousin de mon condisciple Louis d'Arbiers. Il s'appelait le vicomte de Salves et venait quelquefois voir Louis au collège... J'aurais juré que c'était lui, Inès ! et, en me voyant, il a détourné les yeux et a fait un brusque crochet pour m'éviter.

– C'est bien invraisemblable, Jacques !

– Ah ! tu sais, maintenant, on peut s’attendre à tout ! Quand on pense que ce chef de bandits est le même homme que le comte de la Roche-Gléon !

– Je ne peux pas le croire ! murmura Inès.

Elle disait cela, et pourtant, au fond d’elle-même, elle était sûre que le roi des Andes était le même que le jeune étranger avec lequel elle avait eu l’occasion d’échanger naguère quelques mots. Une telle physionomie ne pouvait se confondre... Et, d’ailleurs, il l’avait reconnue, elle l’avait vu à l’expression de son regard lorsqu’il s’était arrêté sur elle pour la première fois.

Était-ce pour cela qu’il supprimait envers elle toutes les mesures rigoureuses auxquelles les autres prisonniers demeuraient soumis et la traitait, ainsi que son frère, d’une manière si particulière ?

– Qu’est-ce que tu as à songer comme cela ? disait Jacques en la voyant distraite et pensive. Je suis sûr que tu t’inquiètes encore. Il n’y a pourtant rien à craindre, je suis bien certain que don Miguel nous rendra la liberté.

– Si nous lui payons une rançon, peut-être. Et où prendrions-nous celle-ci ? Il nous croit peut-être très riches, et c'est dans l'espoir d'obtenir une plus grosse somme qu'il nous traite si bien.

Elle disait cela en hésitant et, au fond d'elle-même, quelque chose protestait contre ce soupçon de vénalité qui lui venait à l'esprit.

« Ce ne peut être pourtant que cela de la part d'un tel homme », songea-t-elle.

Comme son frère et elle finissaient de déjeuner, don Sanche entra.

– Vous allez mieux, señorita ? Oui, la mine est déjà meilleure que ce matin. J'autoriserai un peu plus tard une petite promenade. Pour l'instant, je viens de la part de don Miguel vous demander si vous vous sentez assez bien pour assister tout à l'heure à l'interrogatoire des autres prisonniers. Il paraît qu'il y aurait lieu là à des révélations intéressantes pour vous et qui vous éclaireront sur les agissements de vos parents. Mais, dans le cas où vous vous sentiriez trop affaiblie encore, don Miguel est tout disposé à remettre cet interrogatoire.

– Non, je suis bien maintenant, señor. Mais vous parlez d’interroger les autres prisonniers... Et nous ?

Don Sanche lui prit la main en souriant avec bonté.

– Allons, allons, je vois de l’inquiétude dans ces yeux-là ! Ne craignez rien pour vous et pour votre frère, mon enfant, n’ayez donc aucune appréhension. Don Miguel entend ne pas mêler votre cause à celle des autres et vous traiter, non comme des prisonniers, mais comme des hôtes.

– Mais pourquoi ? dit-elle en levant vers lui ses yeux surpris.

Don Sanche dissimula dans sa moustache un sourire un peu malicieux.

– Cela, je n’en sais rien. Notre cabecilla n’a pas coutume de faire connaître à ses humbles sujets les raisons de sa conduite. Alonsa viendra donc vous chercher tout à l’heure, señorita, ainsi que votre frère, pour vous conduire vers don Miguel.

– Allons-nous savoir enfin les motifs de cette

attaque de notre expédition ? s'écria Jacques quand le médecin eut disparu. Réellement, Inès, on ne dirait pas des brigands ordinaires ! Et cette installation pourvue de toutes les inventions modernes !

– Je n'y comprends rien ! murmura Inès en secouant la tête. Et qu'est-ce donc que ces révélations promises ?

Une extrême appréhension la serrait au cœur tandis qu'elle attendait Alonsa. Elle ne savait ce qu'était au fond cet étrange chef de bandits et ce que signifiait son singulier changement à l'égard des jeunes de Brévys ? Puis, qu'allait-elle apprendre de douloureux, tout au moins de pénible, par cet interrogatoire de ses parents ?

Alonsa apparut bientôt en disant :

– Sa Seigneurie attend la señorita et le jeune señor.

Ils la suivirent dans un large couloir qui aboutissait à une salle creusée en plein roc. La voûte, extrêmement haute, était soutenue par d'énormes piliers de granit ornés de curieuses

sculptures. Et le sol, sous la lumière des innombrables lampes électriques, apparut au frère et à la sœur comme couvert d'un sable jaune rutilant

– On dirait de l'or ! s'exclama Jacques.

– C'est de l'or, en effet, señor, dit Alonsa. Le cabecilla en fait toujours mélanger au sable que l'on recueille dans une petite carrière près d'ici.

– Mais alors, il en a en quantité, votre chef, pour le prodiguer ainsi ?

Alonsa eut un sourire mystérieux, mais ne répondit pas.

Ils sortirent de la salle, s'engagèrent dans un second couloir plus large encore que le précédent et dont les parois disparaissaient sous de magnifiques tapisseries anciennes. Puis Alonsa souleva une portière. Et les deux jeunes gens se trouvèrent cette fois dans une vaste pièce éclairée par la lumière du jour. Ils se rendirent compte aussitôt que c'était une tente. Mais quelle tente ! Tout l'intérieur était tendu de merveilleuses soieries vénitiennes, le sol disparaissait sous des

tapis d'Orient aux nuances à la fois vives et douces. Partout, des sièges recouverts d'étoffes chatoyantes, des tables faites de bois précieux orné de délicates ciselures d'or, de magnifiques armes anciennes, des objets d'art de prix, des plantes vertes et des gerbes de fleurs s'élançant d'admirables vases en porcelaine précieuse ou en or ciselé. Et tout cela était disposé avec un goût parfait, avec le sens artistique le plus sûr.

Inès et Jacques, un moment éblouis, demeuraient devant la portière qui s'était abaissée derrière eux. Mais un homme qui écrivait devant une table chargée de livres et de papiers se leva vivement et s'avança vers eux.

– Vous voilà donc enfin remise, mademoiselle ! dit la voix harmonieuse de don Miguel.

Et, tout en parlant, le jeune homme s'inclinait respectueusement devant Inès.

– Je ne saurais vous dire combien j'étais désolé de vous savoir souffrante, d'autant plus que je m'en trouvais responsable par suite de la sottise de don Estevan ! Mais don Sanche m'a dit

que vous étiez complètement remise ?

– En effet, monsieur. Don Sanche m'a d'ailleurs admirablement bien soignée.

Il semblait à Inès qu'elle répondait comme en un rêve. Cette pièce éblouissante, cet étranger aux manières de grand seigneur qui lui parlait avec une respectueuse courtoisie... Réellement, était-elle bien dans un coin ignoré des Andes, au pouvoir d'un chef de bandits ? Elle allait s'éveiller tout à l'heure de ce songe bizarre.

Mais la voix prenante et chaude s'éleva de nouveau :

– Veuillez vous asseoir, mademoiselle, et vous aussi, monsieur de Brévys.

Ils suivirent don Miguel jusqu'à un petit divan couvert de soie brochée, sur lequel ils prirent place. Le jeune homme demeura debout devant eux et dit avec un léger sourire :

– Vous ne vous attendiez pas, mademoiselle, à retrouver ici un homme que vous aviez vu à Paris pendant de très brefs instants ?

– Ainsi, c'est bien vous ? murmura-t-elle.

– C’est moi, certainement : Michel de la Roche-Gléon – don Miguel dans les Républiques sud-américaines, le roi des Andes pour ses fidèles, le « maître » pour tous les affiliés aux Frères de la Justice.

– Mais... je ne comprends pas... balbutia la jeune fille.

– Comment je puis être tout cela à la fois ? J’aurai l’honneur de vous l’expliquer, car je tiens essentiellement à ce que vous ne me considériez pas comme un chef de brigands. C’est bien l’idée que vous vous faites de moi, n’est-ce pas ?

– Mais il me semble que toutes les apparences sont pour le faire croire ! dit-elle franchement.

Un sourire vint aux lèvres de don Miguel.

– À la bonne heure, vous êtes très sincère ! Mais je tiens à vous faire changer d’avis. Déjà, tout à l’heure, en écoutant l’interrogatoire de vos estimables parents, vous jugerez qui est vraiment honnête, d’eux ou de moi.

– Que voulez-vous dire ? s’écria-t-elle avec anxiété.

– Vous le saurez dans un instant, mademoiselle... Mais, avant toute chose, je tiens à vous dire que vous n'avez aucune crainte à conserver pour votre frère et pour vous. Aussitôt que les circonstances me le permettront, je vous ferai conduire hors d'ici et rapatrier en France, à la seule condition que vous me fassiez tous deux le serment de ne jamais rien révéler de ce que vous avez pu voir ou entendre ici.

– Mais... les autres ?

Les prunelles bleu sombre, qui s'étaient faites singulièrement douces en s'attachant sur Inès, devinrent subitement très dures.

– Ne vous occupez pas d'eux, mademoiselle, dit-il froidement. Leur sort est déjà fixé.

– Vous ne voulez pas dire que... que vous les ferez mourir ? s'écria-t-elle avec effroi.

Les sourcils de don Miguel se froncèrent.

– Je n'ai pas coutume de rendre compte à personne des décisions qu'il me plaît de prendre, dit-il avec hauteur. En vous remettant en liberté, je déroge à toutes mes habitudes, car jamais un de

mes prisonniers n'est sorti d'ici. Ne me demandez donc pas davantage, mademoiselle.

Il s'inclina légèrement et, gagnant l'extrémité opposée de la tente, alla prendre place sur un divan garni de larges coussins orientaux, après avoir appuyé sur un timbre électrique.

Un petit homme chauve à la mine intelligente apparut aussitôt.

– Fais entrer les prisonniers, Chauvert, dit don Miguel.

Et, tandis que l'homme s'éloignait, le jeune chef, après avoir posé près de lui un revolver, se mit à allumer une cigarette, non sans avoir jeté un rapide coup d'œil vers Inès, dont l'expressive physionomie laissait voir la pénible impression produite par ses dernières paroles.

Au bout de quelques instants, les trois Blangard entrèrent, suivis de M. Hamelette, de Bille et des autres.

– Avancez donc ! dit Chauvert, impatienté en voyant qu'ils s'arrêtaient, ahuris sans doute par ce décor inattendu.

Ils obéirent et, sur l'ordre de leur guide, s'arrêtèrent à une distance respectueuse de don Miguel qui, la cigarette aux lèvres, les effleurait d'un regard de méprisante indifférence.

Inès fut aussitôt frappée de la pâleur d'Edmée, de sa démarche lasse, de l'abattement de toute sa personne.

Tout d'abord, les prisonniers n'avaient pas vu Jacques et sa sœur. Mais Bille, en tournant la tête pour jeter un regard autour de lui, les aperçut.

– Tiens, M<sup>lle</sup> Inès et M. Jacques, dit-il à mi-voix, car lui, le Parisien frondeur, se sentait un peu intimidé quand même dans ce décor somptueux, en face de cet homme au regard étrangement fascinant.

– Silence ! dit rudement Chauvert. Ici, on ne parle que lorsqu'on interroge.

Tous les autres avaient tourné la tête à l'exclamation de Bille, et le regard furieux des Blangard enveloppa les jeunes Brévys confortablement assis là-bas, tandis qu'eux étaient obligés de demeurer debout devant ce

chef de bandits.

– Va, Chauvert, dit laconiquement don Miguel.

Chauvert s'était placé debout, à la droite de son maître, face aux prisonniers. Il interrogea :

– Monsieur de Blangard, dites-nous le véritable motif de votre expédition.

Le gros Blangard redressa la tête et bomba la poitrine.

– J'ai déjà dit que j'étais à la tête d'une mission officielle du gouvernement français pour l'étude de la géologie de la Cordillère, et...

– Oui, oui, cela, c'est l'étiquette. Mais don Miguel voudrait savoir le vrai motif.

– Comment, le vrai ? Il n'y a que celui-là !

– Vraiment ? Désolé de vous contredire, monsieur de Blangard, mais il en existe un autre.

– Par exemple ! C'est trop fort ! s'exclama Blangard. Et pourriez-vous me dire, puisque vous êtes si bien renseigné ?...

– Certainement, je vais vous rafraîchir la

mémoire... Ayant découvert dans les papiers de M. des Nardières, grand-père de vos pupilles, certain document vous indiquant l'existence, en un point de la Cordillère, d'un gisement d'or d'une incalculable richesse, vous...

– C'est archifaux ! Quelle invention ! cria Blangard.

– Taisez-vous et ne m'interrompez plus ! Je dis donc que vous avez manœuvré près de vos copains du gouvernement pour vous faire donner la direction d'une mission, afin de pouvoir, sous le couvert de celle-ci, arriver jusqu'au gisement aurifère, objet de vos convoitises. Mais, sachant que les partisans du roi des Andes pourraient tenter de vous arrêter au passage, et ayant en outre vous-même de ténébreux projets, vous avez chargé un nommé Puchet, membre d'un comité influent, et auquel vous aviez des obligations... électorales, de vous choisir quatre ou cinq gaillards disposés à tout pour de l'argent. Après cela, vous vous êtes mis en route, emmenant vos pupilles, dans l'intention d'obliger M<sup>lle</sup> de Brévys à épouser votre fils. Quant à Jacques de Brévys,

comme, en bons socialistes, il ne convenait à aucun de vous de partager avec lui cette fabuleuse fortune, vous aviez formé le projet, dès avant de quitter Paris, de le supprimer...

Blangard devint verdâtre, tandis que Maxence s'écriait :

– C'est abominable, des inventions pareilles !  
Vous êtes...

– Chauvert, au premier qui interrompt, tu appelleras Piotre et tu lui feras donner quelques bons coups de lanière, dit la voix brève de don Miguel.

– Oui, maître...

– Je disais donc, monsieur de Blangard, que vous aviez l'intention de supprimer votre jeune pupille. Deux fois, votre fils a essayé : d'abord en montant au rancho de José Valina... puis aussi lorsqu'il tenta, le jeune homme étant en sueur, de le faire entrer dans une caverne glaciale où il aurait trouvé certainement une maladie mortelle...

Une sourde exclamation se fit entendre. Inès, livide, s'était redressée sur son siège en posant

ses yeux pleins d'angoisse et d'horreur sur ses parents.

Don Miguel tourna la tête vers elle et une lueur de compassion très douce passa dans son regard.

Les Blangard étaient tous trois devenus blêmes. Pourtant, ils redressaient la tête, protestant par leur attitude, car la menace du chef leur inspirait une crainte salutaire.

– Avouez-vous, monsieur Maxence de Blangard ? demanda tranquillement Chauvert.

– Non, non, cent fois non ! clama Maxence. Moi, avoir de pareils desseins, alors que j'aimais cet enfant comme un frère !

– Les phrases hypocrites ne sont pas de mise ici, je vous en préviens. Du reste, il existe des témoins. Edmond Bille, n'avez-vous pas soupçonné ce monsieur ?

– Dame, oui, pour dire la vérité, j'ai eu cette idée-là, dit franchement Bille.

– Et vous l'avez même avouée à Pigot ?

– C'est vrai encore, monsieur.

– Lequel Pigot avait très bien vu lui-même la première tentative de Maxence de Blangard.

– Pigot, un traître ! s'écria Maxence avec rage. Que signifient les dires de cet homme ?

Chauvert porta un sifflet à sa bouche. Deux hommes entrèrent et, sur quelques mots de lui, s'emparèrent de Maxence qu'ils entraînaient malgré sa résistance.

Don Miguel se pencha vers un petit cendrier, merveille de ciselure, pour secouer la cendre de sa cigarette, tout en disant avec calme :

– J'espère que les autres seront plus tranquilles maintenant. Continue, Chauvert.

Alors Inès, pénétrée de surprise et d'horreur, entendit dévoiler par la bouche de Chauvert toutes les turpitudes de ses parents. Ces êtres étranges savaient tout, connaissaient tout. Rien de l'existence du député et de ses enfants ne leur était inconnu. Entreprises malhonnêtes sous le couvert du gouvernement, abus de confiance, fraudes électorales, manœuvres louches, affaires véreuses sur lesquelles le député, pour prix de sa

protection et de son silence, prélevait la part du lion... Tout cela apparaissait au plein jour, accompagné de toutes les paroles prononcées par Blangard dans le laisser-aller de l'intimité, et qui concordait si peu avec les principes affichés par lui à la tribune parlementaire et dans ses professions de foi électorales.

Maintenant, il n'essayait même plus de protester.

Volette et ses compagnons ricanèrent en le regardant.

Le bon M. Hamelette ouvrait de grands yeux. Évidemment, il n'avait jamais pensé qu'Anatole de Blangard pût être un si misérable personnage.

Quant à Edmée, son attitude était singulière. Tout d'abord, elle avait, à l'exemple de son père et de son frère, essayé de redresser la tête. Puis, peu à peu, elle s'était faite tout humble. Et maintenant, elle s'éloignait ostensiblement de son père en donnant les marques d'une profonde indignation.

Sans en avoir l'air, don Miguel suivait des

yeux ce manège et un sourire de raillerie méprisante soulevait sa moustache.

– Avouez-vous, monsieur de Blangard ? demanda Chauvert.

– Mais non... je n'avoue rien... Ce sont des inventions affreuses ! balbutia le gros homme.

– Bon ! bon ! à votre aise ! Nous sommes fixés sans avoir besoin de votre aveu... Aux autres, maintenant. Mademoiselle de Blangard, vous avez approuvé et hautement encouragé les projets de votre père et de votre frère relativement à vos cousins...

– Moi ! mais c'est absolument faux ! s'écria-t-elle d'un ton de vertueuse indignation. Jamais je n'ai rien su de ces horribles desseins ! Pas plus, d'ailleurs, que de toutes les laides manigances que vous venez de dévoiler. Et c'est mon père qui a fait cela ! Il me serait impossible, maintenant, de vivre près de lui !

Et, comme pour mieux accentuer ses paroles, elle s'éloignait de quelques pas encore.

– Écœurant ! murmura don Miguel avec

dégoût.

– Ne jouez pas la comédie, mademoiselle de Blangard, dit tranquillement Chauvert. Voulez-vous que je vous répète vos propres paroles ?

Et, sans souci des dénégations de la jeune fille, il rapporta textuellement des phrases dites par Edmée ; il raconta des faits qui montraient la nature basse et mauvaise de la fille de Blangard. En dernier lieu, il dit comment elle s'était emparée du repas et de la couverture de sa cousine, de telle sorte que la pauvre enfant avait grelotté toute la nuit.

– Voici pourquoi, sur l'ordre du maître, on vous a enlevé, cette nuit, vos couvertures et on vous a supprimé votre repas du matin, ajouta Chauvert. Vous avez pu juger ainsi par vous-même de l'agrément que vous avez procuré à votre cousine.

Edmée, devenue blême, se détourna tout d'une pièce dans la direction où était assise Inès.

– C'est vous, menteuse, misérable, qui avez raconté cela ?

Don Miguel se redressa brusquement, ses yeux étincelants se posèrent sur la fille du député.

– Je vous interdis de prendre à partie M<sup>lle</sup> de Brévys ! dit-il d'un ton dur et impérieux. D'ailleurs, ce n'est pas par elle que j'ai connu votre méchanceté et votre hideux égoïsme, car elle est bien trop bonne et trop charitable pour cela !

Edmée perdait complètement contenance sous ce regard si étrangement dominateur qui semblait la pénétrer jusqu'au fond de l'âme. Toute son arrogance habituelle était subitement tombée. Pâle et tremblante, elle demeurait comme anéantie devant le roi des Andes.

Don Miguel jeta sa cigarette à demi consumée, puis, regardant de nouveau la jeune fille, il dit froidement :

– Chauvert, tu feras affecter cette prisonnière au travail des jardins. Et je tiens à ce qu'on soit très exigeant pour elle qui l'a toujours été pour les autres.

Une exclamation de fureur et d'effroi tomba

des lèvres d'Edmée :

– Moi, travailler la terre ! Vous plaisantez !  
Jamais ! Jamais !

Une lueur de hautaine ironie passa dans le regard de don Miguel.

– On en a maté de plus difficiles que vous, ne craignez rien ! D'ailleurs, puisque vous vous dites socialiste, n'est-il pas charmant pour vous de partager, jusqu'à votre mort, le labeur de ces prolétaires que vous aimez tant ?

Mais Edmée ne parut pas sentir la raillerie mordante. Affolée par cette perspective de captivité et de rude travail, elle se jeta à genoux, les mains étendues, les yeux implorants.

– Grâce ! Je ne pourrai jamais ! Ne me condamnez pas à cela ! Si vous me rendez la liberté, je vous promets que jamais...

– Chauvert, fais emmener cette femme, une pareille comédie a assez duré, dit dédaigneusement don Miguel. Qu'on la mette aussitôt au travail, cela la calmera !

Et, toujours impassible, il alluma une nouvelle

cigarette, tandis que les mêmes hommes que tout à l'heure entraînaient Edmée absolument anéantie.

Blangard avait l'air d'un être assommé. Volette, Milochon et Luret prenaient une contenance de moins en moins rassurée. M. Hamelette et Bille étaient certainement les plus crânes.

Le pénétrant regard de don Miguel les enveloppa, chacun à son tour, semblait scruter jusqu'au fond de leur âme.

– Monsieur Hamelette, vous n'étiez pas au courant des dessous de l'expédition de M. de Blangard ?

– Mais non ! Certainement non ! dit le bon savant avec un geste de protestation. On m'avait parlé d'études géologiques à faire et puis d'une mine de cuivre. M. de Blangard nous trompait en nous faisant marcher pour son seul intérêt.

– Je sais que vous êtes un honnête homme, monsieur. De même, vous, Edmond Bille, vous l'avez déjà prouvé. En outre, vous vous êtes

montré serviable et dévoué pour M<sup>lle</sup> de Brévys et pour son frère, vous avez deux fois sauvé celui-ci de la mort qui l'attendait par suite des odieux desseins de Maxence de Blangard. Il m'est impossible de vous rendre la liberté complète, car jamais un prisonnier n'est sorti de Solepto, mais vous serez du moins entièrement libre ici ; vous aurez, comme logement et comme nourriture, le même traitement que mes hommes ; vous choisirez le genre de travail qui vous plaira le mieux. J'en dispense même M. Hamelette qui aura suffisamment d'occupation avec sa science, mais je tiens à ce que vous fassiez quelque besogne, Bille. Un homme inoccupé n'a jamais rien valu, je dis même que ce n'est pas un homme.

– Dame oui, c'est ma foi vrai, monsieur, en y réfléchissant, dit Bille. On travaillera donc... Mais c'est tout de même dur d'être ici à perpète !

– Mais non, vous vous y ferez très vite. Vous verrez qu'on y est heureux. J'exige seulement une soumission complète. Et en cas de tentative de fuite, ce serait un châtement sévère suivi de la

prison et de la suppression de toutes les faveurs que je vous accorde.

— Pas commode, le patron ! murmura Bille entre ses dents.

Ce fut alors le tour des trois autres. Décidément, ce roi des Andes avait une merveilleuse police ! En un clin d'œil, ceux qui étaient là apprirent que Volette avait naguère, vers ses dix-huit ans, volé un vieux curé qui l'avait en partie élevé ; que Luret avait fait mourir sa femme, une toute jeune créature de dix-sept ans, à force de mauvais traitements ; que Milochon était l'auteur d'un assassinat dont la justice n'avait jamais pu trouver le coupable.

C'était en vain que les trois misérables multipliaient les dénégations. Chauvert avait des preuves écrasantes, il citait des faits d'une si minutieuse exactitude que les accusés finirent par demeurer muets, tremblant de tous leurs membres devant ce juge qu'ils pressentaient inexorable.

— Franchement, vous avez bien choisi votre escorte, monsieur de Blangard ! dit la voix sarcastique de don Miguel. Ils étaient dignes de

vous. Et vous pourrez mourir sans avoir rien à vous reprocher les uns aux autres.

– Mourir ! bégaya le gros Blangard qui flageolait sur ses jambes.

Don Miguel se tourna vers Chauvert.

– Fais emmener ces hommes. Je n'ai pas encore fixé le jour de l'exécution ; qu'on les enferme jusque-là en les surveillant de près.

– C'est... c'est odieux ! Vous êtes un misérable bandit ! s'écria Blangard d'une voix rauque. Traiter ainsi un député français !

Une sorte d'éclat de rire railleur s'échappa des lèvres de don Miguel.

– Mais c'est précisément cette qualité qui m'incite à me montrer plus sévère à votre égard ! Vous êtes un responsable ; c'est grâce à vous et aux coquins de votre espèce que la France offre au monde un si lamentable spectacle de ruines morales – pour ne parler que de celles-là, les plus affreuses... Ici, monsieur de Blangard, vous ne trouverez pas de juges à acheter, comme il vous est arrivé de le faire dans votre pays. Moi, le

souverain chef des Frères de la Justice, je vous condamne à mort comme un être nuisible à la société en même temps que comme un assassin en puissance, sinon de fait, puisque vous approuviez les projets criminels de votre fils sur Jacques de Brévys et sur les hommes de votre escorte.

– Les... Frères de la Justice ! dit Blangard avec un regard affolé.

– Vous êtes au milieu d’eux, dans le centre de leurs opérations. Vous avez été cependant prévenu, monsieur de Blangard. Mais ce gisement d’or vous hypnotisait. Je vais, à ce propos, vous apprendre une chose que vous ignorez, naturellement : le document qui en déterminait l’emplacement avait été soustrait par don Alfonso de Garate à l’Indien Otetcal, dernier descendant des Incas, lequel était mon bisaïeul. Donc, je suis seul le légitime propriétaire de cet or.

– Des... inventions ! râla Blangard. Mais si vous me laissez la liberté, je vous donnerai le document, je renoncerai... ce sera ma rançon.

– Vous êtes naïf, mon brave homme ! riposta don Miguel avec un sourire railleur. Ce document, je l’aurais déjà si je l’avais voulu. Mais il m’importe peu, car voilà des années que je puise au gisement tout l’or dont j’ai besoin. Seulement, je voulais vous empêcher de l’utiliser, voilà tout. Vous vous êtes obstiné, vous voyez où cela vous conduit.

Se tournant vers Chauvert, le jeune homme fit un signe.

Sur l’appel du sifflet, des hommes parurent et emmenèrent les prisonniers, sauf M. Hamelette et Bille qui sortirent libres.

– Eh bien ! en voilà une histoire ! murmura Bille lorsqu’il fut dehors. Si je me doutais, par exemple, en quittant Paris, que je serais enfermé ici pour toujours. Et que moi, un socialo, – ni Dieu ni maître ! – j’allais en avoir un, de maître... Oh ! mais un vrai, celui-là ! Sapristi, on n’a pas idée de broncher avec lui, dites donc, monsieur Hamelette ?

Le bon savant, qui se frottait le front, signe de perplexité, dit paisiblement :

– Je serai bien tranquille pour travailler ici... Ce qui m'ennuie, c'est que je ne verrai plus ma sœur et mes neveux. Mais don Miguel me permettra peut-être de leur écrire en faisant passer mes lettres sous ses yeux. Je lui demanderai aussi de me faire envoyer mes livres et mes collections. Ce chef de bandits doit être un homme charmant quand il le veut, et il ne se montrera certainement pas trop sévère à notre égard.

– Peut-être non... Mais c'est égal, quoique les camarades ne vaillent pas grand-chose au fond, ça m'ennuie de penser qu'on va leur serrer la vis tout de même, monsieur Hamelette ! dit Bille avec un regard de pitié vers Milochon, Volette et Luret qui s'en allaient encadrés d'hommes armés.

### III

À peine les prisonniers que suivait Chauvert avaient-ils disparu que don Miguel se levait vivement et s'avancait vers Inès et Jacques.

– Tout ceci vous a bouleversée, mademoiselle ? dit-il avec un regard de compassion inquiète sur le beau visage pâle et un peu contracté. Je tenais à vous faire connaître toute l'ignominie de ces gens qui vous ont si indignement trompée. Mais j'aurais peut-être dû attendre que vous soyez mieux remise.

– Oh ! peu importe ! dit-elle d'une voix tremblante. Mais c'est si affreux !

– Vous pourrez le demander à Bille, mademoiselle. Il a vu et compris...

Inès cacha sa figure entre ses mains.

– C'est horrible ! Penser que, sans le bon Bille, mon pauvre petit Jacques...

Jacques, se penchant, entoura de son bras le cou de sa sœur.

– Ne pense plus à toutes ces choses, c'est passé, Inès chérie ! Moi, ça ne m'a pas fait d'effet quand j'ai entendu cela ; j'ai été seulement en colère contre ce coquin de Maxence qui me faisait tant d'avances et de cajoleries.

– C'est un misérable personnage ! dit don Miguel avec mépris. Et cet individu osait prétendre à votre main, mademoiselle ?

Les yeux noirs, surpris et interrogateurs, se levèrent vers lui.

– Comment savez-vous tout, monsieur ?

Don Miguel sourit.

– Les Frères de la Justice sont partout, mademoiselle. Et c'est moi, le maître, qui centralise toutes les découvertes pour en faire tel usage qui me plaît... Puisque vous avez déjà pénétré une partie du secret, je vous expliquerai un jour cette organisation, si cela peut vous intéresser. Mais, aujourd'hui, vous avez besoin de vous reposer...

– Pardon, me permettez-vous une question, monsieur ?

– Mais toutes les questions qu’il vous plaira, mademoiselle.

– Vous avez parlé tout à l’heure d’une indécatesse commise par mon bisaïeul, don Alfonso de Garate...

Un peu de rouge était monté aux joues de la jeune fille, ses lèvres tremblaient, une anxiété flottait dans ses beaux yeux.

– Il ne faut pas vous tourmenter, je vous en prie ! dit vivement don Miguel. Don Alfonso regretta sans doute plus tard son acte, puisqu’il n’utilisa pas le document.

Inès passa la main sur son front brûlant.

– Mais il aurait dû le restituer ! murmura-t-elle.

– Peut-être n’en a-t-il pas eu le loisir. En tout cas, ne vous tourmentez pas de cela, mademoiselle !

– Vous pouvez être bien tranquille, ce n’est pas nous qui essayerons jamais d’avoir cet or !

s'écria Inès. Mais M. de Blangard avait eu bien soin de ne pas nous faire connaître le véritable motif de ce voyage, craignant sans doute l'opposition que j'aurais pu y mettre, car notre cher grand-père, dans la note jointe par lui au document, ne nous conseillait aucunement de tenter l'aventure. Lui, dont l'âme était si loyale, si intègre, devait avoir comme l'intuition que cet héritage de notre bisaïeul n'avait pas une source honnête.

– Cela se peut, mademoiselle... Oui, je sais que M. des Nardières était l'intégrité même – comme votre père, du reste. Ce fut certainement un moment d'égarement de la part de don Alfonso.

– Vous êtes donc d'origine indienne, monsieur ? interrogea Jacques, dont le regard naïvement admiratif ne quittait pas le beau visage du jeune chef.

– En partie, oui... Mon grand-père paternel, le comte Robert de la Roche-Gléon, fut naguère ruiné par d'odieuses manœuvres d'ennemis acharnés et puissants. Il se réfugia au Pérou et y

fit la connaissance du dernier descendant des Incas, Otetcal. Celui-ci avait une fille unique, délicieusement jolie. Mon aïeul s'en éprit et l'épousa. Alors, le vieil Inca lui révéla le secret du trésor de sa race, qu'il avait conservé de mémoire. Mon grand-père s'y rendit, le découvrit avec maintes difficultés et en rapporta de quoi acheter une hacienda qui devint rapidement très prospère.

« Mais une idée hantait son cerveau. Jamais il n'avait pu oublier les hideuses machinations qui avaient été cause de sa ruine ni les malhonnêtes complaisances de la justice et du gouvernement en cette circonstance. Une amertume immense lui en était restée, avec une pensée fixe. Et quand son fils fut devenu homme, il lui fit part de son projet. Il s'agissait d'établir une gigantesque association secrète s'étendant sur le monde entier et ayant pour but de réparer les injustices, les erreurs volontaires ou non, les lâches complaisances de la justice et de la société.

« Mon père avait une âme ardente, enthousiaste, en même temps qu'un esprit

singulièrement réfléchi. L'idée le ravit, il voulut commencer à la mettre aussitôt à exécution. Peu à peu, il y eut un petit noyau d'adhérents, liés à lui par un serment terrible. Ces hommes, honnêtes gens qui avaient tous eu à souffrir quelque douloureuse injustice, s'employèrent avec un zèle extraordinaire à en recruter d'autres. Mon père leur fournissait l'or, ce grand levier de toutes les œuvres humaines, et sa vaste intelligence, son ardeur et sa ténacité les dirigeaient et les fortifiaient dans leur tâche.

« Il avait épousé une Péruvienne, une jeune orpheline qu'il avait délivrée de la tyrannie d'un tuteur odieux en faisant exécuter celui-ci par les Frères de la Justice. Ma mère mourut en me donnant le jour, et ce fut lui qui m'éleva, me forma pour lui succéder dans sa grande tâche. Il avait organisé ce camp de Solepto pour en faire comme son quartier général en même temps que pour garder contre toutes les convoitises le gisement aurifère, héritage de nos ancêtres. Des hommes choisis parmi les plus sûrs de l'association, recrutés dans toutes les nationalités, payés royalement et menacés de terribles

châtiments au moindre essai de trahison, en constituèrent la garnison. J'avais à peine dix-huit ans lorsque mon père, sentant augmenter une maladie incurable qui le tourmentait depuis plusieurs années, me présenta à eux comme leur chef et leur fit me prêter le serment de fidélité absolue et d'obéissance passive qu'ils lui avaient fait autrefois. Deux ans plus tard, mon pauvre père s'éteignit entre mes bras, à notre hacienda de Santa-Lucia. »

Une brève émotion passait dans le regard de don Miguel et fit un peu frémir sa voix. Mais il continua aussitôt :

– À cette époque, nous comptions déjà un grand nombre d'adhérents, non seulement dans toute l'Europe et les deux Amériques, mais encore dans le reste du monde. Depuis lors, huit ans se sont écoulés, et nous sommes devenus une puissance. Je ne saurais dire seulement d'une manière approximative le nombre d'injustices que nous avons empêchées, réparées, ou punies. Nos affiliés sont partout, ils appartiennent à toutes les classes de la société. Tenez, voici qui

va vous en donner une idée : le domestique de votre cousin Blangard était un des nôtres et me renseignait sur tout ce qui se passait chez l'estimable député. Celui-ci fut pris un jour de défiance, il renvoya du même coup domestique, cuisinière et femme de chambre. Or, cette fois, ceux qui les remplacèrent appartenaient tous trois à l'association.

Jacques éclata de rire.

– C'était très chic, ça ! C'est joliment bien machiné, votre affaire ! Alors, vous saviez tout ce que projetaient les Blangard ?

– Tout absolument... Et sur le paquebot, j'avais, pour les surveiller, M. Sevaldo, ce négociant que je sauvai de la faillite en l'enrôlant parmi les Frères de la Justice. C'est lui qui, sur l'ordre que je lui en fis donner, s'introduisit chez Blangard pour piquer sur son lit, à l'aide d'une navaja, le signe avertisseur de l'association. C'est lui encore qui tua le petit chien de votre cousine, pour montrer que les Frères de la Justice atteignent quand ils veulent et frappent sans pitié !

– Mais c’est affreux, cela ! dit Inès, devenue toute pâle, en regardant le jeune homme avec une inquiétude au fond de son regard.

– Avez-vous peur de moi, mademoiselle ? demanda-t-il en se penchant un peu.

Elle se leva en détournant ses yeux de ces étincelantes prunelles bleues qui lui produisaient une sensation étrange, mélange d’attrait et d’effroi.

– Oui, vous me faites peur ! dit-elle d’une voix tremblante. Ces vengeances secrètes, ces crimes mystérieux, ce perpétuel espionnage... c’est effrayant !

– Vous dites ?

Il se dressait brusquement devant elle, le regard brûlant d’irritation si intense que la jeune fille frémit de tous ses membres.

– Crimes ? Espionnage ?... Vous osez qualifier ainsi mon œuvre ?

Il lui avait saisi le poignet et le secouait avec violence. Terrifiée, Inès sentit ses forces l’abandonner et glissa inanimée sur le divan.

Quand elle revint à elle, elle vit Jacques, tout pâle d'inquiétude, qui lui soutenait la tête, la bonne Alonsa approchant de ses narines un flacon de vinaigre. Et tout près, un genou en terre, lui tenant la main entre les siennes, toutes frémissantes, don Miguel, dont le regard anxieux et désolé l'enveloppait.

Elle eut un mouvement d'effroi et retira brusquement sa main en détournant les yeux.

Don Miguel devint livide.

– Je mérite ce traitement de votre part, mademoiselle. Je me suis conduit d'une manière inqualifiable. Tout ce que j'ose solliciter, c'est l'espoir que vous me pardonneriez un jour.

– Je ne vous en veux pas, monsieur, dit-elle faiblement, sans le regarder. J'ai eu le tort d'exprimer toute ma pensée sans réfléchir que je pouvais vous froisser. Si vous croyez agir pour le bien...

– Ne vous accusez pas, c'est moi seul qui suis coupable ! Froissé ou non, je ne devais pas oublier les égards qui vous sont dus. Mais

l'habitude du pouvoir absolu, de la soumission passive autour de moi, m'a rendu très peu apte à supporter le blâme ou la contradiction... Ainsi, vous voulez bien me pardonner, mademoiselle ?

Cette fois, elle le regarda. Et, cédant à la prière instante de ces yeux d'un bleu profond et mystérieux, elle lui tendit la main.

– Oui, je vous pardonne volontiers, monsieur, car je sens que vous êtes gentilhomme et que ce ne fut là qu'un mouvement trop vif de votre part.

– Que je regretterai toujours ! murmura don Miguel en effleurant de ses lèvres les doigts d'Inès.

Un peu de rose monta aux joues pâles de la jeune fille. Elle se redressa sur le divan et se mit debout en s'appuyant au bras de Jacques.

– Te sens-tu mieux, mon Inès ? demanda le jeune garçon.

– Oui, oui, j'irai très bien maintenant jusqu'à ma chambre.

– Alonsa va vous reconduire, dit don Miguel. Et surtout, demandez-lui tout, absolument tout ce

qui vous sera utile ou agréable. Les ressources de Solepto sont très grandes, je les mets à votre entière disposition. Ne me remerciez pas, mademoiselle ! J'ai beaucoup à réparer envers vous, maintenant surtout.

Il s'inclina profondément, et la jeune fille sortit au bras de Jacques, tous deux suivant Alonsa.

Comme ils pénétraient dans la salle au sol rutilant d'or, une ombre passa entre deux piliers. Alonsa appela :

– C'est toi, Vicenta ? Viens saluer la señorita.

Une jeune fille s'avança. Elle était petite et mince ; son visage assez régulier, au ton de bronze clair, rappelait celui d'Alonsa.

– C'est ma fille, la sœur de lait du cabecilla, dit Alonsa.

Inès s'apprêtait à dire un mot aimable, car elle était reconnaissante des soins dévoués dont l'entourait l'excellente femme. Mais ce mot expira sur ses lèvres et se changea en une phrase banale et gênée devant le regard hostile, presque

mauvais, des yeux noirs de la jeune Indienne.

– Le cabecilla ordonne que tu te mettes au service de la señorita, dit Alonsa.

Les traits de Vicenta eurent une rapide mais violente contraction.

– Oh ! je n'ai besoin de personne ! dit vivement Inès. J'ai toujours eu coutume de me servir seule.

– Le cabecilla le veut, señorita, il faut lui obéir.

Et sur cette réplique, que dans sa soumission aveugle et dans sa vénération passionnée pour son jeune maître la bonne Indienne jugeait péremptoire, Alonsa s'éloigna, précédant toujours les deux jeunes gens, tandis que Vicenta disparaissait derrière les lourds piliers.

– Elle ne me plaît pas, la fille d'Alonsa ! fit observer Jacques quand il se trouva seul avec sa sœur dans leur appartement.

– À moi non plus. Mais je pense que nous n'aurons guère affaire à elle, car, quoi qu'en dise Alonsa, je suis bien décidée à refuser ses

services. Du reste, je ne suppose pas que nous nous éternisions ici, puisque don Miguel a l'intention de nous rendre la liberté. Va maintenant prendre un peu l'air, mon Jacques, je vais me reposer.

Quand son frère se fut éloigné, Inès s'étendit dans un fauteuil. Les émotions éprouvées tout à l'heure l'avaient brisée et lui occasionnaient un retour de fièvre. Elle essaya de somnoler pour calmer son cerveau surexcité. Mais toujours elle se retrouvait là-bas, dans cette tente somptueuse, devant cet être étrange qui s'érigeait en justicier et qui possédait un si mystérieux pouvoir. Elle revoyait les autres prisonniers, les condamnés maintenant... Et un frisson la secouait à la pensée que, bientôt, l'impitoyable justice du roi des Andes les rayerait du nombre des vivants.

Certes, ils avaient tous été coupables. Mais la punition était terrible... Et don Miguel avait-il le droit de l'infliger ? Puis, ces hommes allaient tomber dans l'éternité, paraître devant leur juge avec un épouvantable poids de fautes.

À cette idée, l'âme chrétienne d'Inès

tressaillait de douloureuse terreur.

Mais le roi des Andes serait inexorable, elle l'avait bien compris tout à l'heure, lors de son timide essai d'intercession en leur faveur.

## IV

– Il faut prendre l'air, mon enfant, faire un peu d'exercice, tout doucement, déclara le lendemain matin don Sanche en venant voir la jeune fille. Tenez, venez avec votre frère et moi, nous allons vous faire connaître un peu Solepto.

Inès se coiffa d'un large chapeau de paille claire sous lequel son visage paraissait plus délicat encore, et suivit docilement l'excellent homme.

Sous l'ardent soleil matinal, la mystérieuse cité du roi des Andes présentait un aspect charmant, avec ses tentes aux gaies couleurs, ses maisonnettes de bois clair entourées de petits jardins, ses voies larges et bien entretenues. Des hommes allaient et venaient. On voyait peu de femmes, et la plupart étaient des Indiennes. Cependant, Inès et ses compagnons en croisèrent une d'une cinquantaine d'années, vêtue de

haillons et poussant péniblement une brouette lourdement chargée. Ses cheveux noirs, un peu grisonnants, tombaient en mèche autour d'un visage qui gardait des traces de beauté, mais qui était visiblement flétri par la fatigue et les intempéries.

Au passage, elle leva vers Inès des yeux mornes, où la jeune fille crut lire une supplication.

– Vous voyez là une de nos prisonnières les plus sévèrement traitées, dit don Sanche.

– Qu'a-t-elle donc fait, señor ?

– Son mari et elle, très riches, occupaient à Lima une situation prépondérante. C'étaient des êtres durs et mauvais, ne songeant qu'au luxe et méprisant les gens dépourvus de fortune ou de hautes relations. En outre, par de louches manœuvres, ils avaient soustrait à des neveux orphelins et pauvres un héritage qui devait légitimement leur revenir et, non contents encore, cherchaient à nuire de toute façon aux pauvres enfants. C'était une belle occasion pour Miguel de prendre en main la cause des opprimés. Un

jour, don Pedro Meguillo fut trouvé mort chez lui et doña Maria disparut. Elle avait été conduite ici, où elle fut condamnée à ce que nous pourrions appeler les travaux forcés. Comme dans les premiers temps elle se révoltait, on dut la traiter très rigoureusement. Elle est devenue peu à peu plus raisonnable. Don Miguel s'entend à mater les résistances, je vous prie de le croire !

– Il est sans pitié ! dit Inès avec un geste de révolte en jetant un coup d'œil en arrière vers la femme qui s'éloignait péniblement, le dos courbé, et en qui on n'eût pu deviner celle qui avait été la plus élégante et la plus orgueilleuse des señoras de Lima.

Don Sanche eut un sourire indulgent.

– Vous avez l'âme très sensible, doña Inès. Cela vous sied, du reste. Moi, voyez-vous, tandis que j'exerçais dans une grande ville d'Espagne, j'ai été, de la part de mes collègues, victime des pires injustices, j'ai enduré toutes les amertumes. Aussi mon cœur est-il de marbre pour les souffrances de ces êtres mauvais qui ont été impitoyables pour leurs semblables. J'applaudis à

tous les jugements du maître auquel je suis passionnément attaché. Ah ! quel être que celui-là ! Pour ses hommes, il est une divinité. Les plus rudes natures, les caractères les plus indomptables lui obéissent sans même songer à discuter et subissent ce charme, cette séduction irrésistible qui se dégagent de son regard, de sa voix, du moindre de ses gestes, de toute sa personne en un mot.

Don Sanche, très calme d'ordinaire, s'était animé ; un véritable enthousiasme s'exprimait sur sa physionomie.

– Et quelle intelligence ! Avec lui, l'association a pris un essor extraordinaire. Je vous parle ouvertement de cela, señorita, et à vous aussi, mon jeune ami, parce que don Miguel, qui m'honore de sa confiance, a bien voulu m'apprendre que vous n'ignoriez rien.

– Don Miguel n'a rien à craindre, Jacques et moi savons ce que nous impose la discrétion, dit gravement Inès.

– Oh ! le maître vous connaît bien, dit don Sanche dont un sourire malicieux plissa un

instant les lèvres. Il a vite fait de pénétrer un caractère !

– Ah ! cette fois, j’en suis sûr, c’est bien vous, monsieur de Salves !

Jacques jetait cette exclamation en s’élançant vers un jeune homme qui venait d’apparaître au tournant d’une maisonnette et s’arrêtait brusquement en réprimant un geste de contrariété. Un sourire forcé lui vint aux lèvres.

– Vous m’avez reconnu, Jacques ?

– Mais oui, j’en étais déjà presque sûr l’autre jour. Mais comment êtes-vous ici ?

– Je vous raconterai cela plus tard... Si vous me présentiez à M<sup>lle</sup> votre sœur, Jacques ?

– Très volontiers ! Inès, le vicomte de Salves.

– J’ai entendu plusieurs fois parler de vous par Jacques, monsieur, dit Inès en répondant au profond salut du jeune homme. Mais, réellement, aurais-je jamais pu penser que je ferais ici votre connaissance ?

– Tout ce qui vous arrive vous semble un rêve, n’est-ce pas, mademoiselle ?... Eh bien ! il en est

absolument de même pour moi. Il est vrai que je suis un très nouveau sujet du roi des Andes et que je n'ai pas secoué encore toute la stupéfaction qui m'a saisi en arrivant ici... Mais pardon, mademoiselle, j'interromps votre promenade... Don Sanche, je vous cherchais de la part du docteur Helber. Mais je vois que vous êtes occupé...

– Ne vous dérangez pas surtout pour nous, don Sanche, s'écria Inès. Allez où vos affaires vous appellent, nous saurons très bien nous promener seuls.

– D'autant mieux que votre frère connaît déjà le camp. Je vous quitte donc, doña Inès, en vous souhaitant bonne promenade.

Les deux hommes s'éloignèrent et Jacques entraîna sa sœur en disant :

– Je vais te montrer les jardins de don Miguel, Inès.

Ils passèrent à une courte distance de la tente du roi des Andes, complètement isolée des autres et adossée à la falaise rocheuse percée de grottes.

Jacques s'engagea dans un sentier couvert de sable fin qui montait doucement jusqu'à un point où il se mit à contourner la falaise en formant corniche. Le frère et la sœur se trouvèrent tout à coup sur une terrasse naturelle, assez étroite, garnie de fleurs et d'arbustes disposés avec beaucoup de goût.

– Don Sanche m'a expliqué l'autre jour qu'à cause du froid des nuits à cette haute altitude on ne pouvait y mettre que des espèces robustes, dit Jacques. Encore est-ce ici une situation privilégiée. Mais, là-haut, il y a une serre superbe.

Une seconde terrasse s'élevait en effet au-dessus de celle-ci. Et quand Inès eut gravi les marches de granit y conduisant, elle vit devant elle une longue serre où s'épanouissaient des roses, des orchidées, de magnifiques clématites.

– Oh ! Inès, voilà Edmée ! murmura Jacques.

M<sup>lle</sup> de Blangard était là, en effet. Couverte de vieux vêtements, elle bêchait une plate-bande, sous la surveillance d'un grand nègre qui fumait paisiblement sa pipe.

Oubliant toutes les méchancetés dont elle avait eu à souffrir de la part de sa cousine, Inès murmura, les larmes aux yeux :

– Pauvre Edmée !

La prisonnière venait de les apercevoir. Son teint blêmi se colora d'une rougeur de colère, et Inès, qui s'avavançait vers elle, reçut en plein visage un regard de fureur haineuse.

– Vous venez m'insulter... jouir de mon malheur ! dit Edmée entre ses dents serrées.

– Edmée, pouvez-vous penser...

Le nègre s'avança.

– Pardon, señorita, dit-il poliment, le maître interdit de parler aux prisonniers.

– Mais cette prisonnière est ma cousine... Et je suis bien certaine que don Miguel me permettrait de lui adresser quelques mots.

– Je ne sais pas, señorita, dit le nègre, évidemment embarrassé. Tenez, voilà don Estevan qui passe là-bas. Si vous vouliez lui demander...

Le lieutenant du roi des Andes, voyant la jeune fille faire quelques pas dans sa direction, s'avança avec empressement et répondit aussitôt à la demande d'Inès.

– Mais oui, señorita, parlez à votre cousine. Le cabecilla vous donne ici toutes les libertés... Jemmy, vous pouvez laisser la señorita avec la prisonnière.

Le nègre s'éloigna et Inès se rapprocha d'Edmée qui avait interrompu son travail. Elle fut aussitôt frappée de l'altération des traits de sa cousine, de son teint plombé, de ses yeux entourés d'un grand cercle noirâtre.

– Qu'avez-vous, ma pauvre Edmée ? demanda-t-elle avec un intérêt compatissant.

– Ce que j'ai ! dit sourdement Edmée. J'ai que cet homme, ce monstre sans entrailles, malgré la fièvre qui me dévore depuis que j'ai eu si froid la nuit, me fait travailler tout le jour, sous une surveillance incessante ! Et quel travail ! Bêcher en plein soleil ! Ou bien laver le linge des hommes du camp avec d'autres malheureuses victimes comme moi de cet être féroce ! Je ne

peux plus, je sens que je tomberai d'un moment à l'autre !

De fait, Inès comprenait qu'elle ne mentait pas, il lui était loisible de constater qu'elle était réellement malade.

– Si je pouvais quelque chose pour vous, Edmée ! Mais, hélas ! don Miguel est impitoyable ! J'ai essayé l'autre jour, avant votre condamnation, mais j'ai compris aussitôt qu'il n'était accessible à aucune prière.

Edmée eut un ricanement mauvais.

– Ah ! ah ! mademoiselle de Brévys, vous croyiez que par la grâce de vos beaux yeux vous obtiendriez tout de ce chef de brigands, parce qu'il a eu la fantaisie de vous accorder quelques égards ! Il faut en rabattre, vous voyez. Et je ne désespère pas de vous voir un jour réduite au même sort que moi.

– Vous en seriez donc contente, Edmée ? dit Inès en plongeant ses yeux graves et tristes dans ceux de sa cousine.

– Certes ! Je ne souhaite que cela ! riposta

cyniquement Edmée. Vous savoir heureuse et paisible pendant que je pâtis et que je trime sera toujours pour moi une aggravation de peine.

– Vous êtes une horrible créature ! cria Jacques avec indignation. Puisqu’il en est ainsi, je vais vous apprendre quelque chose : don Miguel nous rendra la liberté et nous retournerons en France.

Edmée blêmit de fureur.

– Ce n’est pas vrai ! Jamais il n’est sorti d’ici un prisonnier.

– Il paraît, en effet, que nous serons les premiers.

Edmée eut une sorte de rire sarcastique.

– Il vous a raconté ça, mais allez donc voir quand il y viendra ! Il a voulu faire le généreux vis-à-vis d’Inès dont il s’est toqué. Mais, justement à cause de ça, il ne la laissera pas partir. Et je crois, ma petite, que vous êtes destinée à devenir la reine des Andes ! ajouta-t-elle en ricanant méchamment devant le regard effaré qui se levait vers elle.

Inès, dont le teint s'empourprait de pénible émotion, riposta avec vivacité :

– Vous dites des choses ridicules, Edmée ! Je veux croire que vous parlez sous l'empire de la fièvre.

– Ne faites pas la naïve, ça ne prendrait pas avec moi ! Tenez, pourquoi cette brute de don Estevan, qui vous a, tout comme les autres, si maltraitée l'autre jour, était-il aujourd'hui tout sucre et tout miel ? C'est qu'il doit savoir par expérience ce qu'il en coûte de n'avoir pas de nez et de ne pas prévoir les caprices du maître.

– Je vous laisse, Edmée, puisque vous persistez à divaguer, dit froidement Inès.

Elle s'éloigna avec son frère, poursuivie par le ricanement d'Edmée.

– La mauvaise créature ! dit Jacques avec colère. Ah ! elle n'a bien que ce qu'elle mérite, et don Miguel a joliment raison de...

– Jacques, il ne faut pas dire cela !

– Si, si, si ! Et si je rencontrais don Miguel, je...

– Eh bien ! le voilà, don Miguel ! Que lui voulez-vous ?

Les deux jeunes gens, en quittant Edmée, avaient longé la serre et arrivaient à l'extrémité au moment où le roi des Andes en sortait, suivi d'un homme en tenue de jardinier.

Inès, encore sous l'empire des paroles de sa cousine, devint pourpre. Don Miguel, qui enlevait son large sombrero pour la saluer, eut dans le regard une brève lueur de surprise et d'émotion, en même temps qu'un pli de contrariété se formait sur son front.

– Vous sentez-vous mieux aujourd'hui, mademoiselle ? s'informa-t-il avec courtoisie.

– Beaucoup mieux, monsieur. D'ailleurs, l'air exquis que l'on respire ici doit merveilleusement aider à la guérison.

– Certes ! Il est rare, du reste, que nous ayons des malades. Vous aviez quelque chose à me dire, monsieur Jacques ?

– Oh ! rien de sérieux ! Je plaisantais, et Inès m'en voudrait trop si je racontais...

– Les méchancetés que votre cousine lui a servies, acheva don Miguel.

Le regard stupéfait et confus d'Inès se leva vers lui.

– Quoi ! avez-vous entendu ?

– Non, pas entendu, mais vu de loin et compris que cette mauvaise créature cherchait à vous faire souffrir, en réponse à votre bonté. Mais elle aura sa punition...

– Comment, moi qui voulais vous demander au contraire de la traiter moins sévèrement, tant qu'elle sera malade surtout ! s'écria Inès d'un ton désolé.

Les sourcils sombres se froncèrent.

– Me demander cela pour cette misérable qui vous déteste ! Doña Inès, votre bonté vous égare !

– Mais elle est malade ! murmura Inès d'un ton suppliant sans oser le regarder, car elle craignait de le voir irrité comme la veille. Et je lui pardonne, je vous assure ! D'ailleurs, elle a été si mal élevée ! Pas de religion, pas de principes, l'exemple et les conseils de son père.

Don Miguel, ayez un peu de miséricorde !

– Vous pouvez me regarder, doña Inès, je ne suis pas en colère !

Elle leva les yeux et le vit qui souriait avec une ironie légère et amusée, tandis qu'un peu d'émotion adoucissait son regard.

– Puisque vous ne goûtez pas le plaisir de la vengeance, mademoiselle...

– La vengeance !... Oh ! l'affreux mot, et l'affreuse chose pour une chrétienne !

– Elle est une des bases de l'organisation des Frères de la Justice... Je ne suis pas croyant, pas plus que ne l'étaient mon père et mon aïeul, mais je respecte les convictions d'autrui. C'est vous dire, mademoiselle, que je ne discute pas vos idées sur la vengeance et que je les admire même, car il doit être dur souvent de pardonner.

– Quelquefois, peut-être... mais je crois que la douceur l'emporte encore sur l'effort à faire sur soi-même. Pourquoi n'essayeriez-vous pas, monsieur ?

– Moi ? Je n'ai pas d'ennemis personnels,

mademoiselle. J'ai toujours été entouré de dévouements passionnés et d'admiration enthousiastes, je n'ai jamais connu la trahison ni l'injustice. Dans l'œuvre que j'ai continuée après mon aïeul et mon père, j'agis donc en toute impartialité, puisque, personnellement, je n'ai rien à reprocher à la société qui m'a toujours comblé de ses faveurs quand je me suis trouvé en rapport avec elle. Ce que je fais, je le fais par pur esprit de justice, par compassion pour tant de pauvres êtres qu'accable la méchanceté de leurs semblables. Mon seul but est d'amener sur la terre le règne de la justice et du droit.

Inès fut frappée de l'accent grave et convaincu de sa voix, de la loyauté du regard qui s'attachait sur elle. Cet homme était sincère, elle en était sûre.

– C'est un but superbe... Mais, pour cela, il faudrait transformer toute la nature humaine, faire disparaître ses instincts mauvais, son orgueil, ses appétits, ses ambitions. Pensez donc, monsieur, à quels obstacles se heurte le christianisme dans sa réforme des âmes !

Comment un homme pourrait-il réussir là où Dieu, respectant la liberté des âmes, a tant de peine à faire pratiquer sa loi pleine et entière par un petit nombre d'entre elles !

– C'est que, précisément, il faut enlever aux hommes leur libre arbitre dont ils ne savent pas faire usage et les obliger, par tous les moyens, à être bons. Ceux qui paraîtraient irréductibles devraient être supprimés par la mort.

– Mais, monsieur, vous feriez ainsi des esclaves, des êtres sans volonté et sans responsabilité... ou bien encore des hypocrites !

Machinalement, don Miguel se mit à pétrir entre ses doigts une rose qu'il tenait à la main.

– C'est possible. Mais je trouve que l'expérience vaut la peine d'être tentée. Voyons, n'est-il pas épouvantable de voir la monstrueuse somme d'injustices et de crimes qui se comptent chaque jour sur la terre ?

– Oh ! certes, oui ! Mais, nous autres, chrétiens, avons la certitude que la vraie, la seule justice digne de ce nom se trouve au-delà de ce

monde et qu'il n'y aura rien de si caché, de si secret qui ne soit expié à l'heure du jugement. C'est pour cela que nous sommes patients, que nous essayons de pardonner le mieux possible, d'autant plus que nous nous savons nous-mêmes coupables de bien des fautes et qu'il ne nous convient pas de jeter la pierre à autrui.

– Comment, doña Inès, moi qui vous croyais parfaite ! dit-il en souriant. Je pense que votre humilité vous entraîne trop loin en ce moment. Voyons, pour en revenir à votre demande de tout à l'heure, je veux bien, puisque vous semblez le désirer si fortement, faire diminuer la somme de travail imposée à votre cousine, tant qu'elle sera malade, du moins.

– Oh ! merci ! dit Inès avec un regard reconnaissant.

– Mais savez-vous ce qui va arriver, mademoiselle ? Naturellement, je ferai savoir à la prisonnière qu'elle ne doit cet adoucissement qu'à votre seule intervention. Eh bien ! elle vous en détestera encore davantage.

– C'est bien possible ! dit tristement Inès.

– Et vous voulez quand même ?

– Mais oui, parce que c'est mon devoir, répondit Inès avec une grave simplicité.

Don Miguel l'enveloppa d'un regard rapide où passait une lueur d'admiration émue. Puis, se détournant un peu vers l'entrée de la serre :

– Voulez-vous me permettre de vous faire les honneurs de mes fleurs ? dit-il avec une grâce courtoise.

Ce fut avec le plus vif intérêt qu'Inès et Jacques visitèrent cette serre installée avec les derniers perfectionnements, remplie de fleurs des espèces les plus belles et les plus rares, qui faisaient jeter à Inès des exclamations admiratives.

– Mais vous avez donc toutes les ressources possibles ici, monsieur ? dit-elle avec surprise à don Miguel, qui semblait se complaire à prolonger la visite.

– J'en ai beaucoup, en effet, mademoiselle. Songez que je possède des hommes appartenant à tous les corps de métiers. J'ai également quatre

architectes, dont un véritable artiste, méconnu et abreuvé d'amertume autrefois, et cinq ingénieurs. Avez-vous montré à doña Inès, monsieur Jacques, le moyen par lequel on arrive à Solepto ?

– Non, monsieur, pas encore.

– Si vous n'étiez pas fatiguée, mademoiselle, je pourrais vous faire voir cela ?

Inès se sentait encore en disposition de marcher et accepta l'offre qui lui était faite. Elle sortit de la serre les mains pleines de roses cueillies pour elle par don Miguel. Celui-ci, tout en redescendant vers le camp, nommait à ses hôtes les pics neigeux qui s'élevaient à l'horizon.

– Les volcans sont éteints par ici ? interrogea Jacques.

Le jeune homme eut un sourire mystérieux.

– On le croit, mais ils dorment seulement.

– Comment savez-vous ?

– Parce que j'ai entendu l'un d'eux – celui auquel s'adosse Solepto – gronder sourdement un jour.

– Vous l’avez entendu d’ici ?

– Non, pas d’ici, répondit laconiquement don Miguel.

Jacques n’osa pas interroger davantage ; du reste, ils arrivaient au centre du camp. Tous les hommes, sur le passage du jeune cabecilla, quittaient leurs occupations et se tenaient immobiles en exécutant le salut militaire. Don Miguel les regardait au passage. Et Inès fut frappée, comme elle ne l’avait jamais été, de la puissance de domination et du charme fascinant s’échappant de ce regard. À l’attitude de ces hommes, l’expression de leur physionomie, elle comprit que don Sanche avait dit vrai en affirmant qu’ils considéraient leur chef comme une divinité.

– Voici ce que je voulais vous montrer, mademoiselle, dit don Miguel.

Ils étaient arrivés devant une sorte de gouffre. Inès se pencha un peu et eut un mouvement d’effroi à la vue de l’abîme sombre qui semblait insondable.

– Sonnez, Matthew, dit don Miguel à un homme qui venait de paraître au seuil d'une maisonnette bâtie près de là.

L'homme disparut à l'intérieur, et don Miguel se mit en devoir d'expliquer à Inès que jadis un sentier accessible seul à d'intrépides grimpeurs donnait accès au plateau de Solepto. Lui, huit ans auparavant, ayant découvert que ce gouffre conduisait, par une route souterraine naturelle, jusqu'à un point de la montagne facilement accessible, y avait fait établir un ascenseur puissant destiné à monter hommes, chevaux, provisions. Puis, pour rendre Solepto complètement imprenable, il avait fait sauter à la dynamite le sentier.

– Aujourd'hui, l'ascenseur est en bas, parce que nous attendons quelques hommes partis depuis huit jours en expédition. Mais j'ai donné l'ordre de le faire remonter pour que vous puissiez vous rendre compte.

L'ascenseur apparut bientôt. Il était mû par l'électricité et parut à Inès remarquablement agencé.

– C'est par là que nous sommes arrivés ?  
interrogea-t-elle.

– Oui, mademoiselle... et c'est par là que vous partirez.

– Quand cela, monsieur ?

– Dans une huitaine de jours, je l'espère. Voilà un mot bien peu poli ! ajouta-t-il avec un sourire un peu sarcastique. Mais je comprends trop bien que vous ne vous considérez ici que comme une prisonnière et que vous ne voyiez en moi qu'un geôlier.

– En tout cas, je n'oublierai jamais les égards dont j'ai été entourée ! dit-elle vivement. Et je vous assure que je n'ai pas du tout l'impression d'être prisonnière !

– Voilà une parole qui m'est douce, mademoiselle, et dont je me souviendrai toujours. Non, vous n'êtes pas prisonnière, et vous ne l'auriez pas été un seul instant si j'avais su qui était cette jeune cousine des Blangard dont mes émissaires m'avaient parlé assez vaguement. Je me serais arrangé pour vous éloigner, ainsi que

votre frère, avant l'attaque et vous faire ramener en France. Cela aurait mieux valu de toute façon.

Inès, un peu surprise de l'accent singulier dont il prononçait ces mots, le regarda. Mais il détournait les yeux, tout en passant lentement la main sur son front où se creusait un grand pli.

– Je vous laisse maintenant, reprit-il aussitôt. Si vous voulez voir demain un endroit superbe, je vous engage à demander à don Sanche de vous conduire vers la cascade qui alimente notre usine d'électricité. Vous contemplerez quelque chose qui ne le cède en rien à nos sites d'Europe les plus fameux.

Il salua la jeune fille et s'éloigna.

– Maintenant, Jacques, je voudrais bien voir le bon M. Hamelette et ce brave Bille, si c'est possible, dit Inès.

– Bien sûr que c'est possible, puisque je les ai vus hier ! Ils sont libres comme nous... Seulement, ils ne sortiront pas d'ici, eux... Bah ! qui sait ? Don Miguel se laissera peut-être fléchir !

– Non, car il craindrait naturellement de voir son secret divulgué. Déjà, je trouve extraordinaire que, pour nous, il déroge ainsi à ses habitudes.

– C'est que nous lui inspirons une confiance sans limites, ma petite Inès ! riposta gaiement Jacques. Mais ce qu'il me plaît, ce roi des Andes ! Et à Bille, donc ! Tu vas l'entendre tout à l'heure... Tiens, le voilà ! Et M. Hamelette est derrière lui.

Bille avait aussi aperçu les deux jeunes gens et il accourait de toute la vitesse de ses longues jambes.

– Bonjour, mademoiselle Inès ! Vous savez, si je ne vous avais pas rencontrée, j'aurais été vous faire visite aujourd'hui. Je pense bien que le chef aurait permis ça ?

– Certainement, puisque vous êtes libre dans le camp, et nous aussi... Eh bien, que dites-vous de votre aventure, monsieur Bille ?

– Je dis, mademoiselle, que ce serait fameusement chouette à mettre dans un livre, cette histoire-là ! Avez-vous idée de quelque

chose comme ça... d'un camp de brigands pareil ! Mais non, ce ne sont pas des brigands, c'est impossible !... Et le chef est un homme ! Ah ! quel homme ! Rien qu'en regardant les gens, il les prend... Je ne suis pourtant pas facile à conduire, mademoiselle Inès, j'ai le caractère très indépendant ; mais je sens que ce don Miguel me ferait faire tout ce qu'il voudrait.

– C'est vrai ! dit Jacques. J'éprouve la même impression.

– Il a là un pouvoir terrible ! murmura pensivement Inès. S'il était mauvais, un pareil don serait effrayant !

Heureusement, je le crois loyal, et honnête, au fond, en dépit de son étrange manière de réformer la société.

– Et vous, mademoiselle, ça va mieux ? interrogea Bille avec intérêt

– Bien mieux, merci. J'ai été si bien soignée !

– Comme une princesse, pardi ! dit Bille en riant. Vous méritez bien ça, après tout l'ennui que vos canailles de parents vous avaient donné. J'ai

rencontré ce matin vos cousins qu'on menait travailler. Ah ! ils n'étaient pas frais, vous savez ! Le citoyen Maxence a reçu hier une bonne correction ; ça l'a calmé, du coup. Ce roi des Andes s'entend à faire marcher les gens ! Il y a ici une fameuse discipline ; mais pas de tracasseries, avec ça, et une certaine somme de liberté, et puis une nourriture très chouette, des cigares à volonté, la permission d'organiser de petits divertissements. Enfin, les gens d'ici se disent très heureux.

– Vous êtes déjà joliment renseigné, Bille ! dit Jacques en riant.

– C'est que j'ai trouvé un Parisien, monsieur Jacques, qui m'a donné des tuyaux sur tout ! Un gentil garçon qui est de Ménilmontant. Ça nous a fait plaisir à tous les deux, nous avons caqueté comme deux vieilles pipelettes... Ce qu'il aime son don Miguel, celui-là ! C'était pourtant un socialiste comme moi. Mais il n'y croit plus... comme moi aussi.

– C'est vrai ? demanda Inès.

– Très vrai. Les dirigeants, c'est des gens dans

le genre de Blangard qui rabâchent des belles phrases et nous mangent pendant ce temps-là la laine sur le dos. Les dirigés, c'est des imbéciles ou des vauriens. Alors, quoi ! j'ai pas envie d'être dans les uns ou les autres. Hein ! qu'en dites-vous, m'sieu Hamelette ?

Le géologue arrivait à tout petits pas, le nez dans son carnet de notes. À l'interpellation de Bille, il redressa brusquement la tête et aperçut alors le frère et la sœur.

– Ah ! mes bons enfants, je ne vous voyais pas. Comment allez-vous ? Quelles belles roses vous avez là, mademoiselle Inès !

Le bon savant avait un faible pour les fleurs et, dans son austère cabinet de travail de la rue de l'Université, sa sœur avait toujours coutume de mettre chaque jour un petit bouquet dont il aimait à aspirer de temps à autre le parfum.

– Mâtin ! oui, les belles roses ! dit Bille. Il est joliment aimable, le roi des Andes ! Voilà un chic brigand, au moins... Et il a des manières, donc ! On voit bien que c'est un de la haute !

– Le voilà reparti, chuchota Jacques à l'oreille de sa sœur. Don Miguel l'a complètement séduit et en fera maintenant ce qu'il voudra.

– C'est un bon garçon, dit M. Hamelette qui l'avait entendu. Il est très gentil pour moi et je suis content qu'il reste ici.

– Peut-être arriverez-vous à obtenir de don Miguel votre liberté, monsieur Hamelette, dit Jacques.

Le savant secoua la tête.

– J'en doute... Mais je m'y ferai facilement.

– Et vous ? demanda Inès à Bille qui s'amusa à chasser de petits cailloux avec une badine qu'il tenait à la main.

– Moi, mademoiselle ? Eh bien ! vrai, je crois que dans quelques jours je serai si bien habitué ici que je supplierais don Miguel de me garder s'il lui prenait fantaisie de m'envoyer promener !

– Alors, il serait inutile de chercher, si j'en trouvais l'occasion, à obtenir de lui pour vous le même traitement que pour nous ?

– Pour moi, oui, mademoiselle... Quant à M.

Hamelette, je ne sais pas.

– À cause de ma sœur, je ne refuserais pas, dit le savant après une légère hésitation. Mais je demanderais la permission de rester quelque temps encore pour étudier de curieuses formations géologiques du côté de la cascade.

– Eh bien ! don Miguel ne se plaindra pas d'avoir en vous des prisonniers pressés de le quitter ! dit Inès en riant. Peut-être Jacques est-il du même avis, lui qui est aussi un admirateur du roi des Andes.

– Mais oui, je ne suis pas pressé de m'en aller ! Nous sommes choyés ici, rien ne nous manque, l'air est délicieux, la vue magnifique... Pourquoi ne demanderions-nous pas à don Miguel, Inès, de nous garder à Solepto ?

– Tu dis des folies, mon pauvre Jacques ! répondit-elle en levant les épaules. Pour moi, j'ai hâte d'être hors d'ici !

– Oh ! pourquoi ? dit Jacques en ouvrant des yeux surpris. Personne ne nous attend là-bas et, ici, tu es traitée comme une petite reine, tu es

soignée comme un objet précieux par cette bonne Alonsa...

Elle l'interrompit en adressant à M. Hamelette une question sur ses travaux. Mais quand elle se trouva seule, elle se demanda avec perplexité pourquoi, vraiment, elle avait tant hâte de quitter Solepto et pourquoi cette hâte se doublait d'une tristesse étrange qui pénétrait son cœur d'une sorte d'angoisse.

Cette nuit-là, il tomba une pluie torrentielle et, quand Inès et Jacques sortirent, ils trouvèrent la température considérablement rafraîchie, malgré le soleil qui brillait de nouveau.

– Allons-nous quand même à la cascade, Inès ? demanda Jacques.

– Certainement ! Cela nous réchauffera.

– Tiens ! on dirait qu'il est arrivé de nouveaux prisonniers ! Regarde donc, Inès !

Un homme et une femme s'avançaient, encadrés par des partisans en armes. L'homme, qui paraissait avoir une cinquantaine d'années, était grand, fort, de mine dure et hautaine ; la

femme, jeune, mince, élégamment vêtue, devait être fort jolie lorsque la fureur et l'inquiétude ne crispaient pas, comme en ce moment, son visage encadré d'une chevelure brune en désordre.

– C'est un haut fonctionnaire de la République chilienne, expliqua M. de Salves, que les jeunes gens rencontrèrent peu après et qu'ils interrogèrent. Il pressurait odieusement ses administrés et donnait le plus déplorable exemple. Sa femme ne valait pas mieux que lui, elle l'excitait même à faire trafic de tout dans son administration. Les plaintes des victimes, étouffées par la crainte, sont venues jusqu'à don Miguel. Ces jours-ci, il a fait enlever dans leur hacienda le mari et la femme. Don Enrique va être jugé et probablement condamné à mort, la belle doña Luz ira rejoindre M<sup>lle</sup> de Blangard et apprendre à manier la bêche de ses mains blanches qui ne servaient qu'à la parer.

– Le roi des Andes a une justice expéditive ! dit Inès avec un léger frisson. Il supprime les gens avec une désinvolture !

– Oui, il est parfois terriblement sévère !

murmura Gaston de Salves en baissant un peu la voix et en jetant autour de lui un regard craintif. Et puis, cette surveillance perpétuelle, invisible, que l'on sait exister autour de soi...

– Voilà ce que je ne puis admettre ! C'est de l'espionnage, cela !

– Chut ! pas si haut ! murmura M. de Salves avec effroi. Il est si extraordinairement renseigné ! Et il ne supporte jamais la moindre réflexion sur sa manière d'agir.

Quand le jeune homme se fut éloigné, Inès et Jacques continuèrent leur route. Ils sortirent du camp et s'engagèrent dans un large sentier creusé dans le roc. Devant eux s'avançaient deux hommes qui causaient bruyamment en langue allemande. Ils semblaient être quelque peu en état d'ébriété et, avec leur longue barbe blondasse, leurs gestes brusques, leurs vêtements mal tenus, ils offraient un aspect peu rassurant.

– Ceux-là ont passablement l'air de bandits ! souffla Jacques à l'oreille de sa sœur.

Les hommes entendirent-ils ? Ou bien

remarquèrent-ils le mouvement de recul qu'Inès n'avait pu retenir à leur vue ? Toujours est-il qu'ils se mirent à ricaner en prononçant quelques mots dans leur langue et en prenant une attitude menaçante. L'un d'eux saisit le bras d'Inès et le secoua violemment, tandis que l'autre se campait devant Jacques en disant en mauvais espagnol :

– Eh ! le petit Français, qu'est-ce que vous racontiez de nous ?

– Cela ne vous regarde pas ! Et vous, laissez ma sœur ! cria Jacques avec véhémence.

Joignant le geste à la parole, il voulut saisir le bras qui tenait Inès. Mais l'autre Allemand l'envoya rouler à terre.

Quelqu'un bondit tout à coup sur la corniche étroite qui surplombait le sentier, puis dans le sentier lui-même. Une détonation se fit entendre et l'agresseur roula sur le sol, la cervelle fracassée.

Déjà, le canon du revolver de don Miguel – car c'était le roi des Andes qui surgissait si inopinément – se tournait vers l'autre Allemand

tout à coup figé au sol. Mais Inès s'élança vers le jeune homme, elle lui saisit le bras en s'écriant :

– Non, non, c'est assez ! C'est trop !

La balle partit, mais le mouvement imprimé par la main d'Inès en avait changé la direction et elle alla frapper le roc au-dessus de la tête de l'homme.

– Laissez-moi faire justice de ce misérable, mademoiselle ! s'écria don Miguel qui semblait en proie à une irritation effrayante.

– Non ! non ! Don Miguel, je vous en prie ! La mort... pour cela ! Ils n'avaient pas leur raison, d'ailleurs.

– Double faute, en ce cas ! Je punis rigoureusement l'ivrognerie.

– Eh bien ! vous le punirez... mais n'allez pas le tuer pour cela ! C'est déjà trop d'un !

– Regardez pourtant ce qu'il a fait à votre frère.

Jacques se relevait, montrant à son front une entaille d'où le sang coulait.

– Oh ! ce ne sera rien du tout ! dit le jeune garçon. Franchement, cela ne mérite pas le sort que vous voulez infliger à cet individu !

– Oh ! non !... Don Miguel, dites vite que vous pardonnez !

Les yeux sombres s'adoucissaient sous le doux regard suppliant, un léger sourire vint aux lèvres de don Miguel.

– Oh ! oh ! pardonner ! C'est trop me demander, doña Inès ! Je veux bien, pour ne pas vous attrister, faire grâce de la vie à ce coquin. Mais quant à supprimer toute punition, c'est impossible. D'ailleurs, ces deux-là étaient les plus mauvaises têtes de la troupe et j'ai déjà dû plusieurs fois sévir contre eux.

Il se tourna vers l'homme et prononça quelques mots en allemand. Le coupable, qui était devenu verdâtre et tremblait de tous ses membres, baissa la tête comme s'il ne pouvait supporter l'éclair menaçant qui s'échappait des yeux du maître, et s'éloigna dans la direction du camp.

Don Miguel voulut bander lui-même le front de Jacques, puis, voyant Inès toute pâle et frissonnante, car la réaction s'opérait maintenant, il l'obligea à accepter l'appui de son bras pour regagner le camp.

Quand le récit de l'agression se répandit parmi les hommes du roi des Andes, il y eut une surprise qui se traduisit chez tous par une exclamation dans le genre de celle que laissa échapper Bigonnet, le Parisien dont avait parlé Bille :

– Ben ! fallait qu'ils aient un fier plumet pour s'attaquer à des prisonniers de ce calibre-là, que le maître soigne comme la prunelle de ses yeux ! Hermann va savoir ce qu'il en coûte !

Après avoir remis Inès et Jacques aux bons soins d'Alonsa, don Miguel avait fait prévenir son médecin. Celui-ci trouva Inès reprise de la fièvre et prescrivit aussitôt le repos absolu.

– Après une bonne nuit, ce sera passé, ajouta-t-il d'un ton encourageant.

– Oh ! je ne pourrai pas dormir ! Je reverrai

sans cesse cet homme, ce malheureux qu'« il » a tué si facilement, sans motif réellement grave ! dit Inès en frissonnant.

– Comment, sans motif ? Ces coquins vous attaquaient, ils ont blessé votre frère.

– Mais il faut penser qu'ils n'avaient pas leur raison !

– Ignorez-vous, señorita, que l'ivresse, après une troisième récidive, – comme c'est le cas ici – est punie de mort ?

– Mais vous êtes effrayant ! Ce vice peut être guéri par d'autres moyens sans en arriver à celui-là !

– Oui, c'est possible... Allons, ne pensez plus à tout cela et essayez de vous reposer, doña Inès.

En quittant sa malade, le médecin se rendit chez don Miguel qui l'avait fait mander. Il trouva le roi des Andes occupé à donner des instructions à Joaquino et à Diego, les deux frères, ses serviteurs fidèles entre tous, passionnément dévoués.

– Eh bien ! comment va cette pauvre enfant,

don Sanche ? demanda-t-il en congédiant du geste les deux hommes.

– Cette aventure lui a occasionné une petite rechute, señor. Mais ce ne sera rien, je l’espère. Elle paraît avoir été surtout péniblement frappée par l’exécution si expéditive de cet homme.

Les sourcils de don Miguel se contractèrent un peu.

– Si j’avais eu le temps de réfléchir, je ne l’aurais pas tué devant elle. Veillez à ce qu’elle n’ait pas connaissance du châtiment que je vais faire infliger à l’autre. Elle est tellement sensible et charitable qu’elle s’en tourmenterait encore. Puis, elle me demanderait sa grâce. Et, vraiment, ce serait une faiblesse insigne de ma part. Des exemples de ce genre sont absolument indispensables pour les autres.

– Il est difficile de refuser quelque chose à doña Inès ! dit don Sanche avec un léger sourire.

Les traits de don Miguel eurent une brève contraction.

– C’est stupide ! murmura-t-il entre ses dents.

Il se leva, fit quelques pas à travers la tente, puis revint vers le médecin qui le regardait avec une évidente surprise.

– Je vais m’absenter pour quelques jours. Vous aurez tous les soins possibles pour M<sup>lle</sup> de Brévys et son frère. Vous ferez l’impossible pour leur procurer ce qui pourra leur être agréable. À mon retour, je pense que tout sera organisé afin que je puisse leur faire quitter Solepto.

– Je ne croyais pas que vous auriez tant de hâte, señor, dit don Sanche qui paraissait réellement stupéfait.

Don Miguel riposta avec une sorte de violence :

– Si, j’ai hâte de les voir loin d’ici... loin de moi ! Vous êtes pour moi un ami fidèle et discret, don Sanche, je n’ai pas à vous cacher que cette jeune fille a fait sur moi la plus profonde impression. Déjà, après l’avoir vue à Paris seulement pendant quelques instants, je n’avais pu oublier le charme délicieux de cette physionomie, la lumière et la candeur de ce regard. En la revoyant ici ma prisonnière,

attachée au poteau et semblable ainsi à une jeune martyre, je ressentis une violente commotion au cœur. Et depuis, cet amour grandit chaque jour en voyant sa grâce, sa bonté exquise, sa délicatesse d'âme. Mon cœur était demeuré fermé jusqu'ici, mais elle y est entrée en souveraine... Et c'est pourquoi, ne pouvant donner suite à un tel rêve, je veux l'éloigner le plus tôt possible, afin de l'oublier.

– Mais... mais qui vous empêche, señor, de lui offrir votre nom ?

Don Miguel eut un rire sarcastique.

– Lui demander d'épouser un chef de brigands ! Car elle ne me considère pas autrement, sans doute !

– Oh ! señor ! Vous n'auriez qu'à lui montrer le noble but que vous poursuivez...

– Elle le connaît, mais j'ai compris que jamais elle n'admettrait les moyens que je prends pour y atteindre.

– Cependant, dans le monde, le comte de la Roche-Gléon est un homme honoré et estimé

entre tous !

– Le comte de la Roche-Gléon, oui... Mais le roi des Andes est un hors-la-loi. Admettez qu'une cause quelconque – une trahison, par exemple – fasse connaître la vérité... Comment une jeune personne élevée dans les idées de M<sup>lle</sup> de Brévys supporterait-elle la position qui serait alors celle de son mari ? Non, don Sanche, une pareille question n'est pas discutable et, pour l'amour même que je lui porte, je ne voudrais pas que doña Inès devînt ma femme dans de semblables conditions !

Don Sanche enveloppa d'un regard d'enthousiaste admiration le beau visage pâli où se lisaient à la fois une tristesse immense et une indomptable résolution.

– Vous êtes héroïque, señor !

– Non, je l'aime simplement beaucoup plus que moi-même et je ne voudrais jamais qu'elle souffrît par moi. Du reste, vous pouvez être certain qu'en admettant que je fusse assez fou pour lui adresser une demande en mariage, je recevrais un refus formel !

– Oh ! cela !... Vous n'ignorez pas, señor, de quel charme dame nature vous a doué. De plus, doña Inès, par suite de l'excellente administration de son tuteur, va se trouver presque pauvre. Un tel mariage serait pour elle...

Don Miguel l'interrompit d'un geste irrité :

– Taisez-vous, don Sanche. J'estime trop M<sup>lle</sup> de Brévys pour penser un seul instant que de telles considérations puissent l'empêcher d'accomplir son devoir. Or, elle « devrait » refuser – d'autant plus qu'elle est une chrétienne fervente et moi un incroyant, situation qui met un obstacle de plus entre nous... Voyons, c'est assez sur ce sujet. Vous pouvez vous retirer, don Sanche, je vais maintenant donner mes instructions à don Estevan.

« Quel homme ! songea le médecin en s'éloignant. Je me doutais bien qu'il avait quelque sentiment pour elle, mais cela paraît plus grave que je ne le pensais... Et il a l'air de souffrir ! Quoi qu'il en dise, la jeune personne serait peut-être ravie. Elle ferait là un rêve féérique ! Mais elle paraît si sérieuse et si simple,

cette petite ! Une bien charmante nature ! Don Miguel n'aurait pu trouver mieux, il aurait été heureux avec elle, notre cabecilla bien-aimé. Pourvu, encore, qu'il ne souffre pas trop longtemps ! »

## V

La nuit s'étendait sur la cité du roi des Andes. Les lampes électriques qui éclairaient ses larges voies étaient éteintes, celles des maisons et des tentes les imitaient une à une, en même temps que s'atténuaient les bruits du camp. Une guitare résonnait encore... un éclat de voix se faisait entendre par une fenêtre entrouverte. Mais, bientôt, le silence complet régnerait, ainsi que l'exigeaient les ordres du maître, toujours strictement observés, même pendant ses plus longues absences.

Du côté des grottes, une ombre féminine surgit. Petite et menue, elle avançait sans bruit et sans hésitation, en dépit de l'obscurité.

Bientôt, elle atteignit l'enclos réservé aux demeures des prisonniers – humbles cahutes que gardait une sentinelle, non par crainte d'une évasion qui n'était pas possible à Solepto, mais

dans le cas où une révolte eût été tentée. Un coup de sifflet ou une simple pression sur un large bouton électrique placé dans la guérite où elle s'abritait suffisait à cette sentinelle pour avertir un petit poste tout proche.

En dehors de l'enclos se trouvait une espèce de hangar où les prisonniers rangeaient les outils dont ils s'étaient servis pendant le jour. Ce fut de ce côté que la femme, évitant la sentinelle, se dirigea d'un pas glissant. Quand elle se trouva tout près, elle appela doucement :

– Êtes-vous là, señor Hermann ?

– Qui est-ce qui me parle ? Que voulez-vous ? dit une voix rude en mauvais espagnol.

– Une personne qui s'intéresse à votre sort. Répondez d'abord à une question : voulez-vous vous venger de celle qui est cause du rude châtiment que vous inflige le cabecilla ?

– Celle qui est cause ? Voulez-vous parler de la Française ? Elle a empêché le maître de me tuer.

– C'était une comédie ! Elle voulait

simplement attendre don Miguel par son émotion et ses prières et lui faire croire à sa bonté. La preuve qu'elle se soucie bien de vous, c'est qu'elle vous a laissé châtier comme le dernier des esclaves, alors qu'il lui eût été facile d'obtenir votre grâce du cabecilla, qui ne lui refuserait rien.

– C'est vrai ! Mais qui êtes-vous donc ? Et pourquoi venez-vous me raconter cela ?

– Que vous importe qui je suis ! Je viens vous offrir la vengeance.

– C'est très bien, mais je ne veux pas m'engager à l'aveugle dans une affaire au bout de laquelle, si je suis découvert, le maître me fera pendre sans rémission ! Dites-moi votre nom, on verra après.

Comme sa mystérieuse interlocutrice ne répondait pas, Hermann ajouta d'un ton goguenard :

– Du reste, je peux vous le dire moi-même, je vous ai reconnue à votre voix. Vous êtes Vicenta, la sœur de lait du maître.

La femme eut une sorte de rire forcé.

– Vous êtes très fort, señor ! Eh bien ! oui, c'est moi, Vicenta, qui viens vous offrir la vengeance, en même temps qu'un moyen de fuir l'enfer que sera désormais pour vous Solepto.

– Pourquoi faites-vous cela ? Car je ne suis pas assez présomptueux pour imaginer que ce soit par intérêt pour moi ?

– Non, c'est seulement parce que je déteste cette Française ! dit l'Indienne d'un ton sournoisement haineux.

– Ah ! vous êtes jalouse de la jolie señorita, des égards dont l'entoure don Miguel, alors que vous, sa sœur de lait, êtes traitée simplement par lui comme une esclave ! ricana Hermann. Et qu'avez-vous imaginé ?

– Voici : j'ai pu entendre l'autre jour une conversation entre le señor de Blangard et son fils. J'ai appris ainsi que le jeune homme – il s'appelle Maxence – avait compté naguère épouser sa cousine, la señorita en question, et qu'il avait maintenant contre elle de la haine plein le cœur. « Ah ! si je la tenais entre mes mains ! » disait-il d'un air mauvais. Ils parlaient

aussi de tenter une évasion, mais ils disaient qu'il n'y fallait pas compter sans la complicité de quelqu'un d'ici... Cette complicité, il faudrait que vous vous arrangiez pour la leur offrir de ma part, mais sans me nommer. Vous travaillez depuis deux jours avec eux. Tâchez de leur glisser quelques mots.

– Mais comment vous arrangerez-vous pour les faire fuir ?

– C'est mon affaire. Vous n'aurez qu'à les prévenir, à leur demander leur acceptation. Demain soir, je viendrai ici savoir la réponse. Nous arrangerons tout alors pour le jour... Il faudrait que ce soit après-demain, car le maître revient dans quatre jours et il faut qu'il trouve l'oiseau envolé.

– Mais je ne comprends pas comment la fuite des Blangard a des rapports avec M<sup>lle</sup> de Brévys ?

– Patience, vous comprendrez plus tard !

– Et les autres prisonniers qui accompagnaient les Français ?

– Nous pourrons les faire évader aussi, ce sont

des gens sans scrupule dont nous n'avons rien à craindre. Mais pas le vieux savant ni l'autre jeune homme, par exemple ! Ils sont du parti de la señorita.

– Oui, je sais. On les laissera tranquillement ici.

– À demain soir donc, señor.

– À demain soir, señorita.

Le pas léger s'éloigna et Hermann demeura seul.

– Ce que c'est qu'une haine de femme ! murmura-t-il en s'étendant de nouveau sur le sol, son seul matelas. La jolie Française va savoir ce qu'il en coûte d'avoir touché le cœur de don Miguel, jusqu'ici imprenable... Mais je voudrais bien savoir comment cette Vicenta va s'arranger pour nous faire sortir d'ici ! Impossible par les moyens connus... Seulement, elle sait peut-être quelque secret. Sa mère a la confiance du maître... Je crois qu'on peut se fier à elle, c'est une fille intelligente et rusée. Puis, elle a intérêt à réussir, car si nous étions pris, nous aurions vite

fait de dévoiler sa complicité... Et alors, la justice du maître serait expéditive... pour nous aussi, du reste ! ajouta-t-il avec un frisson de terreur qui le secoua tout entier.

Inès avait été promptement remise de sa petite rechute. Et maintenant, elle se promenait chaque jour avec Jacques, M. Hamelette et Bille. L'immense esplanade sur laquelle était bâtie Solepto, et qui surplombait d'un côté les abîmes, tandis que les trois autres étaient bornés par d'énormes falaises, se prolongeait sur une longueur de trois kilomètres, pour finir brusquement à pic. Les prisonniers admiraient sans réserve l'aménagement de la mystérieuse cité, dont tous les détails leur étaient montrés par don Sanche ou don Estevan, celui-ci très empressé, comme un homme qui a beaucoup à se faire pardonner.

Inès, si elle l'eût voulu, eût été entourée ici d'une véritable petite cour. Il ne manquait pas, dans la troupe du roi des Andes, d'hommes du monde appartenant à toutes les nationalités, qui

auraient été charmés de l'entourer d'hommages discrets. Mais elle ne s'en souciait aucunement et passait indifférente au milieu de l'admiration flatteuse que soulevait sa présence.

– Nous sommes si peu de chose près de don Miguel ! soupirait M. de Salves, qui s'arrangeait pour croiser chaque matin le frère et la sœur dans leur promenade, et paraissait tout radieux lorsqu'il avait pu échanger quelques paroles avec M<sup>lle</sup> de Brévys.

Les partisans du roi des Andes avaient tous la conviction que don Miguel demanderait à la charmante Française, qu'il entourait d'attentions si inaccoutumées, de devenir sa femme. Et la pensée d'un refus de la part d'Inès ne venait à l'esprit d'aucun de ces hommes idolâtres du jeune chef qui les tenait sous son ensorcelant empire.

Inès voyait approcher l'instant de sa libération avec allégresse mêlée d'angoisse. Là-bas, elle allait retrouver son cher couvent, elle pourrait, dans la paix qui y régnait, oublier cette étrange aventure, se persuader qu'elle avait rêvé ce séjour

à Solepto, la cité du seigneur de la montagne.

Oublier ! Combien ce serait difficile ! Il lui semblait que, toujours, elle aurait devant les yeux le superbe décor de ces pics neigeux, de ces gorges immenses, de ces abîmes insondables, les uns muets, les autres emplis du sourd mugissement des torrents qui s'y précipitaient. Et surtout, elle le reverrait, lui, cet homme étrange, ce mystérieux charmeur si déconcertant dans son mélange de bonté chevaleresque, d'implacable sévérité, de passion pour la justice, d'inconscience de la bassesse de certains des moyens employés par lui.

« Il me semble qu'il devait avoir une si belle nature. Une éducation fautive a dû la gâter, non entièrement pourtant, car il est encore bon et généreux, comme le prouve sa conduite à notre égard, »

Elle songeait ainsi dans la solitude de sa chambre doucement éclairée par une veilleuse électrique. Elle ne s'était pas couchée encore, voulant faire quelques rangements dans sa malle, en prévision de son prochain départ, car don

Miguel allait bientôt revenir, et elle savait que ce serait le signal de sa délivrance et de celle de son frère – en même temps que de l'exécution des Blangard, réservée pour le moment où leurs jeunes parents ne seraient plus à Solepto, dont Miguel ne voulant pas donner une impression pénible à M<sup>lle</sup> de Brévys, ainsi que l'avait expliqué don Sanche à la jeune fille quand elle l'avait interrogé sur le sort des prisonniers. D'où Inès avait conclu qu'il ne serait pas inutile de tenter encore, avant son départ, d'obtenir leur grâce du roi des Andes.

Comme elle allait commencer à se déshabiller, elle vit remuer la tenture soyeuse qui séparait sa chambre d'une sorte de petit salon la précédant. Elle s'approcha dans l'intention de se rendre compte et la souleva... Elle se sentit saisie entre des bras vigoureux, un bâillon tomba sur sa bouche, des liens enserrèrent ses membres. Puis elle fut enlevée sur de robustes épaules et se sentit emportée.

D'abord à demi évanouie, elle reprit un peu conscience d'elle-même en entendant autour

d'elle un chuchotement. Ses yeux s'ouvrirent, ils aperçurent tout d'abord le blême visage de Maxence penché sur elle, grimaçant d'une joie diabolique.

– Ah ! ah ! la chance tourne, mademoiselle de Brévys ! Vos bons parents reprennent possession de vous, et le roi des Andes, votre féal chevalier, n'est pas là pour venir vous enlever à nous !

– Ne nous retardons pas, señor, dit une voix de femme un peu impatiente. Je me méfie de Joaquino, l'âme damnée du maître, qui a coutume de rôder partout.

– Oui, oui, partons ! reprit une autre voix, celle d'Edmée. Je n'ai pas envie de retomber entre les mains du roi des Andes !

– D'autant plus que, cette fois, vous seriez pendue, tout comme nous ! dit l'homme qui portait Inès, avec un fort accent tudesque.

La jeune fille, sortant un peu de son ahurissement, jeta un regard autour d'elle. Elle se vit dans la salle aux piliers avec, autour d'elle, M. de Blangard, ses enfants, Volette, Milochon,

Luret... et, un peu plus loin, une femme, la fille d'Alonsa, dont les yeux noirs la couvraient d'un regard de joie haineuse.

– Voyons, par où allez-vous nous faire fuir ? demanda le gros Blangard, qui avait déjà passablement maigri.

– Par le gisement aurifère des Incas.

– Vous dites ? haleta le député.

– Vous connaissez donc le secret ? s'écria Edmée en s'élançant vers l'Indienne.

– Oui, je l'ai appris... par hasard. Vous trouverez là très facilement un sentier difficile, mais non impraticable, qui conduit à la quebrada del Meno, inexplorée jusqu'à ce jour, à cause des torrents qui la traversent et, à la suite des pluies, l'inondent à chaque instant. En ce moment, par suite de la sécheresse persistante et inaccoutumée, vous pourrez passer et gagner, sans trop de difficulté, la quebrada del Mantono, où vous vous reconnaîtrez. J'ai préparé, d'ailleurs, les indications nécessaires, vous les trouverez dans ces paniers où j'ai mis des vivres

et les quelques armes que j'ai pu me procurer...  
Et maintenant, allons !

Subjugués par la décision et l'énergie de l'étrange créature, ils la suivirent hors de la salle.  
Et Inès, le cœur broyé de terreur, murmura :

« Mon Dieu, mon Dieu, ayez pitié de moi !  
Que vais-je devenir ? »

# **Quatrième partie**

*Lutte et victoire*

# I

Un soleil radieux se levait sur le camp. Il éclairait, ce matin-là, une animation inaccoutumée, un va-et-vient ininterrompu. Les hommes allaient de-ci, de-là, interrogeant, jetant des exclamations. Don Estevan, le visage blêmi et crispé, donnait des ordres aux chefs de groupes placés sous ses ordres.

Don Sanche, très pâle, allait et venait en compagnie de Jacques dont la physionomie portait la marque d'une immense désolation. M. Hamelette, enlevé pour quelques instants à sa distraction habituelle, errait comme une âme en peine en marmottant :

– Étrange ! étrange !

– Eh bien ! quoi ? On peut donc tout de même sortir d'ici ? dit Bille en accostant M. de Salves.

– C'est invraisemblable ! Il n'existe aucune

issue autre que le chemin suivi par l'ascenseur, et celui-ci est gardé nuit et jour par un poste composé d'hommes d'une fidélité éprouvée. D'ailleurs, la clé spéciale qui en actionne le mouvement est remise chaque soir au maître, ou à celui qui le remplace en son absence.

– Ben quoi, alors ?

– Je vous le répète, c'est inexplicable !... Et cette malheureuse jeune fille !

– C'est ça surtout ! Les autres, à la rigueur, qu'ils aillent se faire prendre ailleurs ! Mais que vont-ils faire de M<sup>lle</sup> Inès ? Ses cousins la détestent, le Maxence voudra se venger de son refus de l'épouser...

Une longue sonnerie électrique résonna tout à coup.

– Don Miguel qui revient !

La nouvelle courut en un instant à travers le camp. Don Estevan, don Sanche et les autres notabilités de Solepto se précipitèrent vers l'endroit où l'ascenseur, répondant à l'appel du maître, descendait rapidement.

– Je ne voudrais pas être à la place de don Estevan ! murmura à l’oreille de son voisin un vigoureux Anglais, en désignant le lieutenant du roi des Andes, qui semblait fort peu à l’aise.

– Il n’a vraiment pas de chance ! Jamais une évasion n’avait eu lieu ici. C’est réellement à n’y pas croire !

L’ascenseur reparut bientôt. Don Miguel s’y trouvait avec quatre de ses hommes. Il prit rapidement pied sur le sol et, s’adressant à don Estevan qui s’inclinait profondément :

– Tout va bien, je suppose ?

– Hélas ! señor... non !

– Qu’y a-t-il ?

– Les prisonniers... se sont évadés.

– Vous plaisantez ? Par où auraient-ils pu passer ? Et quels prisonniers, d’abord ?

– Les Français... et Hermann.

Jacques bondit tout à coup vers don Miguel.

– Et ils ont emmené ma sœur ! Don Miguel, sauvez-la, ma pauvre Inès !

Une pâleur intense s'étendit sur le visage du roi des Andes.

– Vous dites ? Comment ont-ils pu ? interrogea-t-il d'une voix altérée.

En phrases entrecoupées, Jacques raconta alors qu'Alonsa, en entrant le matin dans la chambre d'Inès, l'avait trouvée vide. Nulle part on n'avait pu découvrir la jeune fille. Et cette disparition coïncidait avec celle des prisonniers ; on en avait conclu que ceux-ci avaient enlevé Inès.

– Car, naturellement, ce n'est pas de bon gré qu'elle les a suivis ! ajouta le pauvre Jacques, dont la mine faisait pitié.

La première stupéfaction de don Miguel et l'émotion qu'il n'avait pu dissimuler à l'annonce de l'événement avaient déjà fait place à l'impassibilité habituelle à sa physionomie.

– Don Estevan et don Sanche, vous allez venir me faire part des remarques que vous avez déjà pu faire, dit-il froidement. Que chacun retourne à ses occupations. Les coupables seront

promptement rejoints et un châtement exemplaire montrera à tous ici les résultats d'une tentative de ce genre.

Instantanément, les hommes venus là, soit pour accueillir leur chef, soit pour voir la façon dont il recevrait la nouvelle, s'éloignèrent dans différentes directions.

Don Miguel, posant sa main sur la tête du jeune de Brévys, dit d'un ton devenu doux et compatissant :

– Ne vous désolez pas trop, mon petit Jacques, je sauverai votre chère grande sœur.

– Oh ! j'ai tant confiance en vous ! dit ardemment Jacques. Mais comment ont-ils pu ? Par où sont-ils partis ?

– C'est ce que nous allons examiner... Vous pouvez venir avec nous, Jacques.

Une fois dans sa tente, don Miguel interrogea alors les deux hommes qui exerçaient toujours, à des titres divers, l'autorité à Solepto pendant ses absences. Des affirmations de l'un et de l'autre, il résultait que les prisonniers n'avaient pu

absolument se servir de l'ascenseur, dont le maniement était confié à des hommes d'une fidélité inattaquable.

– Cependant, il n'existe que cette issue... et l'autre, dit don Miguel.

– L'autre ! s'exclama don Estevan. Mais, señor, comment auraient-ils connu ?...

– C'est ce qu'il nous faut arriver à savoir. Tout d'abord, voyons si réellement il nous faut les chercher de ce côté. Faites venir Ocalpo.

Don Estevan s'éloigna et reparut peu après, suivi d'un Indien âgé, à la physionomie noble et fière.

– Tu vas chercher la piste des fugitifs, Ocalpo, dit don Miguel après avoir répondu par un geste à la profonde inclination du nouveau venu.

L'Indien porta la main à son cœur.

– Ocalpo est l'esclave du Grand Condor, dit-il. Qu'il commande, il obéira.

Don Miguel se leva et se dirigea vers la salle aux piliers. Don Estevan, don Sanche, Jacques et l'Indien le suivirent. Ocalpo se baissa et se mit en

devoir d'examiner soigneusement le sol. Pour tous ceux qui étaient là, rien d'anormal ne se présentait. Pourtant, après avoir examiné longuement le sable mêlé d'or qui avait naguère intrigué Inès et son frère, il se redressa en disant :

– Ce sable a été arrangé cette nuit, après le passage de plusieurs personnes, afin de dissimuler toute trace de leurs pas.

– Bien... Suis-moi, dit don Miguel. Vous, don Sanche, allez chercher de la lumière et rejoignez-nous.

Ils s'engagèrent dans un large couloir, qui se rétrécit bientôt. Don Sanche était revenu promptement, portant deux puissantes lanternes. Ocalpo en prit une et, tout en avançant lentement, se courba pour examiner le sol.

– C'est du roc... la piste sera difficile à suivre, dit don Miguel.

– Difficile, oui... pas impossible, répondit laconiquement l'Indien.

Bientôt, le couloir ne fut plus qu'un boyau où les cinq hommes n'avançaient qu'un à un. Un

grondement sourd se faisait maintenant entendre et finit par intriguer Jacques qui demanda :

– Qu'est-ce donc que ce bruit ?

– C'est le volcan qui se réveille depuis quelques jours, répondit don Miguel. Nous longeons en ce moment un de ses flancs.

L'Indien se baissa tout à coup, parut examiner longuement quelque chose. Puis, se tournant vers don Miguel :

– Regardez, señor, dit-il.

Le jeune homme se pencha vers la muraille rocheuse, il fixa son regard sur un point légèrement avançant à la base, y promena un instant son doigt

– Oui, cet endroit a été récemment poli par une main humaine, sans doute pour effacer la trace d'une brisure faite au passage par les souliers d'un des fugitifs. Continue, Ocalpo.

Ils marchèrent de nouveau dans le couloir où bientôt, par suite de l'abaissement de la voûte, ils durent presque ramper. Deux fois encore, Ocalpo releva les indices d'un récent passage – indices

qui eussent échappé à tout autre, mais que discernait aussitôt son extraordinaire finesse.

Maintenant, au bruit de tout à l'heure se mêlait un autre grondement, plus fort, et qui augmentait de minute en minute. Un air vif, presque glacé, arrivait jusqu'aux chercheurs, un peu de jour apparaissait.

Et, tout à coup, Jacques, en dépit de son angoisse, ne put retenir un cri d'admiration. Ils venaient de déboucher sur une sorte d'étroite plate-forme rocheuse, surplombant un abîme énorme. Et, en face d'eux, d'une ouverture percée dans la muraille de roc, s'élevant à deux cents mètres au-dessus d'eux, qui enserrait ce gouffre formidable, s'échappait le flot furieux d'une cascade qui allait se perdre avec un bruit de tonnerre dans l'abîme insondable.

Le jour arrivait jusqu'ici, mais non le soleil, qu'on devinait tout là-haut, au sommet de cette énorme cheminée.

Don Miguel prit la main de Jacques, il l'attira vers le bord de la corniche sur laquelle ils se trouvaient et, lui montrant des crampons

solidement fixés dans le roc :

– C'est par là qu'ils sont partis, dit-il en approchant ses lèvres de l'oreille de Jacques, car le bruit de la cascade était assourdissant.

– Par là ? Oh ! comment ? C'est impossible !

– C'est très possible en attachant ici une échelle spéciale que je possède et qui permet d'atteindre une ouverture qui se trouve sous cette corniche. Là commence le chemin qui mène au gisement aurifère.

– Mais peuvent-ils trouver une issue par là ?

– Une issue ? Il y en a une... Mais, pour eux, ce serait la mort ! dit don Miguel d'une voix un peu rauque. Ah ! s'ils s'étaient enfuis seuls, je les laisserais bien, certains que leurs cadavres joncheraient, ce soir, ce sol qu'ils osent violer. Mais elle est là ! Nous n'avons pas de temps à perdre si nous voulons la sauver !

– Que craignez-vous donc ? s'écria Jacques.

– Je vous expliquerai plus tard. Tu es d'avis, Ocalpo, que les fugitifs sont vraiment passés par ici ?

– J'en suis certain, affirma l'Indien.

Il demeura quelques secondes silencieux, puis, levant vers don Miguel ses yeux sombres et graves :

– J'ajouterai même que c'est une main indienne qui a tout arrangé, car les traces étaient presque partout admirablement effacées.

– Donc, un des complices est au camp... celui, peut-être, qui a préparé toute l'affaire... Six personnes seulement, en dehors de moi, connaissent le secret de ce passage : don Estevan, vous, don Sanche, Joaquino, Diego et Alonsa... Je ne vous ferai pas l'injure de douter un seul instant de vous... De Joaquino et de son frère, je suis sûr comme de moi-même... Alonsa, c'est impossible aussi...

Il demeura un instant silencieux, le front contracté, les yeux fixés vaguement devant lui, sur la cascade écumante.

– À moins que... murmura-t-il.

Il se détourna et, sans mot dire, reprit le chemin du retour. Dans la salle aux piliers, il

s'arrêta.

– Don Estevan, vous allez immédiatement réunir dix hommes, des plus surs, et vous les amènerez ici... Don Sanche, vous ferez partie de l'expédition... Vous aussi, Jacques, si vous le voulez.

– Si je le veux... Oh ! ma pauvre Inès !

– Nous allons tout tenter pour la sauver, dit la voix frémissante de don Miguel. Venez maintenant avec moi, Jacques. Je veux, s'il est possible, connaître le mot de cette affaire avant mon départ.

Jacques le suivit jusqu'à la tente. Don Miguel sonna Diego et lui donna l'ordre de faire venir Alonsa.

La nourrice arriva aussitôt. Elle était pâle et défaite. L'enlèvement de la jeune Française confiée à ses soins l'avait affolée et, sans doute, s'attendait-elle à recevoir de sévères reproches, car elle se jeta à genoux en joignant les mains et en balbutiant :

– Pardon ! Oh ! señor, je n'ai rien entendu ! Et

je la soignais si bien, la pauvre petite señorita !

– Je n'en doute pas, Alonsa, et je ne te reproche rien. Relève-toi donc. C'est une simple question que j'ai à te faire. As-tu encore des crises de somnambulisme comme autrefois ?

Elle le regarda d'un air stupéfait.

– Quelquefois, oui, señor... Je n'en ai pas eu depuis un an.

– Ta fille t'a vue dans cet état ?

– Oui, señor.

– C'est bien, tu peux te retirer, Alonsa... Diego, va me chercher Vicenta.

Quelques instants plus tard, la jeune Indienne apparut. Son visage était un peu crispé. Dès l'entrée, elle fit un salut profond à la manière indienne, et le répéta une fois en face de don Miguel, en baissant les yeux.

– Regarde-moi ! dit impérativement le jeune chef.

Ses yeux se levèrent, puis s'abaissèrent aussitôt comme s'ils ne pouvaient supporter

l'éclat des prunelles étincelantes de don Miguel.

– Pourquoi as-tu fait fuir mes prisonniers ?

À cette question directe, tout le corps de l'Indienne frémit. Elle parut un instant prête à chanceler, son visage devint d'une étrange teinte de brique pâle. Sa voix un peu rauque balbutia :

– Je... je ne comprends pas, señor...

– Inutile de feindre ! Je sais que c'est toi, je l'ai vu dans tes yeux.

À cette affirmation l'Indienne n'essaya pas de répliquer. Tremblant de tous ses membres, elle se laissa glisser à genoux en courbant la tête presque jusqu'à terre.

Don Miguel, impassible, dit froidement :

– Réponds à ma question... Pourquoi as-tu fait fuir les prisonniers ?

La voix étouffée de Vicenta murmura :

– Pour qu'ils emmènent la Française.

– Et pourquoi voulais-tu qu'ils l'emmènent ?

– Parce que je la haïssais.

– Vraiment ! Que t'avait-elle donc fait ?

Vicenta hésita un instant. Don Miguel répéta sa question avec impatience.

– Elle... elle était trop belle, bégaya l'Indienne. Trop bonne aussi... Tout le monde l'admirait ici... et le maître surtout...

Elle se tordait les mains, en prononçant ces mots d'une voix étranglée.

Une lueur d'irritation intense s'échappa du regard de don Miguel.

– Ah ! c'était pour cela ! Tu étais jalouse de sa beauté, de sa grâce, de sa bonté. Alors, tu n'as rien trouvé de mieux que de la livrer à ses ennemis, en leur découvrant ce secret qui ne t'appartenait pas, que tu as connu par hasard, en suivant ta mère au cours d'une de ses crises de somnambulisme qui la conduisit là. Le traître que je cherchais, c'est toi, qui fus nourrie du même lait que moi, et que j'avais bien voulu, pour ce motif, élever d'un rang au-dessus des servantes ordinaires.

– Pardon ! Pardon ! balbutia Vicenta, se

traînant sur le sol.

– Une faute telle que celle-là ne se pardonne pas... Diego !

Le Péruvien, qui se tenait à l'entrée de la tente, s'avança aussitôt.

– Appelle Smith et dis-lui de faire conduire cette femme dans la prison souterraine. Elle sera jugée à mon retour.

Puis, sans jeter un regard sur la forme humaine étendue sur le sol et agitée de soubresauts convulsifs, il sortit de la tente avec Jacques, qui avait suivi cette scène avec stupéfaction.

– Comment avez-vous pu deviner que c'était elle ? s'écria le jeune garçon.

– Je me suis rappelé que Joaquino me fit, il y a quelques jours, cette réflexion : « Je ne sais pas ce que Vicenta a contre la jolie señorita française, mais elle avait des yeux aujourd'hui en la regardant passer avec son frère ! C'était presque à faire peur ! » Cette particularité des crises de somnambulisme d'Alonsa m'est aussi revenue à l'esprit. D'ailleurs, dès l'entrée de Vicenta, j'ai

été fixé.

– Et qu’allez-vous faire d’elle, s’il n’est pas indiscret de vous demander cela ?

– Elle subira le supplice des traîtres, c’est-à-dire la pendaison, répondit froidement don Miguel.

Jacques s’arrêta brusquement.

– Oh ! votre sœur de lait !

– Précisément, elle est, pour ce motif, bien plus coupable qu’une autre et ne mérite aucune indulgence. D’ailleurs, nulle faute n’est plus sévèrement punie dans notre société que la trahison.

– Mais la pauvre Alonsa... si bonne, si dévouée !

Don Miguel ne répondit pas. Mais Jacques, qui tenait les yeux levés vers lui, vit se contracter un peu ses lèvres.

Les dix hommes commandés attendaient dans la salle aux piliers. Don Miguel donna rapidement des instructions à don Estevan qui demeurait au camp, fit remettre à Jacques les

armes nécessaires et en prit pour lui-même. Puis, se tournant vers les hommes rangés en ligne, superbes de tenue martiale et toute militaire, il dit de sa voix vibrante et autoritaire :

– Avant d’aller plus loin, vous allez tous me jurer que jamais vous ne révélez le secret que vous connaîtrez aujourd’hui. Un parjure de votre part serait puni comme savent le faire les Frères de la Justice.

Alors, tous ensemble, ils prononcèrent le serment demandé... et don Miguel s’engagea dans le couloir rocheux où tous le suivirent.

## II

Don Sanche s'était chargé de l'échelle spéciale, faite d'un métal souple, dont avait parlé le roi des Andes. En arrivant sur la corniche qui surplombait l'abîme le médecin se mit en devoir de la fixer aux crampons, grâce à un système particulier que don Miguel expliqua en quelques mots à Jacques.

– Mais comment ont-ils pu passer par là sans cette échelle ? interrogea le jeune garçon.

– Ils l'avaient certainement. Alonsa, dans son sommeil somnambulique, avait probablement montré à sa fille l'endroit où elle se trouvait, et Vicenta s'en est servie cette nuit pour faire fuir les prisonniers. Attention, Jacques, je passe le premier, pour vous recevoir là-dessous. Cela a l'air très terrible, mais ce n'est rien.

Et don Miguel, avec sa souplesse d'homme rompu à tous les sports, descendit rapidement

sous la corniche.

– Envoyez-moi de la lumière ! commanda-t-il.

Don Sanche fit descendre une lanterne. Puis Jacques, un peu frissonnant à l'intérieur, mais très crâne tout de même, se mit à descendre les échelons en se tenant à une petite rampe fort ingénieusement imaginée.

Il se vit tout à coup sous la corniche, devant une ouverture sombre, qu'éclairait seulement la lanterne tenue par le roi des Andes.

– Faites un mouvement en avant... là, c'est cela...

La base de l'échelle, par un curieux mécanisme, s'avavançait vers l'ouverture en retrait, et Jacques n'eut qu'un léger mouvement à faire pour poser le pied sur le sol de cette grotte.

– Jamais personne n'aurait pu découvrir votre secret ! s'exclama-t-il. Mais est-ce par là que comptaient passer mes cousins Blangard pour la découverte de ce fameux gisement ?

– Non, ils ignoraient ceci. Le passage marqué sur le document qu'ils possédaient n'existe plus

depuis quelques années ; je l'ai obstrué avec d'énormes blocs que la mélinite a fait choir des falaises environnantes. Il n'y a plus absolument que celui-ci.

Les hommes descendaient à leur tour, puis don Sanche. La petite troupe s'enfonça dans la grotte, qui devint bientôt un boyau étroit, montant très raide.

Le grondement de la cascade s'éloignait, mais celui du volcan devenait plus distinct.

– Ou je me trompe fort, ou nous ne tarderons pas à avoir une éruption, dit don Miguel.

– Ne craignez-vous pas pour le camp ? interrogea Jacques.

– Les éruptions antérieures, datant de plusieurs centaines d'années, se sont toujours produites sur l'autre flanc, jamais sur celui qui confine au camp. Cependant, ce n'est pas une raison pour qu'il en soit de même cette fois. Mais, enfin, il n'y a rien à craindre encore pour le moment... Vous n'avez pas trop de peine à respirer, Jacques ?

– Un peu, señor.

– C'est le passage pénible, ici. Courage, nous allons bientôt retrouver l'air.

L'atmosphère était lourde, il semblait à Jacques qu'un cercle de plomb entourait son front.

Don Miguel, qui l'observait à la lueur de la lanterne portée par le médecin, lui saisit tout à coup le bras.

– Vous trouvez-vous mal, Jacques ?

– Oui... je crois... balbutia le jeune garçon qui chancelait.

Don Miguel l'enleva entre ses bras, il hâta le pas, courant presque en dépit de la rude montée du couloir. Quand Jacques reprit l'exacte notion des choses, il se vit à l'air pur et au plein jour, étendu sur le sol, avec don Miguel debout près de lui.

– Que je suis sot ! s'exclama-t-il en se dressant sur son séant. Est-ce ridicule de se trouver mal comme une petite femmelette !

– Ce n'est pas ridicule du tout et cela arrive à

d'autres que vous... Tenez, la preuve ! ajouta-t-il en désignant un homme que deux de ses camarades soutenaient au sortir du boyau rocheux qui débouchait à quelques mètres de l'endroit où était étendu Jacques. L'air est raréfié à cet endroit, certains tempéraments ne peuvent le supporter sans inconvénients... Pourvu que M<sup>lle</sup> de Brévys n'en ait pas été trop incommodée !

– Ma pauvre Inès ! Oh ! allons vite, señor !

– Attendons cinq minutes encore, afin que vous repreniez tout à fait vos forces.

La petite troupe se trouvait dans une sorte de sentier resserré entre les premières assises du volcan, d'une part, et une sorte de muraille rocheuse, de l'autre. Sur le sol, d'énormes blocs de lave attestaient la violence des éruptions d'autrefois.

Ce fut là que s'engagèrent don Miguel et ses compagnons. Le chemin était fort loin d'être aisé. Le sol était abominablement bossué, sans doute par l'effet de lointaines convulsions volcaniques ; les blocs aux formes bizarres chevauchaient les uns sur les autres, obstruant à certains instants

presque complètement le passage. Plusieurs fois, il fallut les escalader au prix de grandes difficultés.

Don Miguel, seul, semblait se jouer de tous ces obstacles. Jacques, bien que très lesté et très adroit lui-même, admirait et enviait cette souplesse élégante unie à une énergie jamais en défaut. Il comprenait qu'un tel homme, unissant à ces qualités une intelligence rare, une fermeté inexorable et cette puissance de séduction qu'il était impossible de lui contester, eût pris un tel empire sur les désabusés et les lassés de l'existence réunis sous son sceptre de souverain mystérieux.

Le sentier descendait, en pente sensible. À gauche de la petite troupe, le grondement du volcan se faisait toujours entendre. De temps à autre retentissaient de sourdes détonations. En levant la tête, on pouvait apercevoir des spirales de fumée jaunâtre s'échappant de fissures creusées au flanc du volcan. Mais la bouche de celui-ci demeurait invisible à ceux qui longeaient en ce moment sa base.

– Elle s’incline vers l’autre côté, expliqua don Miguel à Jacques. C’est pourquoi il y a moins à craindre pour ces parages-ci... à moins qu’un nouveau cratère ne s’ouvre dans cette direction, ce qui n’est pas impossible.

Depuis dix minutes, le sentier s’écartait sensiblement de la base du volcan. La pente se faisait de plus en plus raide et les hommes glissaient à tout instant sur la lave qui couvrait le sol.

Don Miguel s’arrêta tout à coup et, se baissant ramassa quelque chose.

– Ceci n’est-il pas à votre sœur, Jacques ? demanda-t-il en tendant au jeune garçon un petit mouchoir brodé aux angles d’un I et d’un B entrelacés.

– Oui, oui ! Oh ! nous sommes sur la bonne piste ! Pensez-vous que nous soyons longtemps avant de les rejoindre ?

– Non, plus maintenant... Du moins, j’espère que la vue de l’or les aura arrêtés, hypnotisés pour plusieurs heures... car autrement, avec

L'avance qu'ils ont sur nous, ils auraient déjà pu commencer à descendre vers la quebrada del Meno, et alors...

– Mais que craignez-vous donc ? s'écria Jacques, surpris et effrayé de sentir un frémissement d'angoisse dans la voix de cet homme énergique et si peu accessible à l'émotion.

– Le seul chemin qu'ils puissent prendre a été miné par mes ordres, afin de prévenir toute tentative pour gagner le gisement de ce côté. Aussitôt engagés là, les fugitifs feront actionner sans le savoir un mécanisme qui provoquera une explosion...

– Inès !... Oh ! ma pauvre Inès ! s'écria Jacques, devenu livide. Courons vite, don Miguel ! Oh ! je vous en prie !

– Calmez-vous, mon cher enfant, j'ai tout espoir d'arriver à temps. Ces hommes si avides de jouissances n'auront pu résister au désir de se charger d'or. Puis, il leur faut bien prendre du repos. D'ailleurs, il est impossible de marcher plus vite ici à cause de la difficulté du sol. Nous

risquerions des accidents, ce qui ne nous avancerait guère. Ayez confiance en moi, Jacques. Je donnerais ma vie pour sauver votre sœur, car ce serait pour moi un souvenir atroce si elle mourait là, par ma faute, puisque c'est moi qui ai fait poser la mine.

En tout autre moment, Jacques eût remarqué l'émotion qui altérait la voix du jeune homme. Mais, en cet instant, il n'avait plus qu'une préoccupation : le sort de sa sœur, de sa chère Inès.

– Nous approchons, dit au bout de dix minutes don Miguel. Voyez, sur ce roc que nous longeons, l'or commence à paraître.

– Qu'est-ce encore que cela ? demanda Jacques en prêtant l'oreille à un bruit sourd montant jusqu'à lui.

– C'est un torrent. Vous allez le voir dans peu d'instant.

Le sentier s'était considérablement élargi. Son aspect sauvage, presque sinistre, dû aux blocs de lave qui l'encombraient et à la nudité des roches

énormes qui le bordaient à droite et à gauche, s'augmentait maintenant encore. Évidemment, en des âges reculés, un effroyable bouleversement avait eu lieu ici, ainsi qu'en témoignaient les rocs amoncelés, chevauchant les uns sur les autres, juchés en des équilibres d'une terrifiante instabilité. Un silence de mort régnait en ces parages. À peine, de temps à autre, le vol d'un condor venait-il animer un instant la rayonnante tranquillité d'un ciel idéalement bleu.

Tout à coup, le torrent apparut à Jacques. Il bondissait furieusement sur un lit de roches noires et allait s'engouffrer dans la bouche sombre d'une caverne.

– Attention, c'est là ! murmura don Miguel à l'oreille de Jacques. Ayez votre fusil tout prêt, car ces coquins peuvent rôder par ici.

Rapidement, il donna quelques ordres à ses hommes, puis tous s'avancèrent vers l'entrée de la caverne et y pénétrèrent résolument.

Ils marchaient sur une étroite bande de roc surplombant légèrement le torrent dont, par instants, l'écume venait leur lécher les pieds. À la

lueur des lanternes que portaient les hommes, on apercevait sur les parois rocheuses des filons d'or vierge.

Don Miguel indiqua tout à coup du geste qu'il fallait se tenir prêts. Le couloir rocheux où coulait le torrent faisait un coude subit. Et la petite troupe se trouva soudainement devant une immense salle souterraine, dont les parois et la voûte, d'une hauteur prodigieuse, semblaient faites d'or pur. Sur le sol, des blocs du précieux métal gisaient, attendant sans doute que le bon plaisir du roi des Andes les fît transporter hors de leur mystérieuse retraite.

– Il n'y a personne ! murmura don Miguel. Ils sont partis déjà !

Don Sanche, qui s'était un peu avancé, montra du doigt des débris de nourriture gisant à terre.

– Ceci prouve en tout cas, une fois de plus, leur passage dans ces parages.

– Allons, allons vite ! dit Jacques, qui tremblait d'anxiété.

Le torrent traversait la salle qui renfermait la

réserve d'or des vieux Incas ; il disparaissait dans un large couloir rocheux semblable à celui par où étaient entrés le roi des Andes et ses compagnons. Ceux-ci, suivant leur chef, se dirigèrent de ce côté. Mais l'un des hommes laissa échapper tout à coup une exclamation.

– Señor... Voyez...

Derrière un bloc énorme, un corps était étendu... un cadavre plutôt, ainsi que don Miguel et le médecin le constatèrent aussitôt

– M. de Blangard ! s'écria don Miguel. L'auraient-ils donc assassiné ?

Les mains du mort se crispaient sur des morceaux du métal précieux, et son visage gardait le rictus d'avidité satisfaction qui s'y était marqué au moment où il palpait cet or.

– Non, il a dû mourir d'une congestion causée sans doute par une trop grande joie à la vue de cette fabuleuse quantité d'or, dit don Sanche. Mais nous n'avons pas le temps de nous en assurer maintenant.

– Une mort digne du cupide jouisseur qu'il

était ! murmura don Miguel avec mépris. Allons, vite, en route !

Ils s'engagèrent dans le couloir rocheux. Don Miguel courait maintenant, et les autres, Jacques lui-même, avaient peine à le suivre.

Le couloir s'éclaira peu à peu, le jour apparut, la petite troupe déboucha dans une sorte de cirque rocheux. Et, à cent mètres d'elle, elle vit les fugitifs qui marchaient lentement, comme des gens pesamment chargés.

– Ils ont emporté de l'or... Tant mieux, cela les gênera... Vite, vite ! Dans cinq minutes, ils atteindront le point fatal !

Il désignait une coupée dans les roches, partout ailleurs comme scellées les unes aux autres, qui formaient le cirque.

Les hommes s'élançèrent à la suite de leur chef, qui bondissait littéralement sur les roches dont le sol, là aussi, était semé. Les fugitifs ne les avaient pas entendus encore. Maxence et Edmée marchaient en avant et, entre eux, s'avavançait Inès.

Hermann se détourna tout à coup, un

formidable juron s'échappa de ses lèvres.

– Sauve qui peut ! Voilà le maître ! Nous sommes perdus !

Ils se mirent à courir aussi. Maxence et Edmée entraînaient Inès, qui résistait et criait :

– Jacques ! Mon Jacques !

– Courage, nous voilà ! lança la voix brillante de don Miguel.

En quelques bonds d'une extraordinaire souplesse, il venait de prendre une avance considérable. Il se trouva tout à coup derrière Edmée. Une détonation retentit. M<sup>lle</sup> de Blangard chancela, lâcha le bras d'Inès et tomba à terre comme une masse.

Don Miguel se retourna vers Maxence. Celui-ci, tenant toujours Inès d'une main, dirigea vers lui le canon de son revolver.

– Meurs donc, coquin !

Mais don Miguel avait fait un mouvement de côté, la balle alla se perdre derrière lui.

Alors Maxence saisit Inès, il la plaça devant

lui et la maintint de force en ricanant :

– Tire donc sur moi, maintenant !

Jacques, don Sanche, les hommes arrivaient. Don Miguel leur cria, en désignant Hermann et les trois Français qui fuyaient vers la coupée :

– Laissez-les, laissez-les, vous n’aurez pas la peine de les tuer ! Venez plutôt m’aider à délivrer doña Inès !

– Prenez garde ! Si quelqu’un me touche, Inès à son compte !

Et Maxence, dont les yeux injectés de sang étaient effrayants à voir, appuyait entre les deux épaules de la jeune fille la pointe d’une navaja.

– Misérable ! cria Jacques.

Don Miguel était livide. Devant lui, Inès, à demi évanouie, essayait encore de surmonter sa faiblesse et semblait lui dire par ses grands yeux voilés de larmes : « Adieu, et merci ! »

Une effroyable détonation retentit tout à coup. Tous ceux qui étaient là furent projetés à terre. Mais Maxence n’avait pas lâché Inès. Don Miguel, se relevant vivement, bondit sur lui.

Pendant quelques instants, les deux hommes se trouvèrent enlacés, luttant sur le corps inerte de la jeune fille. Un cri atroce retentit tout à coup. La navaja de Maxence, arrachée de ses mains par don Miguel, venait de s'enfoncer dans la poitrine du jeune de Blangard.

### III

La mine avait fait explosion sous les pas des fugitifs, des blocs de granit s'étaient effondrés. Et maintenant, les corps déchiquetés d'Hermann, de Milochon, de Luret et de Volette gisaient là, en attendant qu'ils devinssent la proie des vautours. De l'expédition de Blangard, il ne restait plus qu'Inès, Jacques, le vieux savant et Bille.

La jeune fille évanouie avait été portée à l'écart, et don Sanche s'occupait à la faire revenir à elle. Ce ne fut pas très long, les beaux yeux noirs s'ouvrirent bientôt et rencontrèrent tout d'abord le regard anxieux de don Miguel.

– Enfin, enfin, mon Inès ! s'écria Jacques en couvrant de baisers le visage de sa sœur. Tout est fini, tu es sauvée !

– Sauvée ! Oh ! que Dieu est bon de m'avoir exaucée ! Et c'est vous, monsieur ? Oh ! merci, merci !

Ses petites mains, toutes tremblantes, se tendaient vers don Miguel. Il se courba profondément et y posa ses lèvres.

– J’ai eu ce bonheur, mademoiselle. Mais je suis royalement remercié maintenant.

– Et vous êtes blessé ! s’écria-t-elle en remarquant alors que la main gauche du jeune homme était entourée d’un mouchoir sur lequel se voyait une large tache de sang.

– Oui, ce coquin a réussi à me faire une estafilade. Don Sanche va s’occuper de cela, maintenant que vous voilà plus vaillante.

– Mais... eux, où sont-ils ? murmura Inès en jetant autour d’elle un regard plein d’angoisse.

– Vous n’avez plus rien à craindre d’eux, mademoiselle.

– Est-ce que vous les avez tués ?

– Ils se sont précipités eux-mêmes vers la mort. Plus tard, nous vous expliquerons comment. Restez bien tranquille maintenant, sans vous tourmenter de rien.

Et il s’éloigna discrètement avec le médecin,

laissant les deux jeunes gens à leurs épanchements.

Lorsque don Sanche eut pansé sa blessure, il revint vers Inès.

– Mes hommes ont emporté quelques provisions. Vous plairait-il d'en prendre votre part, mademoiselle ?

Inès le remercia en refusant. Elle se sentait si lasse qu'il lui serait impossible de rien avaler.

– Nous allons nous restaurer un peu et nous partirons aussitôt, dit don Miguel. Il faut que vous vous reposiez le plus tôt possible... Puis, ce volcan m'inquiète.

Le ciel s'obscurcissait, en effet, par suite probablement d'une pluie de cendre qui devait provenir de l'autre flanc du volcan. De temps à autre, une lueur surgissait, des détonations semblables à un feu de salve se faisaient entendre.

Pressés par leur chef, les hommes avalèrent hâtivement quelques bouchées de nourriture. Puis la petite troupe reprit en sens inverse le chemin

parcouru tout à l'heure. Don Miguel portait Inès, trop faible pour pouvoir marcher. Malgré sa blessure, il n'avait pas voulu céder à d'autres cette mission.

– Vous me remplacerez quand je serai fatigué, avait-il dit à don Sanche, et vous m'aidez dans les endroits difficiles.

Bientôt, on atteignit la salle où le cadavre d'Anatole de Blangard gisait au milieu du plus fabuleux amas d'or qu'ait pu rêver imagination humaine. Don Miguel et ses compagnons la traversèrent rapidement, longèrent le couloir rocheux et se trouvèrent hors de la caverne.

La pluie de cendre augmentait, car l'obscurité se faisait plus profonde. Au moment où don Sanche, qui venait le dernier, mettait le pied hors de la caverne, une effroyable détonation retentit. D'un cratère soudain ouvert sur ce flanc du volcan surgit un immense panache de flammes. Puis, un fleuve de lave commença à descendre avec une vitesse terrifiante.

– Vite ! vite ! cria don Miguel.

Il bondissait dans le sentier, l'escaladait malgré son fardeau. Derrière lui, les autres l'imitaient, haletants de terreur.

– Nous sommes perdus ! murmura Inès en voyant la nappe brûlante qui approchait.

– Non, pas encore !

La lave arrivait sur eux. D'un élan désespéré, don Miguel bondit dans le sentier. Les autres, qui n'avaient pas son fardeau, se trouvèrent en même temps près de lui. Le terrible fleuve passa à quelques mètres d'eux et s'écoula sur la pente.

Mais tout n'était pas fini. Une autre coulée de lave pouvait se produire. Puis le volcan lançait d'énormes pierres et, déjà, don Sanche avait failli en recevoir une. Enfin, une autre perspective terrible existait : si la pluie de cendre se produisait par ici, c'était la mort, la terrible mort par l'étouffement.

Aussi tous se hâtaient-ils. C'était une escalade folle, des efforts surhumains.

– Laissez-moi ! Laissez-moi, don Miguel ! murmura Inès. Peut-être pourrez-vous vous

sauver seul.

– Que m’importerait de mourir si je pouvais à ce prix vous sauver !

Inès poussa tout à coup un cri. Un des hommes venait de s’affaisser, frappé par une énorme pierre échappée au volcan.

Et voici que la pluie de cendre commençait. Dans quelques instants, ce serait fini.

Un dernier effort... Et tous, haletants, se trouvèrent dans le boyau rocheux.

– Ne vous arrêtez pas ici ! cria don Miguel. Allez, allez encore !

C’était, en effet, le point où l’air, par suite d’une configuration particulière, commençait à se raréfier. Donnant l’exemple, don Miguel continua d’avancer. Fort heureusement, le sol descendait, cette fois, et, en peu de temps, la petite troupe se trouva près de l’orifice devant lequel pendait toujours l’échelle.

Don Miguel étendit à terre Inès à demi évanouie et se laissa tomber sur le sol. Il venait d’accomplir des efforts surhumains et, un court

instant, la défaillance avait raison de ses muscles d'acier.

Don Sanche, surmontant sa propre faiblesse, lui donna ses soins ainsi qu'à Inès et à Jacques, qui était littéralement anéanti. Les hommes, du reste, ne semblaient pas beaucoup plus vaillants.

Mais, au bout de cinq minutes, don Miguel se redressait. Son extraordinaire énergie avait promptement raison de cette faiblesse passagère. Il se dirigea vers une petite anfractuosité, et Jacques, qui le suivait machinalement des yeux, eut un sursaut de stupéfaction en voyant là un poste téléphonique !

Oui, un poste téléphonique qui liait le mystérieux passage au camp de Solepto et permettait de demander de l'aide en cas de nécessité. C'est précisément ce que faisait en ce moment don Miguel, en ordonnant à don Estevan de venir avec quelques hommes sûrs pour aider les membres de la petite troupe, affaiblis par leur fuite devant l'épouvantable mort qui les menaçait.

Deux heures plus tard, tous étaient rentrés au

camp et pouvaient songer au repos.

Le lendemain matin, le bruit se répandit dans Solepto que M<sup>lle</sup> de Brévys avait une fièvre cérébrale. C'était Bille qui en avait le premier apporté la nouvelle, après avoir été s'informer près de don Sanche.

— Vous comprenez, elle a dû avoir une secousse, en se voyant emporter comme ça par ces misérables ! Et puis, ce vieux père volcan qui s'avise de se réveiller et de cracher sa bile, ça lui a fait encore des émotions par là-dessus. Elle est bien courageuse, la pauvre petite demoiselle, mais ça n'a pas une santé de fer, dame ! Tout de même, si elle n'en guérit pas, ça me ferait une fameuse peine ! ajoutait Bille.

Jacques, désespéré, ne quittait pas sa sœur, qu'Alonsa soignait avec un dévouement passionné. Don Sanche luttait avec tous les efforts de sa science contre la mort qui voulait saisir cette jeune fille si sympathique à tous, et dont il avait pu, mieux que d'autres encore, apprécier l'exquise délicatesse d'âme et les qualités charmantes.

Plusieurs fois par jour, il se rendait chez don Miguel pour lui donner des nouvelles de la malade. Le jeune homme montrait à tous un visage impassible comme toujours, mais, devant don Sanche, il laissait voir quelque chose de son angoisse et de sa douleur.

– Je ne croyais pas l’aimer encore tant que cela ! dit-il un soir que le médecin avait trouvé Inès plus mal. Et pourtant, en bonne logique, que m’importe qu’elle meure, puisque jamais elle ne pourra être à moi ? Je devrais même le désirer, car ainsi elle ne serait pas la femme d’un autre.

Ce même soir, don Sanche, en retournant un peu plus tard près de sa malade, vit venir à lui Alonsa.

L’Indienne lui saisit le bras, en murmurant d’une voix rauque :

– Vous allez la sauver, dites, señor ? Il ne faut pas qu’elle meure. Oh ! non, non ! Ce serait la faute de...

Le nom de la coupable mourut sur ses lèvres. En se tordant les mains, elle balbutia :

– Je souffre tant de cette pensée que c'est elle... c'est ma fille qui a livré le secret de notre bien-aimé cabecilla ! Et puis aussi, je pense que... qu'elle va mourir... Et, malgré tout, c'est ma fille, señor ! Sa mort sera ma mort ! Peut-être, si la jeune señorita guérit, le maître aura-t-il pitié et accordera-t-il la vie à Vicenta. Mais si elle meurt... oh ! jamais il ne pardonnera !

– Ma pauvre femme, je fais tout ce qui est humainement possible. Si doña Inès passe cette nuit, elle a beaucoup de chance d'être sauvée... Et alors, comme vous le dites, le maître se laissera peut-être fléchir, surtout si vous faites demander cette grâce par doña Inès.

Ce fut une nuit de terrible angoisse. Don Sanche ne quitta pas sa malade, en proie à une excitation effrayante. Jacques, à genoux près du lit de sa sœur, priait de toute la ferveur de son cœur. Mais quand, vers l'aube, don Miguel, fou d'anxiété, vint s'informer des nouvelles, le médecin lui apprit que le calme était venu et qu'il avait maintenant un très grand espoir de sauver la jeune fille.

De fait, dès ce moment, un grand mieux se manifesta et ne se démentit plus. Le jour arriva enfin où Inès, bien pâle, bien maigrie, mais toute charmante dans sa grâce languissante de jeune convalescente, put venir s'asseoir à l'air, non loin de l'entrée des grottes, sous une petite tente que don Miguel avait fait dresser pour elle.

Le bon M. Hamelette et Bille, qui n'avaient cessé eux aussi d'aller aux nouvelles, accoururent, tout heureux de la revoir. Bille s'exclama :

– Ce que vous êtes gentille, mademoiselle Inès, avec vos cheveux coupés ! Vous avez l'air tout enfant comme ça ! Mais vous avez fameusement besoin de vous remplumer. C'est heureux qu'on ait ici de si bonne cuisine. La vôtre surtout est du nanan, à ce qu'il paraît. C'est que le maître a un chic cuisinier ! J'ai causé avec lui, – pas avec le maître, avec le cuisinier, – il m'a raconté ses malheurs. Cet homme-là, figurez-vous, était le cuisinier d'un grand-duc, ou de quelque chose comme ça. Puis, un jour...

– Voilà don Miguel ! annonça Jacques, qui se

tenait assis près de sa sœur.

– Bon ! je me défile, alors !

– Pourquoi donc ? interrogea Inès, dont le teint pâli s'était rosé lorsqu'elle avait aperçu de loin la haute silhouette du jeune chef. Avez-vous peur de don Miguel ?

– Peur, non, mademoiselle, mais ce qu'il m'intimide !

– Oh ! Bille, de la timidité, vous ! s'exclama Jacques en riant.

– C'est comme ça, pourtant, monsieur Jacques. Bille a trouvé son maître – un maître qui le ferait marcher la tête en bas, si ça lui plaisait.

– Alors, votre fameuse devise : ni Dieu ni maître ? interrogea Inès.

– Ben, voilà, elle est dans les vieilles lunes. Un maître, j'en ai un... un bon Dieu, je finirais peut-être par y croire, si vous restiez ici pour m'éduquer à ce sujet, mademoiselle. Mais faites excuse, je vous tire ma révérence ! V'là l'chef... et je me sens trop petit devant lui.

Jacques éclata de rire, et Inès lui fit écho,

tandis que Bille s'esquiva prestement, non sans avoir lancé un grand coup de chapeau dans la direction où s'avancait don Miguel.

– Vraiment, mademoiselle, je suis ravi de vous voir cette gaieté ! dit le jeune homme en arrivant devant Inès. Voilà qui me prouve mieux que tout votre rétablissement. Est-ce ce bon diable de Bille qui vous fait rire ainsi ?

On lui raconta la cause de cet accès de gaieté, ce qui l'amusa beaucoup. Puis, interrompant d'un air d'aimable autorité les remerciements chaleureux d'Inès, il mit la conversation sur un autre terrain voulant éviter, comme l'avait recommandé don Sanche, de ramener l'esprit encore fatigué de la jeune convalescente sur les angoisses de son enlèvement et de sa délivrance.

Il se montra charmant causeur, plein d'esprit et de verve, et vraiment, en face de ce parfait homme du monde, Inès devait faire par moments effort pour se souvenir qu'elle n'était pas dans un salon parisien, mais bien dans un repaire inaccessible des Andes, au pouvoir d'un chef d'aventuriers.

Un observateur eût remarqué que la gaieté de don Miguel était un peu forcée. Inès eut cette impression vers la fin de sa visite, de même qu'il ne lui échappa pas qu'une expression soucieuse et triste venait par instants obscurcir son regard.

– Vous voilà obligée de rester ici quelque temps encore, jusqu'à ce que vous soyez plus forte pour supporter le voyage, dit-il en prenant congé d'elle. Mais il n'est pas en mon pouvoir d'écarter de vous cet ennui.

– Ennui bien léger, rassurez-vous, monsieur. Vous avez tout fait pour nous rendre charmant le séjour de Solepto.

– Vous êtes trop bonne de me rassurer ainsi. Mais je comprends que vous ayez hâte de voir finir cette situation et, aussitôt que possible, je vous mettrai tous deux sur la route du retour.

– Je regrettai Solepto, et vous surtout, don Miguel ! s'écria Jacques en saisissant la main du jeune homme. Mais nous pourrions vous revoir à Paris ?

Le front de don Miguel eut une brève

contraction ; une lueur douloureuse traversa un instant son regard.

– Non, car vous ne verriez plus en moi le comte de la Roche-Gléon, mais seulement le roi des Andes. Et celui-là devra demeurer pour vous dans l’oubli.

Il s’inclina devant Inès et s’éloigna, suivi par le regard surpris de Jacques.

– Il a l’air étrange, ne trouves-tu pas, Inès ? Mais te voilà toute pâle, ma chérie. Tu me sembles fatiguée ?

– Oui, je le suis un peu... Je vais me reposer, sans parler.

Elle appuya sa tête contre l’oreiller qui garnissait son fauteuil et demeura immobile. Pourquoi donc se sentait-elle si triste, si triste ? Pourquoi les larmes, sous les paupières baissées, remplissaient-elles ses yeux ?

Voyons, ce n’était pourtant pas la perspective de quitter Solepto qui pouvait lui produire cette impression ! Si bien soignée, si entourée d’égards qu’elle fût ici, ce n’était après tout qu’une

prison... et le roi des Andes n'était pour elle qu'un geôlier. Un geôlier ! Non, ce terme était impossible à appliquer à cet homme étrange, à ce grand seigneur plein de courtoisie et d'attentions délicates. Et elle devait surtout se rappeler toujours que don Miguel avait risqué sa vie pour la sauver.

Un frisson de terreur la secoua, à la pensée des terribles angoisses de cette journée. Toujours elle reverrait l'effrayante coulée de lave, elle se rappellerait la fuite éperdue.

Là-bas, le volcan faisait toujours entendre ses grondements. Mais il ne menaçait plus Solepto. D'ailleurs, l'éruption semblait entrer depuis deux jours dans une période de décroissance. Son maximum d'intensité avait été atteint le jour où don Miguel s'était porté au secours de sa jeune prisonnière.

– Une farce de ce vieux coquin de volcan, qui était pour sûr complice de ces sacripants de Blangard ! disait plaisamment Bille. Mais le maître lui a montré qu'il était plus fort que lui.

Le lendemain de ce jour, Inès vit, vers le matin, entrer dans sa chambre Alonsa. Tout de suite, elle remarqua le visage décomposé de l'Indienne et le tremblement qui agitait tout son corps.

– Qu'avez-vous, ma pauvre Alonsa ? s'écria-t-elle en se levant pour aller vers elle.

Alonsa balbutia d'une voix rauque :

– Le cabecilla a condamné hier soir Vicenta à mourir.

– Est-ce possible ! Oh ! Alonsa, il ne serait pas si cruel !

– Il en a le droit... elle a trahi... Mais j'espérais que... qu'il se souviendrait un peu qu'elle était sa sœur de lait et qu'elle lui était dévouée... oh ! si dévouée ! Elle l'aurait servi à genoux !

– Mais si vous alliez solliciter son pardon, Alonsa, il ne pourrait pas vous le refuser !

– J'ai essayé... Mais il ne veut pas me recevoir ! gémit l'Indienne. Lui qui était toujours si bon pour moi, qui me permettait d'entrer souvent chez lui et qui m'appelait « sa chère

vieille Alonsa » !

– S’il ne veut pas vous recevoir, c’est qu’il a peur de se laisser attendrir.

– Je ne sais pas... Mais je suis si malheureuse Oh ! señorita... señorita, si vous le vouliez ?

Elle se laissait tomber à genoux, en levant vers Inès ses yeux noyés de larmes, pleins d’une supplication brûlante.

– Quoi donc, pauvre Alonsa ?

– Demander au cabecilla... la grâce de Vicenta !

– Moi ! Mais je n’ai aucune chance de fléchir don Miguel !

– Vous en avez beaucoup, au contraire. D’abord, vous êtes la victime de Vicenta. Puis, le maître ne saura pas vous refuser. Vous pouvez tout lui demander, doña Inès.

Inès devint pourpre, en répliquant avec un peu de vivacité :

– Vous vous leurrez, ma pauvre femme ! Cette tentative serait certainement inutile.

– Si, si señorita ! Oh ! je vous en supplie ! Essayez, par pitié. Ne gardez pas rancune à ma malheureuse fille !

– De la rancune ! Non, je lui ai pardonné, ainsi que doit le faire toute chrétienne et, si je pensais vraiment pouvoir obtenir sa grâce, je n’hésiterais pas.

– Mais vous le pouvez peut-être !... Essayez, doña Inès ! Vous seule pouvez oser cela !

Vaincue par les supplications de la pauvre créature, Inès promit. Et quand Jacques vint lui souhaiter le bonjour, elle lui dit :

– Je voudrais parler à don Miguel. Sais-tu par qui je puis lui faire demander un moment d’entretien ?

– J’irai, si tu veux. Les factionnaires ont reçu l’ordre de me laisser passer et don Miguel m’a dit très aimablement qu’il me recevrait quand je le voudrais.

– Eh bien ! vas-y, mon Jacques !

Quand le jeune garçon revint, il annonça que don Miguel aurait l’honneur de se rendre au désir

de M<sup>lle</sup> de Brévys, en venant la trouver après le déjeuner. Inès était assise sous la petite tente lorsque le jeune chef apparut. Son cœur se mit à battre fortement, ses joues s'empourprèrent, symptômes d'émotion qu'elle attribuait à l'effort fait sur elle-même pour tenter cette démarche, par charité pour la pauvre Alonsa, par pitié pour Vicenta.

– Vous désirez me parler, mademoiselle ? demanda don Miguel en s'inclinant respectueusement.

– Oui, monsieur, j'ai une requête à vous adresser.

– Auparavant, permettez-moi de vous demander des nouvelles de votre santé ?

– Je suis vraiment plus forte aujourd'hui. L'air est tellement délicieux, ici !

– C'est pourquoi il ne faut quitter Solepto qu'une fois bien rétablie, dit don Miguel tout en prenant place sur le siège que lui avançait Jacques. Daignez maintenant me dire, doña Inès, ce que je puis faire pour vous être agréable.

– C’est une grâce que j’ai à vous demander...  
la grâce d’une coupable...

Les sourcils sombres eurent un brusque froncement.

– D’une coupable ? Vous ne voulez pas parler, je suppose, de Vicenta ?

– Mais si ! Oh ! señor, soyez bon, songez à sa pauvre mère !

– C’est impossible, doña Inès. Cette femme s’est rendue coupable d’une véritable trahison, elle doit subir le châtement des traîtres et servir d’exemple à ceux qui pourraient avoir envie de l’imiter.

– Mais c’est votre sœur de lait ! C’est la fille de cette pauvre Alonsa qui vous est si passionnément dévouée.

– Elle n’en est que plus coupable. Je pourrais pardonner ce crime à une autre ; à elle, non.

– Ce fut un instant d’égarement !

– Pardon, tout fut prémédité... Laissez cela, doña Inès, ne vous occupez pas de cette femme, qui a été cause pour vous de tant de souffrances.

Quand il n'y aurait que cela, je ne lui pardonnerais jamais !

– Pourtant, moi, j'ai tout oublié ! Je ne veux songer qu'à la torture de la pauvre Alonsa, aux regrets qui doivent sans doute tourmenter cette malheureuse Vicenta. Oh ! don Miguel, ne soyez pas impitoyable ! Si vous aviez vu le désespoir d'Alonsa !

Don Miguel détourna les yeux, comme s'il ne voulait pas rencontrer le beau regard suppliant.

– Ne cherchez pas à m'attendrir, doña Inès, c'est inutile. Vicenta a été condamnée hier soir à mort par le conseil que je présidais, la sentence sera exécutée ce soir.

– Non, non, ce n'est pas possible ! Vous ne ferez pas cela, don Miguel ! Oh ! je vous en prie, soyez bon, pensez à votre pauvre nourrice ! Je voudrais tant vous convaincre, vous apitoyer !

Elle joignait les mains, les larmes emplissaient ses yeux. Don Miguel les vit et une émotion soudaine transforma sa physionomie qui était jusque-là demeurée impassible.

Il se pencha un peu et prit la main brûlante d'Inès.

– Eh quoi ! je vous fais pleurer ! Doña Inès, que vous êtes peu raisonnable ! Me demander pareille chose !

– Ce n'est rien pour vous, puisque vous êtes tout-puissant ici.

– C'est un acte de faiblesse, le premier de ma part.

– Non, c'est de la clémence, de la compassion pour une malheureuse un instant égarée. C'est oui, dites, don Miguel ?

Il se leva et, inclinant un peu sa haute taille, enveloppant Inès du rayonnement de son regard, il murmura :

– Ce sera oui, puisque vous le voulez... Mais comme vous me rendez faible, doña Inès !

Et, avant qu'elle eût pu le remercier, il s'éloignait avec une sorte de hâte.

– Quelle victoire, chère sœur ! s'écria Jacques.

Mais le jeune garçon s'interrompit tout à coup

en voyant des larmes glisser sur les joues d'Inès.

– Qu'as-tu, ma chérie ?

Il se penchait vers elle, en entourant son cou de son bras.

– Rien, mon Jacques. C'est nerveux, je pense, dit-elle en essayant de sourire. J'ai pris un peu sur moi pour adresser cette requête, puis pour insister ; la réaction se produit maintenant. Va chercher Alonsa, veux-tu ? Il faut lui annoncer sans perdre une minute la bonne nouvelle.

Quand son frère se fut éloigné, Inès appuya son front brûlant contre sa main. Elle venait de comprendre pourquoi elle se sentait par instants si triste, au point qu'elle avait besoin de toute sa foi, de toute son ardente confiance en Dieu pour réagir contre cette impression. Le regard de don Miguel avait reflété tout à l'heure, malgré lui, l'amour profond qui remplissait son cœur, et Inès avait, en même temps, vu clair en elle-même. Elle aimait cet étranger qui s'était montré pour elle si bon, chevaleresque même. Elle l'aimait non pas tant encore pour son charme physique que pour ce qu'elle devinait des nobles instincts

de cette âme, malheureusement engagée sur une voie périlleuse et visiblement dominée par un orgueil extrême.

« Oh ! quelle folie ! quelle folie ! murmura-t-elle douloureusement. Mon Dieu, daignez en guérir votre pauvre petite fille, je vous en prie !

## IV

Inès ne revit don Miguel que deux fois jusqu'au jour fixé pour son départ. Encore ces entrevues furent-elles très brèves, l'un et l'autre semblant avoir également hâte de les voir finir.

Dans l'une d'elles, il lui apprit un fait qui allait changer sa position et celle de son frère ; par les agents secrets qu'il possédait un peu partout, il avait su récemment que M. de Blangard avait si bien administré la petite fortune de ses pupilles qu'il n'en restait plus que le quart environ, c'est-à-dire un revenu incapable de faire vivre le frère et la sœur.

– Je travaillerai, dit courageusement Inès. J'ai mes brevets, je suis bonne musicienne. Jacques se fera une position, lui aussi. Certainement, au collège, nous obtiendrons une réduction du prix de pension. Mais, alors, il nous faudra vendre notre chère Rivaldière ?

– Vos revenus, en effet, ne vous permettraient pas de la conserver, mademoiselle.

– Pauvre Rivaldière ! dit-elle, les larmes aux yeux.

Don Miguel sembla réfléchir pendant un long moment. Sous ses cils baissés, ses yeux émus considéraient le visage attristé de la jeune fille.

– Doña Inès, vous allez me permettre d’offrir à Jacques quelque chose ! dit-il tout à coup.

– Quoi donc, monsieur ?

– Vous avez pu voir que l’or ne manque pas ici. Jacques en prendra ce qu’il lui plaira...

Elle l’interrompit du geste.

– Vous êtes très bon, très délicatement généreux, don Miguel, dit-elle avec émotion. Mais mon frère ne peut accepter un don de ce genre. Il travaillera pour vivre, le travail est chose très noble, qui élève l’homme. Certes, il nous coûtera de voir la chère Rivaldière passer en des mains étrangères, mais ce sont là des sacrifices inhérents à l’existence, et nous sommes trop chrétiens pour ne pas accepter celui-là

courageusement, après les premiers moments de chagrin.

– Vous êtes une âme forte, doña Inès. J’admire surtout cette foi qui vous anime. Parfois, je pense qu’il doit être bien doux de croire comme vous !

Le regard grave d’Inès se leva vers lui.

– Oh ! oui, cela est si bon de penser que nous avons un Père toujours prêt à nous écouter, à nous fortifier dans nos défaillances, à nous consoler dans nos douleurs !

Ils restèrent un moment silencieux, suivant vaguement des yeux les mouvements de Jacques, de M. de Salves et de deux autres jeunes gens, sujets du roi des Andes, qui jouaient au tennis, car il y avait un tennis à Solepto !

– Ce vous serait-il une consolation si, au lieu de tomber en des mains inconnues, la Rivaldière était achetée par moi ? demanda tout à coup don Miguel.

– Oh ! oui ! Vous n’êtes plus un étranger pour nous ! dit-elle sans pouvoir empêcher un peu de rose de monter à ses joues. Mais il ne faudrait pas

que, par bonté, vous vous embarrassiez d'une propriété qui vous serait inutile.

– Je vous promets d'aller y passer quelques jours à chacun de mes séjours en France, dit-il en essayant de sourire.

Mais il était très pâle et prit presque aussitôt congé d'Inès, très émue elle-même, car, de plus en plus, elle se convainquit qu'elle était ardemment aimée, bien que don Miguel ne fût jamais sorti de la réserve respectueuse dont il avait toujours usé envers elle.

Le jour du départ vint enfin. Alonsa, en larmes, couvrit de baisers les mains d'Inès, qu'elle avait entourée jusqu'au dernier moment des soins les plus dévoués. Depuis surtout que la jeune fille avait obtenu la grâce de Vicenta, – celle-ci était toujours en prison, mais Alonsa espérait que le maître pardonnerait un jour, – la pauvre femme ne savait quelles marques de reconnaissance imaginer.

– Oh ! pourquoi ne restez-vous pas, señorita ? dit-elle entre ses sanglots. Si vous vouliez ! Comme Solepto sera triste sans vous ! Tous, ici,

avaient plaisir à vous voir ; on vous appelait la petite reine. Mais moi surtout, qui vous aime tant, ma douce señorita !

Inès se pencha, mit un baiser sur le front ridé de l'Indienne.

– Moi aussi, je vous regretterai, bonne Alonsa ! Adieu et merci !

Et sentant que son émotion allait éclater, elle sortit de cette chambre où elle avait vécu pendant quelque temps paisible et choyée, dans la tranquille sécurité de Solepto.

M. Hamelette et Bille l'attendaient dehors, bien émus tous deux. Pendant les jours de sa convalescence, Inès avait eu avec lui des entretiens où ils avaient abordé la question religieuse. Inès était plus instruite sous ce rapport que la plupart des jeunes filles, même très chrétiennes ; elle avait, en outre, l'esprit très lucide, la réflexion très prompte et très juste. En quelques jours, elle avait réussi à enlever à Bille bon nombre de préjugés et d'idées toutes faites contre la religion, fruits de propagande électorale, de tendances de journaux anticléricaux et des

discours de sectaires.

– Ben, mademoiselle Inès, c’est comme ça que vous abandonnez ma conversion ! dit-il en serrant avec vigueur la main que lui tendait la jeune fille. Vous auriez bien pu rester encore un peu, dites ? Personne ne s’en plaindrait, pour sûr !

– Qui sait ? Vous viendrez peut-être me voir à Paris, Bille ! dit Inès en essayant de sourire. Si vous vous montrez fidèle, il est possible que don Miguel cesse de vous traiter comme un prisonnier.

– Tiens, ça m’amuserait de rentrer à Paris comme Frère de la Justice ! Je jouerais des tours aux gros profiteurs, ce serait très drôle... Et j’irais vous faire une petite visite, pour sûr, mademoiselle Inès et monsieur Jacques.

Tout en parlant, ils s’étaient acheminés vers l’ascenseur. Sur le parcours, tous les habitants de Solepto étaient là, saluant une dernière fois les deux jeunes gens que tous appréciaient et aimaient.

Don Miguel attendait près de l’ascenseur. Il

allait accompagner jusqu'en bas ses jeunes hôtes et les remettrait là aux bons soins d'un de ses lieutenants, un Français, qui les escorterait avec une dizaine d'hommes jusqu'en un point de la montagne où ils trouveraient un arriero affilié aux Frères de la Justice. Celui-ci les conduirait à Lima, où M. Sevaldo, prévenu par don Miguel, s'occuperait de les rapatrier.

Une dernière poignée de main à M. Hamelette, à M. de Salves, à Bille, au bon don Sanche, ému, à don Estevan, sans rancune. L'ascenseur commença à descendre doucement. Une dernière fois, Inès embrassa du regard la mystérieuse cité, toute baignée de la clarté dorée du soleil, toute charmante et coquette avec ses maisonnettes claires et ses jardins, que dominait le pavillon du roi des Andes.

Et, malgré toute sa force de volonté, elle sentit qu'une larme glissait sur sa joue.

Don Miguel, debout à quelques pas d'elle, les bras croisés, la regardait. Il semblait qu'il voulût se remplir les yeux de son image, maintenant qu'il allait la perdre.

Quand l'ascenseur s'arrêta, il aida la jeune fille à descendre. Les hommes attendaient là, avec des mules et des provisions.

Inès tendit ses deux mains à don Miguel, en levant vers lui ses yeux graves et tristes.

– Merci encore ! Jamais je n'oublierai votre bonté, votre délicatesse... et surtout comment vous avez risqué votre vie pour me sauver.

Elle essayait de réprimer l'émotion qui la faisait frémir des pieds à la tête. Mais ce fut en vain et ses beaux yeux se remplirent de larmes.

Emporté par la souffrance qui lui broyait le cœur, don Miguel murmura d'un ton de prière ardente :

– Si vous vouliez rester !

Elle devint plus pâle encore et ses mains tremblèrent :

– Vous savez bien que c'est impossible ! dit-elle d'une voix étouffée, mais où passait un souffle de fermeté.

– C'est vrai, je suis fou ! Adieu, doña Inès !

Il effleura de ses lèvres les doigts de la jeune fille, puis, se détournant brusquement, serra avec vigueur les mains de Jacques.

– Adieu, mon cher Jacques ! Et si jamais vous avez besoin de moi, n'oubliez pas que je resterai toujours votre ami dévoué.

Quelques instants plus tard, la petite caravane s'ébranla. Don Miguel suivit des yeux, tant qu'il le put, la jeune fille montée sur une des mules. Quand elle eut disparu, il passa sur son front une main qui était glacée.

« Une page de ma vie qui s'efface... une page exquise et douloureuse. Maintenant, il faut me remettre à l'œuvre. Mais je ne me sens plus le même zèle. Elle a introduit en moi un doute sur la parfaite honnêteté des moyens que j'emploie, et même sur l'efficacité du but poursuivi. Qui a raison, d'elle avec sa bonté et sa compassion, ou de moi, le justicier impitoyable ? »

## V

Inès était depuis six mois demoiselle de compagnie de la vieille comtesse de Sambras.

Ce poste lui avait été procuré par l'intermédiaire de la supérieure du couvent où elle avait trouvé asile à son retour du Pérou. Selon la promesse faite à don Miguel, elle avait refusé de rien dire sur son séjour au milieu des brigands et Jacques était demeuré également muet.

— Nous avons juré et, à ce prix seulement, nous avons obtenu notre liberté.

— Mais M. de Blangard, ses enfants, les hommes qui l'accompagnaient ? s'étaient-ils informés les gens de justice qui enquêtaient sur la mystérieuse disparition du député et de ses compagnons.

— Ils ont tous été mis à mort.

– Pourquoi avez-vous seuls été épargnés ?

– Sans doute ont-ils eu quelque compassion en voyant notre jeunesse ?

Toutes les instances avaient échoué devant la fermeté d'Inès et de Jacques. On alla jusqu'à les accuser de complicité avec les bandits. Mais presque aussitôt, sous l'action d'on ne sait quelle mystérieuse influence, le ton changea et les deux jeunes gens furent enfin laissés en repos.

Inès, à la suite des émotions traversées, était restée longtemps souffrante. Lorsqu'elle s'était trouvée un peu remise, elle avait accepté aussitôt l'offre que lui faisait la supérieure de ce poste de demoiselle de compagnie. Ce n'était pas une sinécure, car la vieille dame était d'humeur fantasque, et sa fille, la marquise de Bronnes, chez qui elle habitait, avait une nature tracassière et tatillonne fort désagréable pour ceux qui vivaient autour d'elle.

Mais Inès était courageuse et douce ; elle avait, en outre, un tact très délicat qui savait éviter maintes occasions de froissements. La vieille comtesse l'avait prise en affection, autant

du moins que le pouvait sa nature un peu sèche. M<sup>me</sup> de Bronnes, occupée par les préparatifs du mariage de sa fille aînée, lui faisait à peu près grâce de ses remarques aigres-douces. Inès se trouvait vraiment là assez tranquille, et elle se fût trouvée presque heureuse sans le souvenir de ces jours passés dans la cité du roi des Andes, sans la souffrance qui ne voulait pas quitter son jeune cœur.

Jacques, quelque temps après leur retour, avait écrit un mot à don Miguel, en l'adressant à son hacienda de Santa-Lucia. Il en avait reçu une réponse charmante, très affectueuse même. Mais d'Inès, il n'était pas question autrement que pour charger Jacques de lui offrir ses hommages respectueux.

La vie de la jeune fille était fort monotone près de la vieille comtesse, vivant en dehors du mouvement mondain qui entraînait sa fille et ses petites-filles. Fort heureusement, M<sup>me</sup> de Sambras avait un goût littéraire très sûr et les lectures qu'elle se faisait faire par sa demoiselle de compagnie intéressaient toujours Inès. Celle-ci

devait, en outre, complaire aux goûts mélomanes de la vieille dame en se mettant fort souvent au piano. Puis, elle aidait la comtesse dans d'interminables tapisseries, causait politique et littérature. À peine avait-elle chaque jour le temps nécessaire pour se rendre à une messe matinale et, parfois, pour faire, dans l'après-midi, ses petites courses indispensables. Seul, l'après-midi du jour de congé mensuel de son frère lui était réservée, comme elle l'avait stipulé en entrant chez M<sup>me</sup> de Sambras.

Il y avait depuis quelques jours grand va-et-vient dans le vaste appartement qu'occupait la famille de Bronnes. Le mariage de Marthe de Bronnes devait avoir lieu la semaine suivante et, auparavant, les parents offraient le dîner et la soirée de contrat. M<sup>me</sup> de Sambras avait fait faire pour la circonstance une superbe robe de faille noire garnie de fort belles dentelles qu'elle possédait, Inès avait été appelée à donner son avis, et la comtesse ayant déclaré qu'elle avait un goût exquis, Marthe, une grande blonde nonchalante, mais très bonne fille, était venue lui demander conseil. Jusque-là, les deux sœurs, tout

occupées de leurs plaisirs, n'avaient prêté que peu d'attention à la demoiselle de compagnie qui vivait très retirée près de leur grand-mère. Antoinette, la cadette, avait seulement déclaré qu'il était fort heureux que leur frère se trouvât pour longtemps à l'étranger, cette jeune personne étant beaucoup trop jolie pour le poste qu'elle occupait.

Mais Marthe, après s'être entretenue avec Inès, se montra tout à fait conquise par le charme délicat qui émanait de la jeune fille, par son tact et son exquise distinction.

– Grand-mère, pourquoi M<sup>lle</sup> de Brévys n'assisterait-elle pas au dîner ? dit-elle en se trouvant seule avec son aïeule. Elle est de notre monde, il serait pénible pour elle d'être traitée en subalterne.

– J'y ai pensé, ma petite, et je me proposais de lui offrir une toilette pour cette occasion.

Ce n'était pas l'avis d'Antoinette, et elle essaya de changer la décision de sa grand-mère. Mais la contradiction ne faisait qu'ancrer M<sup>me</sup> de Sambras dans ses idées. Et Inès – qui eût bien

préféré une paisible soirée dans sa chambre – se vit invitée à assister à la soirée de contrat, pour laquelle la comtesse lui offrait une simple mais charmante toilette blanche.

On se trouvait à l'avant-veille de ce jour. Inès, après avoir fait à la vieille dame la lecture pieuse de chaque soir, venait de remonter dans sa chambre. Comme elle s'agenouillait sur son prie-Dieu pour la prière du soir, son regard tomba sur une très petite enveloppe posée sur le bureau.

– Qu'est-ce que cela ? Je ne me rappelle pas avoir rien mis là.

Elle s'avança et prit l'enveloppe. Mais une commotion la secoua en voyant, gravé dans un angle, le signe mystérieux des Frères de la Justice, cette image du soleil, souvenirs des ancêtres Incas de don Miguel, qui ornait aussi le pavillon du roi des Andes, dans sa cité de Solepto.

Un moment, elle demeura immobile, toute tremblante. Puis, hâtivement, elle décacheta l'enveloppe. Il n'y avait que quelques lignes, tracées d'une large écriture masculine.

« Pardonnez-moi l'incorrection de ceci. Mais je crois prudent de vous prévenir que vous me verrez demain chez mes cousins de Bronnes. Votre premier mouvement de surprise pourrait provoquer des questions embarrassantes. Si vous le voulez bien, afin de n'être pas obligés de feindre de rester absolument étrangers l'un à l'autre, je pourrai parler de l'incident de l'automobile, qui me permettra de vous adresser la parole.

« Daignez recevoir les respectueux hommages de celui qui se dit toujours votre dévoué serviteur.

« La Roche-Gléon. »

Un long moment, Inès demeura immobile complètement abasourdie. Qui avait mis cette lettre là ? Don Miguel avait-il ici encore quelque secrète intelligence ?

Et elle allait le revoir !

À cette première pensée de bonheur succéda

aussitôt un douloureux serrement de cœur. Il lui était déjà si difficile de l'oublier ! Que serait-ce s'il lui fallait le revoir quelquefois !

Mais elle ignorait qu'il fût parent des Bronnes. Sans cela, elle ne serait pas entrée dans cette maison où elle était naturellement exposée à le rencontrer.

« Vous me donnerez la force, mon Dieu ! » dit-elle en se laissant tomber à genoux et en cachant son visage entre ses mains.

Le lendemain matin, comme Inès travaillait près de M<sup>me</sup> de Sambras, Antoinette entra, toute rose, les yeux brillants.

– Nous aurons un convive de plus demain, grand-mère ! Michel de la Roche-Gléon est à Paris, il est venu voir mon père ce matin, et doit revenir cet après-midi pour vous présenter ses hommages.

– Ah ! bon, je m'explique cette figure rayonnante, murmura malicieusement la comtesse. Il est dommage qu'il n'ait pas annoncé son arrivée ; tu aurais pu l'avoir comme garçon

d'honneur. Il est vrai que M. d'Entraines est très bien aussi.

Antoinette eut une petite moue dédaigneuse.

– Oh ! quelle différence entre les deux !

– Évidemment. Je ne connais du reste, dans notre société, aucun homme pouvant se comparer à M. de la Roche-Gléon... Mais il a une nature bien énigmatique ! Je ne sais ce qui se cache sous ce charme dont tous subissent l'influence.

– Rien que de très bon, certainement, grand-mère !

– Oh ! quelle assurance ! À quoi vois-tu cela ? demanda la vieille dame d'un ton moqueur.

Antoinette eut un petit geste impatient.

– Je ne saurais pas vous expliquer. Mais j'ai en lui toute confiance.

– Il serait certainement très flatté s'il t'entendait... Mets cet après-midi ta robe bleue, petite, c'est celle qui te va le mieux, et choisis une coiffure qui ne te vieillisse pas comme celle que tu as en ce moment.

La vieille dame aimait à donner à Antoinette, très coquette, de ces petits conseils ironiques. La jeune fille fronça un peu les sourcils, et, l'air mécontent, sortit du salon de son aïeule.

Inès, tout en continuant son travail, n'avait pas perdu un mot de ce petit entretien. Elle savait maintenant que don Miguel n'aurait qu'à dire un mot pour devenir l'époux d'Antoinette de Bronnes.

« Si elle savait pourtant ce qu'il est réellement ! » pensait-elle.

Mais Antoinette, comme tous, ignorait la double personnalité de son cousin. Elle ne voyait en lui que le gentilhomme fabuleusement riche, et séduisant entre tous.

Inès vit venir l'après-midi avec une sorte de fièvre d'appréhension. Il lui coûtait extrêmement de se retrouver en face de lui... et, pourtant, une joie involontaire venait par instants faire tressaillir son cœur.

Vers quatre heures, la porte du salon s'ouvrit. M<sup>me</sup> de Bronnes entra avec ses filles et, derrière

elles, apparut don Miguel.

Inès s'était placée à contre-jour, et elle s'applaudit de cette idée, car, en dépit de tous ses efforts, une rougeur d'émotion monta à son visage lorsqu'elle rencontra le regard rayonnant qui, dès le seuil de la porte, semblait la saluer.

Quand M. de la Roche-Gléon eut baisé la main que lui tendait M<sup>me</sup> de Sambras avec une aimable phrase d'accueil, il se détourna pour saluer la demoiselle de compagnie. Alors, paraissant seulement la reconnaître, il s'exclama :

– Mais ne me trompé-je pas ? Il me semble, mademoiselle, que vous êtes cette personne courageuse qui exposa naguère sa vie pour sauver un enfant qu'allait mettre à mal mon automobile ?

– Il me semble aussi, monsieur, vous reconnaître...

Inès avait recouvré maintenant toute sa présence d'esprit et joua fort bien son petit rôle. On la complimenta sur son courage. Puis, discrètement, elle s'effaça, se remettant à son

ouvrage, tandis que Don Miguel engageait une conversation avec ses parentes.

Il n'adressa plus la parole à Inès et se contenta de la saluer au départ. Malgré cela, Antoinette, dont la jalousie était toujours en éveil, dit ce soir-là à sa mère :

– Grand-mère aurait bien pu se séparer de sa demoiselle de compagnie pendant la visite de mon cousin. Il faut toujours se défier de ces jeunes filles pauvres et trop jolies, car elles sont souvent intrigantes et coquettes.

– Je ne pense pas que M<sup>lle</sup> de Brévys soit ni l'une ni l'autre. Tu sais que ta grand-mère à l'habitude de garder près d'elle sa demoiselle de compagnie quand il lui vient des visites, pour soutenir la conversation lorsqu'elle se trouve fatiguée. Elle n'a pas eu l'idée d'agir autrement parce que c'était M. de la Roche-Gléon. Du reste, cela n'a pas d'importance, car je ne crois pas Michel très inflammable.

– On ne peut jamais savoir ! murmura Antoinette en hochant la tête.

Ce fut sans aucun enthousiasme qu'Inès revêtit le lendemain la fraîche toilette de voile blanc, don de M<sup>me</sup> de Sambras. Cette soirée était une véritable corvée pour elle, surtout depuis qu'elle savait que don Miguel serait là. La présence de celui-ci ravivait sa souffrance secrète et les regrets éclos dans son cœur depuis le jour où elle avait compris que le jeune homme l'aimait, mais ne le lui dirait jamais à cause de la situation étrange qui était la sienne, et qu'il ne pouvait offrir à aucune femme de partager, puisqu'il pouvait arriver qu'un jour il fût dénoncé, traduit en justice et traité tout simplement en chef de brigands.

Quand Inès entra dans la chambre de M<sup>me</sup> de Sambras, la vieille dame s'exclama d'un ton satisfait :

– Très bien ! Très bien ! Vous êtes délicieuse, mon enfant. Ce blanc vous va à ravir !

Ce fut aussi l'avis des invités de la marquise de Bronnes et, si Inès avait été tant soit peu coquette, elle aurait pu ce soir-là être satisfaite de l'admiration discrète qui saluait sa beauté et sa

grâce toute patricienne. Mais elle n'y songeait guère, et dut faire effort pour répondre à ses voisins de table pendant le dîner, et plus tard à ses cavaliers, M<sup>me</sup> de Sambras l'ayant obligée à accepter deux ou trois danses.

Pendant le repas, Antoinette avait constamment causé avec le comte Michel, son voisin de gauche. En son honneur, elle déployait toutes ses grâces et, vraiment, elle était très brillante ce soir, très fraîche dans sa vaporeuse toilette rose. Son cousin lui donnait spirituellement la réplique, de cet air d'amabilité hautaine qu'il avait toujours dans le monde. Son regard énigmatique et attirant errait autour de la table, effleurait chaque convive, s'arrêtait une seconde sur Inès. L'un et l'autre auraient-ils pu penser, six mois auparavant, qu'ils se retrouveraient à cette table, elle, l'ex-prisonnière, lui, le mystérieux roi des Andes !

Don Miguel avait simplement salué Inès à son entrée dans le salon. Elle pensait que tout se bornerait là. Aussi eut-elle un violent battement de cœur en le voyant, vers la fin de la soirée,

s'avancer vers elle et solliciter l'honneur d'une danse.

Elle n'osa refuser devant la prière qu'elle lisait dans le regard de M. de la Roche-Gléon et, posant sa main sur le bras qu'il lui présentait, s'éloigna avec lui.

– Savez-vous pourquoi je suis ici, mademoiselle ? murmura-t-il.

– Je ne m'en doute pas, monsieur.

– Simplement pour avoir l'occasion de solliciter de vous un moment d'entretien. J'ai quelque chose à vous apprendre... et à vous demander. Quand me serait-il possible de vous parler ?

– Mais, monsieur, c'est impossible !

– Oui, ici, je le sais... Mais j'ai pensé à une chose. Le jour de congé de Jacques tombe mercredi prochain, ainsi que je m'en suis informé. Ce jour-là, vous sortez seule avec lui. Voulez-vous me permettre d'aller vous retrouver tous deux à un endroit désigné ?

– Mais... cela n'est pas très correct, murmura

Inès avec hésitation.

– J’espère, doña Inès, vous avoir montré par ma conduite précédente que vous pouviez avoir confiance en moi ? D’autre part, comme je ne voudrais à aucun prix vous occasionner le moindre ennui, il suffira de fixer un endroit où ni l’un ni l’autre ne sommes connus... Peut-être pourriez-vous vous rendre tous deux à Versailles, par exemple ? Nous nous rencontrerions, comme par hasard, au jardin du roi et je vous dirais ce qui fait le véritable objet de mon voyage.

– Oui, cela est possible... Mais comment avez-vous pu me faire parvenir ce billet, avant-hier ?

– Par l’intermédiaire de la femme de chambre de M<sup>me</sup> de Bronnes, qui est affiliée à notre société.

– Encore ! Oh ! cela, don Miguel... non, je ne puis l’admettre !

– C’est vous qui avez vaincu ! murmura-t-il d’une voix frémissante d’émotion et d’ardente tendresse. Pour l’amour de vous, le roi des Andes disparaîtra et avec lui les Frères de la Justice.

Elle leva vers lui son regard à la fois stupéfait et radieux.

– Serait-ce possible ?

– Oui, pour vous, je le ferai... et aussi parce que j'ai compris que je faisais fausse route. Je vous expliquerai cela mercredi, doña Inès, et vous me direz alors si vous daignez accepter pour votre époux Michel de la Roche-Gléon.

Il sembla soudain à Inès que tout tournait autour d'elle, les lumières se mirent à danser, il lui parut que les couples tourbillonnants s'enlevaient au plafond... Et elle glissa tout à coup évanouie entre les bras de don Miguel.

Il y eut un brouhaha dans les salons. Écartant ceux qui se pressaient autour de lui, le comte Michel emporta rapidement Inès vers un petit salon voisin, où accoururent aussitôt M<sup>me</sup> de Bronnes, Marthe et Antoinette.

– Avez-vous vu comme M. de la Roche-Gléon était pâle ? chuchota une jeune femme à l'oreille de sa voisine. Lui qui ne s'émeut jamais de rien !

Antoinette se faisait cette même réflexion,

tandis que sa mère et sa sœur s'occupaient à faire revenir à elle la jeune fille. En outre, elle avait remarqué qu'en causant avec Inès son cousin n'avait plus, mais plus du tout sa physionomie accoutumée, si impénétrable et si altière, et que le délicat visage de M<sup>lle</sup> de Brévys s'était subitement empourpré quelques secondes avant qu'elle tombât à terre.

L'évanouissement d'Inès fut de très courte durée. Elle s'excusa avec confusion du dérangement qu'elle causait et se leva du canapé sur lequel on l'avait étendue, en disant qu'elle allait se retirer.

– Oui, allez, mon enfant, dit M<sup>me</sup> de Bronnes. Vous n'êtes pas de très bonne santé. Et surtout vous n'êtes pas habituée aux soirées. Une bonne nuit vous remettra.

Quand la marquise et ses filles sortirent du petit salon, elles trouvèrent à la porte Michel qui s'informa aussitôt des nouvelles de M<sup>lle</sup> de Brévys.

– Oh ! ce n'est rien du tout ! dit Antoinette d'un ton ironique. Vous vous inquiétez beaucoup

trop de cela, Michel.

– Pas plus qu’il ne faut, car M<sup>lle</sup> de Brévys est une jeune fille charmante à tous les points de vue, et digne du plus respectueux intérêt ! riposta donc Miguel d’un ton d’irritation altière.

Antoinette rougit de colère. Mais Marthe dit vivement :

– Vous avez raison, Michel, et je ne comprends pas la réflexion d’Antoinette.

La jeune fille, se mordant les lèvres, s’éloigna sans répliquer, tandis que M. de la Roche-Gléon offrait son bras à Marthe pour la reconduire dans le salon voisin.

## VI

Inès et Jacques se rencontrèrent au jour dit avec don Miguel. Celui-ci, sans s'attarder en préambules, alla droit au but de son entrevue. Il avait beaucoup réfléchi depuis ces six mois et avait fini par ne plus voir son œuvre du même œil qu'auparavant. S'étant trouvé, à Lima, en rapport avec un prêtre de haut savoir et de grande piété, il lui avait confié ses doutes et en avait reçu cette réponse : « Votre but est louable, mais c'est une utopie, étant donné les tristes instincts de la nature humaine. Toujours l'injustice existera sur la terre et ce n'est pas un homme, si intelligent et si puissant qu'il soit, qui pourra la faire disparaître. Tout au plus, par vos exécutions sommaires, pourrez-vous jeter momentanément quelque terreur chez les coupables. D'ailleurs, est-il admissible qu'un individu s'arroge le droit de juger et de punir ses semblables sans en avoir reçu mandat de la société ? En ce cas, nous

pourrions aller fort loin, chacun faisant sa justice à sa manière et d'après ses propres vues. Ensuite, ce système d'information des Frères de la Justice, cette mystérieuse police qui se glisse jusqu'au sein des familles, ces dénonciations, tout cela sort des voies droites et loyales. »

– Depuis longtemps, je le pensais, ajouta don Miguel. C'est pourquoi le terme d'« espionnage » dont vous vous êtes servie un jour me fit bondir. Ce reproche touchait le point sensible, réveillait les reproches de ma conscience. Aujourd'hui, doña Inès, je suis résolu à dissoudre la société, à licencier mes hommes, à devenir, en un mot, un homme comme un autre.

– Oh ! comme vous faites bien ! s'écria Inès dont les yeux brillaient de joie.

– Votre approbation est ma plus douce récompense. D'ailleurs, c'est vous qui avez commencé à jeter en mon âme le doute sur l'efficacité de l'œuvre amorcée par mon aïeul.

– Mais ne craignez-vous pas pour plus tard des dénonciations de la part des anciens affiliés ?

– Non, car j’ai pris mes précautions, je tiens la plupart par quelque secret, quelque faute inconnue dont je possède les preuves. Ils le savent et seront les premiers à désirer que le silence se fasse toujours sur cette page de leur existence. Quant à mes hommes du camp de Solepto, ils recevront chacun une petite fortune, après avoir juré sur l’honneur que jamais un mot d’eux ne viendra révéler mon secret. Ce sont tous des honnêtes gens. Ils tiendront leur serment. Cependant, s’il arrivait qu’un d’eux le trahît, je me suis arrangé afin qu’on ne pût découvrir aucune preuve. Pour cela, aussitôt le licenciement de ma petite troupe, je ferai tout brûler, tout disparaître à Solepto, l’ascenseur sera détruit, il n’existera plus aucun moyen de parvenir là-haut.

– Mais votre gisement aurifère ?

– Lui aussi demeurera désormais inaccessible. Je ferai transporter à mon hacienda ce que je pourrai d’or, le reste demeurera inutilisé sans doute jusqu’à la fin des temps.

– Pauvre Solepto ! murmura mélancoliquement Inès.

Don Miguel lui prit doucement la main en disant avec émotion :

– Cela vous fait de la peine aussi de penser qu'il sera détruit ? J'avoue que cette exécution me sera dure. Mais qu'est-ce que cela si, à ce prix, je puis vous conquérir, Inès ! Écoutez encore ce que je dois vous dire. Je veux complètement me transformer avant de solliciter votre chère petite main. Il faut que vous oubliiez le roi des Andes, cet homme qu'une chimère, généreuse, je le veux bien, quant au but, mais trop ténébreuse quant aux moyens, éloignait de la voie droite, obligeait à la dissimulation et à une dureté impitoyable. Il faut que vous ne voyiez plus en moi que Michel de la Roche-Gléon. En outre, il importe que nous ne soyons pas séparés au point de vue des croyances. Je vais donc étudier sérieusement, pendant un an, les questions religieuses – car, même pour vous posséder, doña Inès, je ne voudrais jamais feindre une foi que je n'aurais pas réellement. En même temps, je m'initierai aux œuvres sociales, sous la conduite d'un homme de cœur et de haute valeur, le marquis de Blèves, si connu pour son zèle et son

inlassable charité. Je n'admettrais pas de demeurer inactif, rouage inutile dans la société ; puisque je renonce à venger les injustices humaines, je veux du moins essayer d'en réparer le plus possible, en allant vers ceux qui souffrent, vers ceux qui se révoltent. Ma grande fortune me permettra de faire du bien à beaucoup. Et, à ce bien matériel, je veux pouvoir joindre le réconfort moral et l'espoir d'une vie meilleure. C'est pour cela que je veux étudier votre religion, afin d'être à même de parler ensuite en connaissance de cause et de dire aux incroyants que je rencontrerai : « Moi aussi, j'étais comme vous. Maintenant, je suis chrétien. »

Les larmes remplissaient les yeux d'Inès – larmes d'émotion heureuse en entendant la voix vibrante du comte Michel lui dire ses projets et ses résolutions.

– Je vous fais encore pleurer, chère Inès ? Mais ce n'est pas de chagrin, cette fois, n'est-ce pas ? Et lorsque je serai transformé, j'oserai alors solliciter le bonheur de devenir votre soutien dans la vie. Si vous ne me trouvez pas trop indigne

alors...

Elle l'interrompt par un cri spontané du cœur.

– Ah ! j'avais bien deviné quelle noble nature vous étiez ! Quand vous serez chrétien, c'est en toute confiance que je m'unirai à vous.

– Inès, ceci est une promesse !

– Oui, c'est une promesse de fiançailles ! dit-elle en levant son regard ému et heureux vers les yeux rayonnant de bonheur et de grave tendresse qui l'interrogeaient.

Ils restèrent un long moment silencieux, savourant l'exquise douceur de cette minute. Depuis quelques instants, Jacques s'était éloigné discrètement et, courbé à terre, s'amusait à déranger dans leurs allées et venues de diligentes fourmis.

– Il faut que nous partions ! dit enfin Inès. M<sup>me</sup> de Sambras est souffrante et m'a demandé de ne pas rentrer trop tard.

– Que je voudrais pouvoir vous enlever dès maintenant à cet esclavage !

– Comme vous exagérez ! M<sup>me</sup> de Sambras est

très bonne pour moi et, si j'ai quelques petites difficultés, quelques petits ennuis, comment oserais-je me plaindre en considérant l'existence de tant d'autres !

– Vous êtes toujours la sagesse même ! Mais je me figure que ma cousine Antoinette n'est pas très agréable pour vous ?

– Depuis quelques jours seulement, depuis la soirée. Mais je n'ai guère affaire à elle et, d'ailleurs, tout cela est bien peu de chose !

– C'est égal, j'ai hâte, de toute façon, de vous voir devenir comtesse de la Roche-Gléon. Et quel ennui de ne pouvoir, lors des visites que je ferai chez mes parents, nous traiter en fiancés ! Il faudra avoir l'air de presque étrangers, nous parler à peine ! Me permettrez-vous de vous écrire, au moins ?

Inès secoua la tête.

– Je suis seule, sans famille ; je crois préférable de vous en abstenir jusqu'à nos fiançailles officielles, don Miguel.

– Comme vous êtes sévère ! C'est une dure

pénitence que je vais faire pendant cette année. Mais elle me méritera peut-être une foi plus ferme et plus ardente.

– Oh ! oui, Dieu voit tout et compte tout ! Mais dites-moi, don Miguel, ce qu'est devenue la pauvre Alonsa ?

– Elle est à Paris, chez moi. Vicenta est morte le mois dernier, minée par le remords de sa faute. Ma pauvre nourrice était si triste, si abattue, que je l'ai emmenée avec moi et, maintenant, elle ne me quittera plus. Elle voudrait bien vous voir, doña Inès, de même que M. Hamelette et Bille, qui sont aussi à Paris.

– Vraiment ! Ce bon M. Hamelette et ce brave Bille ! Vous leur avez rendu la liberté ?

– Après serment de ne rien révéler, naturellement. Ils doivent raconter une histoire de fuite à travers les montagnes... On en parlera ces jours-ci dans les journaux. M. Hamelette est tout entier à ses travaux, comme si rien d'extraordinaire ne s'était passé dans son existence. Quant à Bille, il est chez moi. Je n'ai pas de serviteur plus fidèle, plus passionnément

dévoué. C'est du fétichisme que ce garçon professe à mon égard.

Ils se mirent à rire tous deux, au souvenir des anciennes opinions de Bille.

– Et l'excellent don Sanche, qui m'a si bien soignée ?

– Il est encore à Solepto. Aussitôt que tout sera fini là-bas, il viendra à Paris et lui non plus ne me quittera plus.

Jacques se rapprocha à ce moment. Il était l'heure de se séparer. Don Miguel baisa la main d'Inès et la regarda s'éloigner avec un mélange de tristesse et de bonheur, tristesse du long délai que lui-même s'imposait pour leur union, bonheur en songeant qu'un jour cette enfant à l'âme si pure, si ferme et si noble, serait sa compagne pour toute la vie.

Ce fut, dans la haute société parisienne, un étonnement indescriptible lorsqu'on vit le changement d'existence du comte de la Roche-Gléon. Jusque-là, il avait mené, pendant ses

séjours à Paris, une vie fort mondaine, alternant avec les occupations artistiques et les études scientifiques qui paraissaient l'intéresser également. Jamais il n'avait semblé se soucier d'œuvres sociales, ni même charitables, du moins pour payer de sa personne, car il était royalement généreux lorsque l'une d'elles venait le solliciter. La surprise était donc bien explicable en le voyant s'initier à ces œuvres, sous la direction de M. de Blèves. Chez les Bronnes, c'était de la stupéfaction, et Inès avait peine à s'empêcher de sourire en les entendant échanger leurs réflexions à ce sujet.

– C'est sans doute une pose ! dit un jour M. de Bronnes. La mode est à cela.

– Mon cher ami, M. de la Roche-Gléon est trop intelligent pour être poseur ! riposta M<sup>me</sup> de Sambras. Je crois, moi, qu'il est sincère.

– Oh ! j'en suis sûre ! appuya Antoinette.

M<sup>lle</sup> de Bronnes était pleine d'espoir en voyant son cousin venir un peu plus souvent qu'autrefois. Le soupçon qui l'avait un instant saisie le jour de la soirée s'était complètement

évanoui. Michel ne paraissait pas accorder à M<sup>lle</sup> de Brévys plus d'attention que ne le demandait la politesse, et elle, de son côté, était toujours très simple, absolument dépourvue de coquetterie.

Les fiancés n'auraient pas trouvé occasion d'échanger quelques mots si Jacques, le malin, jouant le bon génie, n'avait imaginé d'écrire à son futur beau-frère chaque matin de ses jours de sortie : « Nous irons nous promener de tel côté. Venez donc, je serai content de vous voir. »

Michel ne résistait pas à la délicieuse perspective ; il se rencontrait, comme par hasard, avec le frère et la sœur. Inès riait gaiement, toute heureuse, en lui adressant un reproche que démentait son regard radieux. M. de la Roche-Gléon lui faisait part de ses progrès, des œuvres entreprises avec le concours de M. de Blèves et d'autres chrétiens éminents. Il lui parlait des projets d'avenir où elle avait la large place. Puis ils se quittaient, emportant une nouvelle provision de patience.

Pendant l'été, la famille de Bronnes, comme de coutume, se rendit à Deauville. Michel, qui

partait généralement dès le printemps pour le Pérou, était cette année demeuré à Paris. Il vint rejoindre ses cousins et loua près d'eux une villa, ce qui fortifia l'espoir d'Antoinette, bien que l'attitude assez indifférente de son cousin l'inquiétât un peu.

M. de la Roche-Gléon parut, à Deauville, saisi d'un très vif intérêt pour la conversation de M<sup>me</sup> de Sambras, fort spirituelle et intéressante quand elle le voulait. Il venait lui tenir compagnie, tandis que sa fille et sa petite-fille paraissaient en élégantes toilettes sur la plage et au casino, charmant la vieille dame qui ne voyait plus que par ses yeux.

Un jour, il lui offrit de faire de la musique, ce qui fut accepté avec empressement, et Inès accompagna son violon. Ces petites séances se reproduisirent les jours suivants, permettant aux fiancés de se départir quelque peu de leur attitude conventionnelle.

Quand M<sup>me</sup> de Bronnes et Antoinette apprirent cela, elles froncèrent toutes deux les sourcils.

— Mais il me semble, ma mère, que vous êtes

bien imprudente ! dit la marquise d'un ton de reproche.

– Bah ! M<sup>lle</sup> de Brévys est excessivement sérieuse et Michel aussi !

– Ce qui n'empêcherait pas celui-ci de s'amouracher de votre demoiselle de compagnie.

– Il pourrait faire beaucoup plus mal ! Elle serait une charmante comtesse.

Antoinette devint pourpre de colère, tandis que sa mère s'écriait avec indignation :

– Comment, c'est vous, ma mère, qui dites cela, alors que vous connaissez nos projets... nos désirs ?

– Que veux-tu, ma fille, si M. de la Roche-Gléon avait été disposé à aimer Antoinette, ce serait déjà fait, rien ne s'y opposant. Je crois, maintenant, que vous vous leurrez d'un vain espoir.

Les deux dames sortirent furieuses de la chambre de l'aïeule. Mais elles savaient qu'il était inutile de faire des représentations à la vieille dame. Elles n'auraient servi qu'à l'engager

à contrecarrer les désirs de sa fille et de sa petite-fille, par suite de cet esprit de contradiction que l'âge ne faisait que développer.

Mais le danger était très grand. Il était de toute évidence maintenant que le comte Michel n'était pas attiré seulement chez M<sup>me</sup> de Sambras par l'agrément de la conversation de celle-ci. La présence de la charmante demoiselle de compagnie devait être pour beaucoup dans cette aimable assiduité dont il n'était pas coutumier jadis.

Michel se doutait bien des inquiétudes de ses cousines et s'en amusait en son for intérieur. Maintenant qu'il ne tarderait plus à faire sa demande officielle, il préférerait que l'on eût quelques soupçons de ses sentiments pour Inès. Ce fut au retour de Deauville, un soir où, la jeune fille étant souffrante, la comtesse se trouvait seule, que M. de la Roche-Gléon lui fit part de son amour pour Inès de Brévys.

— Vous ne m'étonnez pas, mon cher ami, répondit M<sup>me</sup> de Sambras. Cette enfant est exquise et digne de vous. Certainement, sa

noblesse ne vaut pas la vôtre, elle est pauvre, avec un frère qui sera à votre charge.

– Oh ! qu'est-ce que cela ? interrompit le jeune homme avec un geste d'insouciance.

– Oui, oui, vous êtes assez riche pour ne pas considérer ces choses-là. Et puis, vous aurez une femme charmante... Car je ne suppose pas qu'elle refuse.

– J'espère que non ! dit Michel en dissimulant un sourire amusé.

Naturellement, la réponse fut affirmative. Il y eut grande colère chez la marquise et sa fille, qui déclarèrent que jamais elles ne considéreraient comme leur parente cette intrigante. Puis tout se calma. Antoinette alla passer l'hiver chez sa sœur qui habitait Bordeaux, le mariage se fit pendant ce temps et, quand la jeune fille revint au mois de mars, elle était presque consolée et disposée à épouser un cousin de son beau-frère qui, tout en étant fort loin de posséder les dons remarquables de Michel de la Roche-Gléon, ne lui semblait pas un parti à dédaigner.

Or, ce cousin n'était autre que Gaston de Salves, revenu en même temps que M. de la Roche-Gléon et pourvu par celui-ci d'une fort belle fortune. Bien que délivré par le comte Michel de son serment d'obéissance, il lui conservait une déférence extrême et se laissait guider par lui pour son plus grand bien, du reste, car M. de la Roche-Gléon réussissait à le rendre plus sérieux et à le lancer, lui aussi, dans les œuvres sociales. Mais Antoinette ne devait jamais se douter que son mari avait jadis fait partie de l'association redoutable dont le roi des Andes était le chef mystérieux.

Quant au jeune ménage de la Roche-Gléon, il s'était installé dans le vieil hôtel du comte, où Alonsa, Diego, Joaquino et Bille se disputaient le bonheur de le servir. Jacques était là aussi, travaillant sous la direction de son beau-frère et de don Sanche, resté le confident et l'ami de l'ex-roi des Andes. Une atmosphère de haute piété régnait maintenant dans l'hôtel de la Roche-Gléon. Tous ces gens qui avaient jadis suivi aveuglément le maître aimé avec idolâtrie l'avaient imité dans sa conversion. Et, comme

c'étaient des âmes bonnes et droites, ils devenaient d'excellents chrétiens pleins de zèle pour seconder le comte dans les œuvres où il se servait maintenant, pour attirer les égarés et retenir les faibles, de cette singulière puissance de séduction qui avait jadis enchaîné sous sa domination des hommes si différents d'habitudes, de tempérament et de nationalité.

M. et M<sup>me</sup> de la Roche-Gléon étaient fort connus dans Paris, non pas seulement dans le Paris aristocratique, mais encore dans les faubourgs, où ils allaient tous deux porter leur secours matériel et moral. Très simples, ils attiraient pourtant tous les regards par leur élégance naturelle et le charme qui émanait d'eux. Parmi les ingratitude qui répondaient parfois à leurs bienfaits, ils recueillaient de douces preuves de reconnaissance, et avaient la joie de voir des âmes revenir au bien et à la vérité. Puis, comme disait Bille, devenu une des colonnes du cercle d'ouvriers fondé par le comte Michel, « nous autres, c'est pas pour être récompensés qu'on travaille, c'est pour enlever des âmes à l'enfer. Et l'enfer, c'est déjà, dans ce

monde, l'envie, la haine, les vices que des sectaires et d'odieux exploiters infusent dans l'âme du peuple ».

*Fin*



Cet ouvrage est le 314<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.